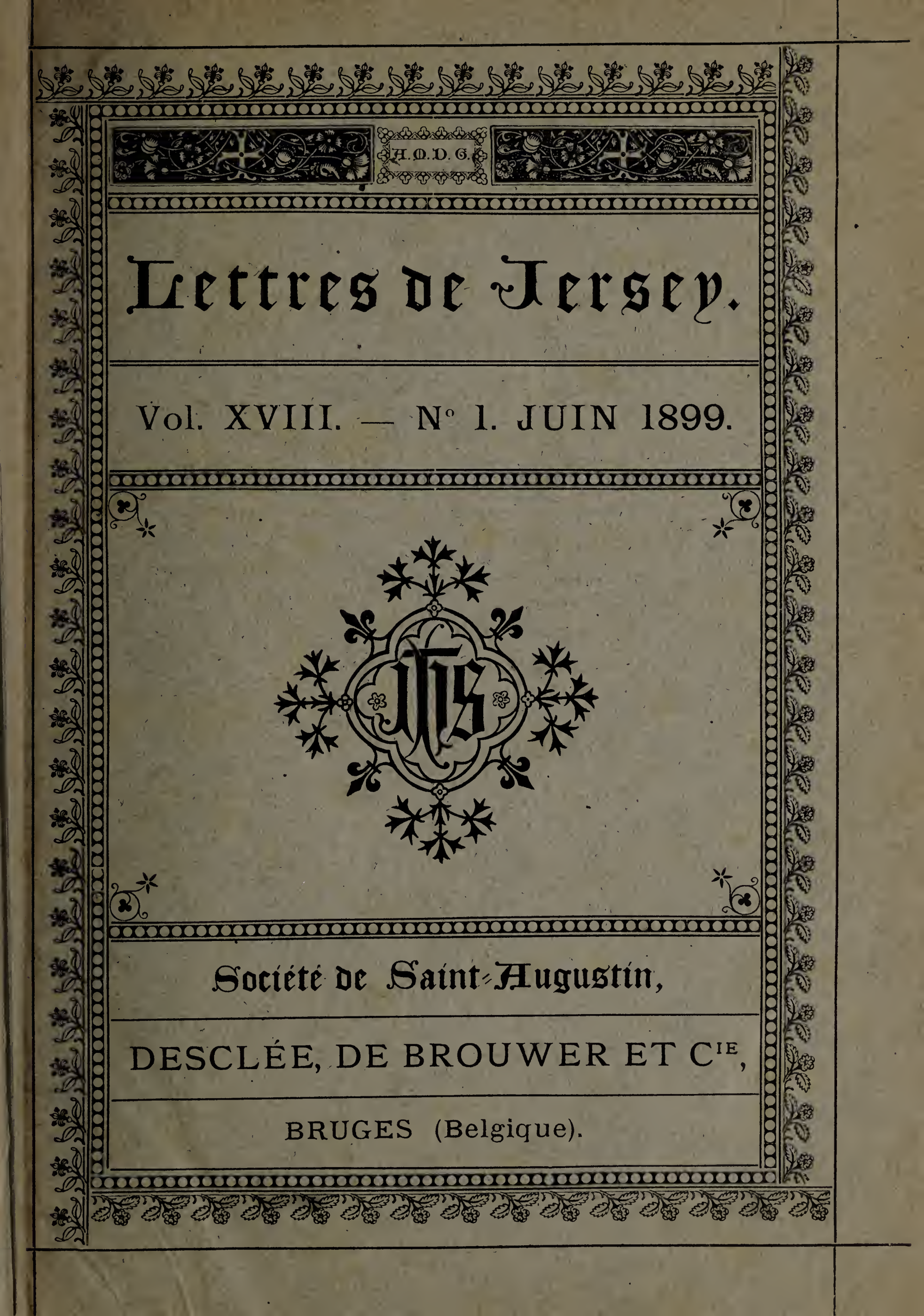
459618


A.M.D.G.
Lettres de Jersey.
Vol. XVIII. — N° 1. JUIN 1899.
IHS
Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,
BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:

CHINE.

Mission du Kiang-nan.

La filature de la Ste Famille (P. Pierre) . . . 3
En voyage dans le *Siu-tcheou-fou* (P. Bastard). 5
La chrétienté de *Mao-Kia* (P. Dannic) . . . 7
Mouvement de conversions.
Au *Kiang-sou* 8
Au *Ngan-hoei* 11
Un voyage pénible (P. Bouvet) 14
Les Martyrs de *Sou-tcheou* (P. Armellini) . . 15
Les chrétiens de *Tsong-ming* (P. Le Chevallier) . 16
Le Marquis *Ito* à *Zi-ka-wei* 17
Les protestants au *Ning-kouo-fou* 19
Décret impérial 20
Le *Siu-tcheou-fou* apprécié par un anglais . . 22
Progrès de la foi au *Nan-siu-tcheou* (P. Dannic). 23
Au *Liu-tcheou-fou* (P. Twrdy) 28
Les Grands Couteaux au *Siu-tcheou-fou* (P. Gain). 31
Attaque de *Tai-tao-leou* (P. de Bodman et P. Gain) 33
La révolte au *Yng-tcheou-fou* (P. Perrigaud) . 37

FRANCE.

La Mission de Lunéville (P. Haine). 42
Inauguration de l'École d'Arts et Métiers. . . 78
La maison du Marin à Boulogne 83
Le congrès de Besançon (P. Poulin) 85
Mission de Glennes-Révillon (P. Patris) . . . 95
La cause du V. P. de la Colombière (R. P. Pouplard). 104

ALASKA.

Notes sur l'Alaska (P. Bougis) 107

BELGIQUE.

Les retraites d'ouvriers (P. Cléret) 111

BRÉSIL.

Lettre du P. Magouet 115
Une première Messe (P. Russell). 117

INDES.

Conversion de Brahmes (P. Billard). 122

BAS-ZAMBÈZE.

Quelques détails sur Boroma 124
En route pour Boroma (P. Merleau) 126
La Mission de Boroma (P. Merleau) 136

AUSTRALIE.

Lettre du P. Conrath 138

PHILIPPINES.

Complot déjoué par le Sacré-Cœur. 141

NÉCROLOGIE.

P. Gatellier. 144
P. Séjourné. 147
P. Teigny 151

VARIA.

Collège de Kalksburg. 154
Visite du Mis de Reverseaux à Kalksburg. . . 155
Jersey. 156
Angleterre 157
Belgique. 157
Ceylan 157
Zambèze anglais 158
États-Unis 158
Paris. 158

PUBLICATIONS NOUVELLES. . 159

Lettres de Jersey.

Vol. XVIII. — N° 1. JUIN 1899.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. J. de Broglie, Maison Saint-Louis, à Saint-Hélier, Jersey. *(Iles de la Manche.)*

LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

La Filature catholique de la Sainte Famille.

Lettre du P. Pierre.

Chang-hai, avril 1898.

Mon révérend Père,

P. C.

Je viens de passer huit jours à la filature, heureux de tout ce que j'y ai remarqué. A la messe, dite à 6 heures, il y avait chaque jour une assistance de plusieurs centaines de chrétiens, hommes et femmes. Cette fidélité est méritoire, car, après un long travail de nuit ininterrompu (6 h. 30 soir. à 5 h. 30 matin), la tentation est grande d'aller prendre son déjeuner et un repos bien mérité ; résister à cette tentation pour assister au saint sacrifice suppose une réelle ferveur. Ajoutez que ces chrétiens, suivant la coutume chinoise, récitent leurs prières à haute voix, en deux chœurs, et qu'ils sont agenouillés sur le plancher ou sur de simples nattes.

En ce qui concerne la messe du dimanche, je ne sais comment exprimer mes sentiments. Dans une chapelle, juste assez grande pour contenir trois cents personnes, comment puis-je réunir dix-huit cents chrétiens ? Monseigneur Garnier, ému de compassion pour ces pauvres ouvriers désireux d'assister au saint Sacrifice, a accordé la permission au missionnaire de dire deux messes. A chacune d'elles la chapelle est pleine de chrétiens, entassés comme des sardines dans une boîte. La place manque pour s'agenouiller, et je ne puis pas me frayer un passage pour l'*Asperges*. C'est une entreprise difficile, pour ceux qui désirent communier, de parvenir jusqu'à la table de communion.

Je suis maintenant heureux d'espérer que, avant la fin de l'année, une grande église s'élèvera sur les terrains de la filature. La compagnie propriétaire de cette filature doit fournir l'argent nécessaire à la construction, et les chrétiens contribueront à la décoration intérieure.

J'ai ouvert la souscription, le dimanche des Rameaux, en donnant 250 dollars (1250 fr.), et le soir même, un fervent catholique anglais, qui habite près de la filature, venait s'inscrire pour 100 dollars (500 fr.)

Pourquoi, me demanderez-vous, ne pas rester toujours au milieu de cette population si intéressante, et n'y avoir passé que huit jours consécutifs ?

Hélas ! *operarii autem pauci.* Le soin du village qui se forme autour de la filature, n'est qu'un surcroît de besogne, qu'il faut ajouter à mon emploi principal, à savoir le soin de 2500 chrétiens, dispersés dans la campagne. Les dimanches, un Père vient de Chang-hai dire deux messes dans la chapelle de la filature ; il se tient aussi à la disposition des malades.

M. Jones, agent principal de l'*American Trading C°*, propriétaire de la filature, s'est montré très généreux pour les enfants des ouvriers. Il a mis gratuitement à ma disposition quatre maisons pour servir d'écoles, et s'est montré disposé à donner un traitement convenable aux deux vierges que j'ai mises à la tête des deux écoles, où elles auront bientôt près de cent élèves. J'ai été heureux, pendant cette semaine, de voir ces chers petits assister à la messe de six heures. Ils seront ainsi habitués à se lever de bonne heure, et à entendre la messe chaque dimanche, tandis que, dans l'intérieur, les chrétiens n'ont bien souvent la messe que cinq ou six dimanches par an, si ce n'est moins encore.

Une autre vierge a été installée par M. Jones dans une maison, où elle soigne les malades, et distribue les remèdes fournis par la filature. Quatre vierges ont en outre la surveillance générale des ateliers pendant le jour et la nuit. Grâce à leur présence et à leur vigilance, la moralité est assez bien sauvegardée, et bien des difficultés sont écartées.

Le bon ordre qui règne dans la filature, il est juste de le remarquer, est dû, pour une large part, à l'influence du directeur chinois chrétien, M. Chang. C'est un homme profondément religieux, entièrement dévoué à son œuvre, et très apprécié des directeurs européens.

A l'extérieur, il ne laisse rien voir de sa situation importante; il va même, chose rare pour un chinois, jusqu'à rechercher la simplicité dans ses habits, et s'occupe lui-même des affaires du plus humble ouvrier, même des petits enfants, si nombreux dans certains ateliers. Il connaît et aime à connaître chacun en particulier, et ce serait pour lui une grande consolation d'aider les familles pauvres à sortir de la misère. Aussi ne craignons-nous pas d'appeler les chrétiens qui habitent les dunes à l'embouchure du Yang-tse ; et je remarque que plusieurs familles commencent à se trouver en meilleure situation.

Les débuts sont durs pour ces pauvres gens ; afin de leur venir en aide, j'ai été obligé de leur avancer 700 dollars (3500 fr.) qui me seront rendus un jour, je l'espère, quand ils se trouveront plus à flot. Ce qui rend les débuts si pénibles, c'est l'obligation de travailler trois semaines avant d'être payé ; or ces pauvres gens n'apportent guère avec eux que leur bonne volonté et un solide appétit, aiguisé par la brise de mer.

A. Pierre, S. J.

(Traduit du *Messager du Sacré-Cœur américain*, août 1898.)

En voyage dans le Siu-tcheou-fou.

Lettre du P. Bastard au R. P. Paul Troussard.

Siu-tcheou-fou, 19 août 1898.

Mon révérend et bien cher Père,

P. C.

Le P. le Biboul m'a dit vous avoir fait plaisir, à vous et à votre jeune communauté, en vous racontant un voyage de Ma-tsin à Siu-tcheou-fou. Cela m'a donné l'idée de vous narrer son départ. Peut-être y gagnerai-je quelques prières pour le district qu'il vient de me laisser en se rendant au 3e an.

Donc vous connaissez déjà Ma-kia-tsin, le puits de la famille Ma. (En pratique on dit Ma-tsin tout court.) C'est un village à environ douze lieues ouest de Siu-tcheou-fou, où nous avons église, résidence, deux écoles de garçons et une de filles, catéchuménat d'hommes et catéchuménat de femmes, sans compter une caserne avec vingt soldats payés par le sous-préfet pour nous garder. C'est là que le P. le Biboul dépensait depuis bientôt deux ans son zèle, son bon cœur et sa santé aussi.

Depuis trois mois j'étais avec lui pour prendre les traditions. Bien qu'il eût tenu à cacher le motif de ma présence, les chrétiens avaient tout de suite deviné juste ; seulement le voyant prolonger son séjour avec moi, ils finissaient par hésiter. Enfin, la semaine dernière, tous se remirent à publier qu'il allait partir après l'Assomption ; et ils vinrent me prier de leur faire savoir le jour du départ. Il n'y avait plus à dissimuler. Restait seulement à prévenir les manifestations trop bruyantes. La raison toute trouvée, c'est que le Père était très fatigué et ne pouvait manger depuis plus de huit jours. Il évita ainsi l'ovation qu'on voulait lui faire au sortir du village.

Il en eut une plus intime à la résidence, de la part des élèves, qui lui chantèrent un petit compliment et qui éclatèrent en sanglots au moment de la séparation. Les domestiques pleuraient aussi, et je vis les professeurs sortir pour cacher leurs larmes. Bref, c'était une vraie famille se séparant d'un bon père. Dès que le char quitta la cour, les élèves firent avec leurs fusils un tintamarre si terrible et si désordonné que tous nos bucéphales faillirent prendre le mors aux dents. Cela dura plusieurs centaines de mètres. Un peu plus loin les soldats étaient rangés sous les armes avec leurs drapeaux. Nouvelle fusillade et salut militaire. Cependant leur chef avait pris les devants monté sur un cheval... paisible. Au bout d'environ une lieue il descend et vient, en habit de cérémonie, dire adieu au Père, sans lui permettre de descendre. Il lui serre cordialement la main et paraît ému. Je lui fais le grand salut et nous poursuivons notre route.

Quelle route ! Des pluies torrentielles ont tout inondé. Il y a quelques

jours on pêchait partout du poisson sur les plus beaux chemins. Aujourd'hui encore nous traversons des flaques d'eau de plusieurs centaines de mètres. Monté sur une mule de taille moyenne, je dois à chaque instant m'agenouiller sur la selle pour ne pas prendre un bain de pieds. Rien n'y fait, je suis bien vite couvert de boue jusqu'à la tête.

Nous voici arrivés à l'endroit le plus critique, au canal qui coupe la route. Il y a différentes façons de passer un canal : si vous aimez le grand air, faites un pont par-dessus ; si vous préférez la retraite et le secret, creusez un tunnel ; êtes-vous chinois de Siu-tcheou-fou, vous ferez les choses plus simplement : quelques coups de pioche abattront les digues de ce canal, plus hautes que le terrain voisin ; l'eau déborde sur la route, vous entrez dans cet étang : le cocher hurle, les bêtes soufflent et se précipitent ; les piétons entrent jusqu'aux genoux, puis plus haut, plus haut jusqu'à la ceinture, jusqu'à la poitrine ; en voilà la moitié à la nage. Pour sauver les bagages, on les fait transporter par-dessus les têtes jusqu'à l'autre rive. Le voyageur qui veut un bain de siège reste assis dans son char ; celui qui préfère le bain de pieds se met debout à l'avant ; à gué ou à la nage, mules et char le transportent au rivage !

Nous voici arrivés à une de nos chrétientés. On descend pour visiter l'école. Les chrétiens n'étaient pas prévenus. C'est l'époque des travaux pressants à la campagne ; tous se trouvaient aux champs et ne parurent pas. Ce fut une première déception. L'autre, c'est que j'avais fait délayer deux bouteilles de lait concentré, seul aliment que le Père le Biboul pût encore supporter ; nos gens avaient oublié de les mettre dans le char. C'était donc une journée de secousses affreuses sans rien prendre ; manière peu ordinaire de soigner un malade.

Bientôt les chemins s'améliorent un peu ; nous montons plusieurs mètres, nous sommes sur le lit du fleuve Jaune, abandonné depuis une cinquantaine d'années. Étant beaucoup plus élevé, le terrain est plus sec, les chemins meilleurs. A mi-route, halte dans un gros bourg. On veut acheter de la viande ou des œufs. Impossible ! Rien autre chose que de la galette dans tous ces hôtels, où les chars des mandarins et des gros marchands passent toute la journée ! La galette lourde et sèche ne saurait passer. Un verre d'eau pour tout potage. C'est déjà bien bon, et il faut avoir voyagé sous un soleil d'août, en Chine, pour bien comprendre qu'un verre d'eau donné au nom de Dieu, mérite sa récompense.

Après cette frugale réfection, je pris les devants sur ma mule, afin d'arriver à la préfecture assez tôt pour faire préparer le dîner. Je me réjouissais aussi de revoir le P. Gain, notre ministre, qui devait être de retour de Shang-hai. Nous allions causer une heure avant l'arrivée du char : il me donnerait des nouvelles de nos Pères et Frères de Zi-ka-wei, et moi je lui parlerais du district, etc. Le soleil me paraissait moins chaud, le trot de

ma mule moins lourd, les flaques d'eau moins sales. Vers 4 h. enfin, m'y voici. On m'ouvre la porte de la résidence. Je veux saluer le St-Sacrement; il n'y est pas; pas de Père ministre non plus, lui qui écrivait, il y a neuf jours, qu'il quittait Sou-t'sien, à une quarantaine de lieues d'ici; toutes les portes sont fermées; pour tout confort une tasse de thé.

Le P. Le Biboul arrive une heure et demie plus tard. Rien à lui donner. Heureusement nous découvrons les clefs des chambres et nous pouvons nous installer. La journée du lendemain fut assez monotone. Vers 6 h. ½ du soir arrive le P. de Bodman, mandé comme nous par la lettre de Sou-t'sien. Il a fait vingt lieues à cheval sous la pluie et dans la boue. Je vous laisse à penser dans quel état il est. Enfin dix minutes plus tard le P. Gain arrive à son tour. Il avait essuyé un typhon; puis le vent contraire et les grandes eaux l'avaient retardé. Il avait mis 10 jours à faire 250 li (40 lieues environ) en ligne directe (600 par le canal). En quittant le canal à 30 li (5 lieues) d'ici, ne pouvant rentrer par la route, il avait dû louer successivement trois barques pour passer tous les fossés grossis par les pluies. Enfin nous voici réunis. Une pluie torrentielle nous force à prolonger ici notre séjour. Nous ne partirons que demain, s'il fait beau.

Voilà, mon Révérend et bien cher Père, un petit spécimen de nos voyages au Siu-tcheou-fou. Puisse-t-il être agréable à nos jeunes frères et leur inspirer la pensée de prier pour notre mission, spécialement pour la section du Siu-tcheou-fou, et tout spécialement pour le district de Siao-hien et pour son *pen-t'ang* Ma-tsin.

En union de vos SS. SS., mon Révérend Père,

R^æ V^æ infimus in X^o servus

J. M. Bastard, S. J.

La chrétienté de Mao-kia.

Lettre du P. Dannic au R. P. Provincial.

Mao-Kia, 1 septembre 1898.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

VOILA bientôt cinq ans que je suis missionnaire dans la préfecture la plus pauvre et la plus reculée de notre Mission. Le P. Bienvenu a beaucoup fait ici, et son tombeau se trouve à un angle de mon jardin. Oui, il a beaucoup fait et m'a laissé une bien lourde succession de néophytes, de catéchumènes et d'élèves. Magnifique héritage, il est vrai! C'est la troisième année d'inondation et de disette en ce misérable pays. Cette année, ce sera une vraie famine, je crois. J'ai pourtant dans mes écoles de 110 à 120 enfants ou jeunes gens à nourrir. Or tout a presque doublé de prix, tandis que l'argent perd de sa valeur dans la même proportion. Mon

allocation devient absolument insuffisante à moins d'abandonner des projets déjà à moitié réalisés.

Que faire ? — Vous ingénier... me répond le R. P. Supérieur. Alors je me suis souvenu de mon ancien Père Maître. Je me suis dit : « Si mon bon Père Maître savait et pouvait, il viendrait peut-être à mon secours... » Une aumône donc, mon Révérend Père Provincial, pour St-Joseph de Mao-Kia, pour ce cher Mao-Kia, seul village tout chrétien de la Mission, véritable oasis avec ses 300 ou 400 chrétiens, sa belle église et son presbytère en chaume, au milieu de plus de 10 millions de païens.

Quelle douleur ! Quelle perte de face ! diraient les Chinois, si la famine allait disperser aux quatre vents du ciel ces pauvres néophytes, frêles arbrisseaux qui longtemps encore auront besoin du voisinage du missionnaire pour persévérer et grandir.

L'aumône au nom de l'Immaculée-Conception à laquelle je voudrais bâtir au moins un petit oratoire en terre dans une magnifique sous-préfecture voisine où, il y a cinq mois, le saint nom de Dieu était inconnu. Maintenant, il y a 200 catéchumènes groupés.... mais pas le moindre local pour se réunir.

J'ai fait un vœu à l'Immaculée-Conception. J'espère que celle dont il est dit : « Souvenez-vous qu'aucun de ceux qui ont recours à votre intercession ait été abandonné », j'espère que Notre-Dame de Nan-siu-tcheou inclinera votre cœur vers son petit novice de la dernière année.

Reverentiæ vestræ servus in X^to^ infimus,

J. Dannic, S. J.

Mouvement de conversions.

Extraits de diverses lettres.

I.

PROVINCE DU KIANG-SOU.

Du P. Deffond, Sou-tcheou, fin septembre.

NOUS sommes entrés en possession de la maison de Dong-li, et l'on commence les réparations nécessaires... Il y a actuellement à Po-Ka 8 catéchumènes : il doit en venir plusieurs autres demain. Deux ou trois femmes et un enfant de 12 ans, le quatrième des frères Gni, sont déjà catéchumènes. Il sera accompagné de sa mère et de sa sœur qui viennent pour apprendre les prières et la doctrine. Cette sœur, âgée de 20 ans, a été mariée cette année, mais le mari est à peu près gagné. Ils ont une sœur aînée mariée à Dong-li. Il y a espoir fondé que cette famille nous viendra aussi. Le premier chrétien adulte du Mg-kan-yen vient de partir pour le ciel;

il est mort un quart d'heure après son baptême. Il l'a reçu en pleine connaissance et suffisamment instruit. Sa mère et son frère sont catéchumènes.

Du P. Firmin Sen. En-zeng, près Kiang-yn, 22 novembre.

Grâce à Dieu, il s'opère maintenant dans mon district beaucoup de conversions. A la fin de juin, je comptais 700 catéchumènes : aujour-d'hui j'en ai un millier. Chaque semaine il m'arrive de nombreuses familles, jusqu'à 3 ou 4 par jour. Si j'acceptais les fumeurs d'opium, les joueurs, les faiseurs d'affaires, etc. le nombre des catéchumènes serait beaucoup plus fort. Je vais jusqu'à refuser les familles dont le père ou la mère ne veulent pas se faire chrétiens. La difficulté est d'instruire et de former tous ces gens de bonne volonté à la vie chrétienne, d'autant plus qu'ils sont dispersés de droite et de gauche. La plupart sont éloignés de nos chrétientés de 6, 8, 10 li (3 à 6 kilomètres), plusieurs même de 15 à 20 (9 à 12 kilomètres). Pour les instruire j'emploie trois moyens :

1° Les écoles et catéchuménats. — J'ai établi des écoles de garçons et de filles. Au mois de décembre j'ouvrirai un catéchuménat qui durera 20 jours: il sera ouvert de nouveau pendant le mois de février tout entier.

2° Les zélatrices. — Je suis obligé d'envoyer des zélatrices dans les familles qui ne peuvent pas venir au catéchuménat pour une raison ou pour une autre. Malheureusement les zélatrices me manquent. Je trouve bien des personnes capables, mais qui ne peuvent quitter leur famille ; d'autres sont libres, mais ne me semblent pas assez capables. Il faut avouer qu'il faut de la vertu aux zélatrices qui vont à domicile : le coucher et la nourriture sont loin d'être confortables. Nos catéchumènes sont pour la plupart pauvres et même misérables. Si nos zélatrices n'agissaient pas par motif surnaturel, elles n'accepteraient pas de s'astreindre à une vie si dure.

3° Les visites du Père. — Je vais moi-même à domicile voir les catéchumènes, leur apprendre à prier, à faire le signe de la croix et je les interroge sur la doctrine. Le respect humain retient généralement les femmes et les enfants, mais après quelques visites ils prendront facilement le dessus. Je ne me fais pas illusion : beaucoup nous quitteront, mais j'ai confiance. Un bon nombre de gens du pays vont chez les protestants, moins que chez nous cependant. Parmi ceux-là on voit des gens de mauvaise réputation, des fumeurs d'opium, des concubinaires, etc., qui, refusés par nous, s'adressent aux protestants. Un de nos amis, en passant aux protestants, a dit : « Je sais que le Père m'aime, mais j'ai un défaut que le Père ne peut pas me pardonner : j'ai deux femmes. » — Il y a un mois un ministre protestant américain, de Tsang-zo ou de Kiang-yn, est venu non loin d'ici voir ses adeptes : il en a chassé un publiquement, parce qu'il était faiseur d'affaires, et avec lui tous ceux qu'il avait amenés au protestantisme. Bien que ces Révérends ne fassent pas de vraies conversions, ils nous gênent beaucoup

cependant, et déjà j'ai eu des histoires semblables à celles suscitées par leurs confrères dans le Ning-kouo-fou.

Du P. Crochet. Soei-ning, novembre 1898.

La sous-préfecture de Soei-ning, bien qu'elle soit la première où l'on se soit établi dans ces parages, est fort en retard sur le reste de la préfecture. Comme elle ne répondit pas d'abord aux efforts, on la négligea forcément pour aller au plus pressé. Par ailleurs les notables, pour se venger de n'avoir pu empêcher l'achat de notre petite propriété, achetèrent tout autour une bande de terre pour que nous ne pussions plus nous étendre. Impossible donc d'avoir des œuvres. Grâce à des négociations habilement conduites par le P. Boucher, ce cercle de fer a été rompu l'an dernier, et le Père a pu acquérir, à l'est et au sud-ouest, quelques terrains qui, sans nous mettre encore très au large, suffisent pour le moment aux premiers besoins.

Le mouvement des catéchumènes s'est en effet communiqué de proche en proche jusqu'ici, et depuis que je suis arrivé il se passe peu de jours que quelques nouvelles familles ne se présentent. Le motif humain qui les amène, car il y en a toujours un, est surtout le désir d'être aidées et protégées au besoin dans leurs affaires litigieuses. Je dis « surtout », car il y a bien aussi la perspective de pouvoir mettre à l'école, pendant la morte saison, les enfants qui y recevront, outre l'instruction religieuse, la nourriture corporelle, et de venir soi-même participer des mêmes avantages pendant le catéchuménat. Or tout cela n'est pas à dédaigner dans un temps de disette, après trois années consécutives de mauvaise récolte due à l'inondation. Il faut dire pourtant que ce dernier motif n'est pas général, car il se présente des gens relativement à l'aise et bien posés. Ce sont surtout ceux-là qui recherchent notre protection. Avec le temps tous ces motifs humains se surnaturaliseront. Déjà dans le cours de la dernière année apostolique le P. Gni avait ouvert une école de garçons et un catéchuménat d'hommes : le nombre des uns et des autres n'attend pour augmenter que l'agrandissement des locaux dont je puis disposer.

La petite paillotte qui servait d'église, étant devenue absolument insuffisante, le R. P. Supérieur a autorisé une construction en briques qui, vu ses petites dimensions, ne pourra être que très provisoire. Je suis obligé de faire d'après de vieux matériaux achetés à prix réduit.

L'évangélisation des femmes n'a pas encore été entamée, faute d'exhortatrice. On me fait espérer pour la première lune chinoise des Présentandines : un local les attend, et dès qu'elles seront arrivées elles ne manqueront pas d'occupation.

Du P. Bastard. Ma-tsin, 16 décembre 1898.

L'école centrale va très bien à mon avis. Les élèves savent très bien la doctrine, grâce surtout aux explications du « *Kiao-li-siang-Kiai* » (grand catéchisme du P. Twrdy) données par un des maîtres, ancien élève de Tcheng-Kiang, grâce aussi aux sermons du dimanche qu'ils doivent résumer. Je leur fait en outre tous les jours un catéchisme, qu'ils écoutent attentivement et d'une manière intelligente. Il est évident pour moi que si les premières années, après leur sortie de l'école, sont bonnes, le Siu-tcheou-fou aura en eux une ressource précieuse.

La petite école est aussi fort intéressante. Je ne crois pas que nos premiers communiants de France, les mieux préparés, sachent et comprennent mieux leur catéchisme que la moyenne des enfants d'ici. Et je crois que le cœur n'est pas trop inférieur à l'intelligence. En un mot c'est une génération chrétienne qui se prépare.

Et les catéchumènes ? J'en ai 17 que je compte baptiser après demain. Tous savent le « *Che-toan-kin* » (dix prières) et le « *Ling-si wen-ta* » (catéchisme sur le baptême). Ceux qui ne sont pas trop vieux savent les 4 « *Wen-ta* » (catéchisme), et plusieurs le « *Tsao-Wan-Ko* » (prières du matin et du soir). Je suis étonné de l'application de ces braves gens à apprendre des choses si nouvelles pour eux. Leur formation est bien plus sérieuse que je n'aurais cru. Les femmes sont plus en retard, et je ne vois pas comment remédier au mal. Peut-être que les Présentandines nous apporteront le remède. Mais quand ? Les demandes de catéchistes affluent. C'est par trentaines, soixantaines de familles qu'il faut compter les gens désireux de se faire chrétiens. Je suis absolument débordé. Mes vingt catéchistes ne suffisent pas même aux vieilles chrétientés. »

II

PROVINCE DU NGAN-HOEI.

Du P. Rich. Ho-Kieou-tcheou, 22 août.

Le thermomètre monte ici tous les jours à plus de 37°; aussi les malades sont nombreux ; enfants et grandes personnes souffrent beaucoup de la fièvre, et nos vierges baptiseuses font bonne récolte pour le ciel. Beaucoup de personnes sont prises d'un mal que les hommes de l'art décorent du nom de « *Pi-lou-cha* », ou encore de « *Tche-tsou-cha* ». C'est le remède absolument nécessaire qui est curieux. On donne aux malades des sapèques à manger, 10, 15, 20, etc. Chose encore curieuse dans ce cas ! Dès que le malade mord la sapèque, elle s'amollit et est ainsi avalée sans difficulté. Quand le malade sent le mal céder au remède, il cesse de manger des sapèques. Ici tout le monde y croit. Mon médecin et nos vierges affirment

que la chose est certaine. Je me suis moqué d'eux en leur disant que je n'y croirai que quand je l'aurai vu. En tous cas je n'ai encore rencontré aucun témoin oculaire.

A l'Assomption j'ai eu, parmi les assistants, outre un grand nombre de chrétiens et de catéchumènes, toutes les autorités civiles et militaires, sauf le sous-préfet. Une foule de lettrés et de riches marchands étaient à leur suite. Ils ont assisté, dans une attitude vraiment respectueuse, à la messe solennelle, au sermon et à la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Il ont bien écouté le sermon. Vous pensez bien, que je l'avais arrangé de façon à être compris d'eux.

La ville entière parlait de notre grande fête. C'est vous dire que les conversions sont chaque jour plus nombreuses. Ces pauvres Chinois croient leur pays déjà entre les mains des étrangers à cause du « *Li-Kin* » (taxes de douane) que prélèvent les Anglais. C'est pourquoi ils veulent se mettre en sûreté en s'appuyant sur nous. On vient encore pour les motifs les plus divers. Les notables eux-mêmes m'envoient des gens et me prient de les recevoir comme chrétiens... Il me faut beaucoup de prudence... Mais ce ne sont pas les notables qui m'aident seulement ; il y a encore le démon. Certaines familles poussées à bout par ses vexations, finissent par avoir recours à nous. A peine converties elles retrouvent la santé et la paix, et ces avantages les confirment pleinement dans la nouvelle foi qu'elles ont embrassée. J'ai plusieurs de ces familles qui me donnent beaucoup de consolations par leur ferveur et leur fidélité. »

Du P. Desnos. Zi-Ka-Wei, le 28 septembre.

Cette année apostolique 1897-1898, dans mes montagnes de Leou-fang, je n'ai pu, vu la cherté des vivres, faire que deux catéchuménats. Le premier, pour la fête de Noël 1897, a réuni plus de 120 catéchumènes ; ils se sont trouvés 104 en même temps. Le local est si petit qu'il a fallu trouver des combinaisons à la chinoise. Pauvres comme ils sont, les montagnards viennent sans couverture de lit, sans vivres, sans rien. C'est au missionnaire à les défrayer de tout, même du tabac. Pour dormir il est donc nécessaire de partager la même couverture à deux, à trois et même à quatre. Ils acceptent cela sans murmurer, malgré la rigueur du froid qui sévit particulièrement en décembre dans les montagnes. Et le matin, au son de la cloche, tout le monde est debout, savourant l'eau chaude qu'on leur apporte au saut du lit en guise de lavabo.

A mon premier essai je me disais : « Il y en aura probablement trois ou quatre de gelés demain matin. » Mais non, la Providence veille à tout. Cependant je vois parfois des vieillards singulièrement morfondus après trois ou quatre jours de ce régime un peu militaire. Pendant le sommeil, tous pressés les uns contre les autres, ils peuvent encore, à part ceux qui

font contrefort au mur, goûter un certain bien-être. Mais jusqu'à l'apparition du soleil, qui ne se montre que vers 8 h. du matin pour disparaître à 4 h. du soir, où trouver le calorique nécessaire pour étudier les prières sans trop de souffrance? Les catéchumènes ont sans doute apporté du bois, du charbon? Hélas! non. C'est encore le budget du catéchuménat qui doit parer à cette lacune. Aussi faut-il voir comme l'on se jette sur le charbon du « Père » pour organiser un chauffoir commun.

Au catéchuménat de décembre 1897, 14 nouveaux étaient venus de 15 lieues. C'était leur coup d'essai. Au second catéchuménat fait à Pâques 1898 (qui a réuni 110 hommes), mon petit groupe de 14 est revenu, mais triplé: ils se sont présentés 44. Sachant la difficulté de la route, les montagnes et les torrents qu'ils avaient à passer, je leur demande: «Où avez-vous dîné, mes bons amis? — Père, nulle part. Nous sommes partis ce matin à six heures, et nous voici, l'estomac un peu vide.» Il était 7 heures du soir. — « Et qu'avez-vous dit le long du chemin? — Nous allons à Leou-fang étudier la doctrine et voir le missionnaire,» avons-nous répondu à ceux qui nous interrogeaient. Aussitôt j'avertis le cuisinier. « Il vient d'arriver 44 affamés, prépare du riz en conséquence.» Ce soir-là il n'y eut aucuns restes.

Cette moisson, qui vient de lever dans les montagnes les plus reculées du Ngan-hoei, sur les limites des provinces du Hou-pé et du Ho-nan, a besoin d'une particulière sollicitude. Je me suis rendu deux fois près de ces braves gens, j'ai visité à peu près toutes les familles, presque toutes sont pauvres. Qu'importe! Ils ont une âme rachetée au prix du sang de Notre-Seigneur. Là point d'école, point de résidence. J'essaierai d'y avoir un pied à terre, en louant quelques chambres pour ouvrir un catéchuménat sur place. J'appellerai ce catéchuménat du nom de S. Joseph, car c'est le mercredi 30 mars que, pour la première fois depuis l'Incarnation, la messe a été célébrée dans ce pauvre pays.

Ah! si j'étais riche! j'ouvrirais de plus nombreux catéchuménats, et dans peu d'années, nous aurions décuplé. Depuis deux ans, il se fait un mouvement très sensible vers nous. Pour ne pas être débordé, je me montre très sévère, afin d'être plus sûr des récipiendaires. Si nous avons vingt ans de cette paix, le christianisme aura beau jeu dans nos montagnes.

Et les femmes? — L'apostolat avance aussi de leur côté. D'hostiles qu'elles étaient jadis, elles sont devenues bienveillantes; de la bienveillance plusieurs ont passé à l'adhésion au christianisme. Pauvres femmes! Elles viennent de si loin! Ce sont elles qui sont les plus attachées aux superstitions. Mais une fois bien converties elles mettront, je pense, au service de la bonne cause, le zèle qu'elles déployaient jadis pour la cause du diable. J'ai bien eu une soixantaine de catéchumènes-femmes, cette année apostolique...

Du P. Twrdy. Ou-hou, le 1 janvier 1899.

Belle et bruyante fête de Noël à Liu-tcheou-fou. Cadeaux des mandarins et des notables : on a fait partir plus de cent mille pétards. Les catéchumènes s'étaient cotisés et avaient ramassé plus de quarante mille sapèques (100 fr. environ) pour l'ornementation de la chapelle, improvisée dans le joli *Kong-Koan* d'un catéchumène de la ville, faute de local chez nous. Les païens croient que tout cela est en mon honneur et ils disent que, la famille *Ly* exceptée, personne n'a jamais reçu une ovation pareille... Dans la sous-préfecture le nombre des catéchumènes approche de deux mille. Les pères de famille savent tous au moins le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* avec la doctrine nécessaire. J'ai renvoyé publiquement une dizaine de mauvais catéchumènes. A 80 li N.-N.-O. (12 lieues), dans un des centres de catéchumènes, les notables de l'endroit nous ont fait don d'une ferme et d'une vingtaine de « meou » de terre pour l'usage du culte catholique. Le mandarin a déjà enregistré cette donation. Ici en ville, les dimanches, la chapelle est bondée, l'autel envahi, les femmes ne peuvent plus assister aux offices. Je continue l'œuvre d'épuration, en chassant ou faisant punir les mauvais et incorrigibles catéchumènes. Le mandarin m'aide beaucoup et volontiers pour cela. « Encore un an de cette épuration, dit-il, et ensuite vous aurez la paix, et il n'y aura que des bons à venir et en plus grand nombre. » *Utinam!* Pour conserver et fortifier dans la foi tous les catéchumènes, il faudrait au moins trois centres dans la campagne, des Présentandines, un local plus grand pour église, sans parler de catéchistes fidèles en ville, mais où prendre l'argent ?

Un voyage pénible.

Récit du P. L. Bouvet.

Tsu-Ka, 22 septembre 1898.

J'AI été appelé à Wang-so (île du Kiang), pour extrémiser un malade. Comme je devais commencer la mission à Tsu-Ka le lendemain, je résolus coûte que coûte de me rembarquer après le dîner. Je pars donc vers midi pour l'embarcadère... premier désappointement : la barque qu'on avait retenue ne partira que demain après-midi, le chargement de Kao-liang (alcool de riz) n'étant pas achevé. Je reviens au Kong-sou. Au sud, me dit-on, il y a d'autres barques qui doivent partir ce soir. « Allons au sud, tentons de ce côté. » On va donc aux informations. Tout d'un coup on revient triomphant : une barque au sud qui sort du chenal ! Vite, un homme se précipite pour la prier d'arrêter. Moi et mon vieux catéchiste nous nous croyons au terme de nos peines : ah ! oui, l'estafette, du plus loin qu'il nous aperçoit assis sur nos brouettes, nous fait force gestes de dénégation :

la barque ne part pas ce soir; elle s'en va à l'entrée du chenal où elle chargera encore du Kao-liang. Les administrateurs n'ont plus la face : ils jurent de me trouver une barque pour ce soir. Vers le coucher du soleil, ils arrivent triomphants ; ils ont prié le chef du port de mettre à ma disposition une barque qui lèvera l'ancre cette nuit. En effet, vers minuit nous sortons du chenal, mais pas de vent. Les bateliers jettent l'ancre et dorment jusqu'au point du jour. Peu à peu le vent se lève, et nous partons. Enfin, après bien des ennuis nous approchons de la côte, mais trop au sud, là où les terres augmentent. La barque n'a presque plus d'eau; ils nous plantent là. Nous sommes trop loin du port pour appeler un char à buffles : force nous est de nous mettre à l'eau. Nous en avons jusqu'au haut des cuisses, heureusement le terrain est assez solide. Enfin nous sortons de l'eau, il est temps; la marée monte, et nous avons encore un bon bout de chemin avant d'atteindre la rive. Nous enfonçons, nous glissons sur ce terrain fangeux. A un endroit, sur une longueur d'une vingtaine de pas seulement heureusement, ce n'est plus qu'une vase sans consistance. A chaque pas nous enfonçons jusqu'aux genoux. Enfin, grâce à Dieu, nous arrivons sur un terrain solide et nous cherchons un endroit pour nous laver.

La cause des martyrs de Sou-tcheou.

Lettre du P. Armellini au P. Rossi (1).

Rome, 4 octobre 1898.

JE vous remercie de tout ce que vous avez fait pour la cause des martyrs chinois. Leur procès est déjà copié et se trouve maintenant entre les mains de Mgr Ange Mariani. Cet avocat est le même qui mena à bonne fin la cause des cinq martyrs dominicains du Fo-kien. Je vous remercie aussi de ce que vous avez fait pour le protomartyr de la Compagnie, le Père Antoine Criminali. Recommandons notre travail aux serviteurs de Dieu, puisque nous travaillons pour eux, et ayons confiance.

Cela veut dire que le procès une fois copié a été présenté à la Congrégation qui l'a fait relire par deux notaires devant le Promoteur de la Foi. Ayant trouvé la copie conforme à l'original, on a mis ce dernier dans les archives, et on a donné la copie à l'avocat choisi par le Postulateur et les autres officiers.

Maintenant l'avocat fait le relevé des preuves du martyre et des miracles, c'est-à-dire sa défense ou *Sommaire.* Cela s'appelle *Positio*, qu'on devra imprimer et présenter au Promoteur de la Foi. Ce dernier fera des objections sur le fond et sur la forme, *animadversiones.* Celles-ci, rendues au

1. Cf. Les trois derniers numéros des *Lettres de Jersey.*

Postulateur, devront être annihilées par de bonnes raisons. Ce travail est déjà fait en grande partie et se trouve entre mes mains.

Les difficultés du Promoteur éliminées, le Postulateur demande l'intro- [illegible] qui, pour signer cet acte, doit en être pri[illegible] princes et autres personnages d'élite. Une fois que le Pape a signé la commission pour l'introduction de la cause, les Serviteurs de Dieu sont appelés *Vénérables* et l'on commence le Procès apostolique.

Les chrétiens de T'song-ming.

Lettre du P. Le Chevallier.

Tsong-ming, le 5 octobre.

JE m'empresse de vous envoyer quelques détails, que vous me demandez, sur les catéchumènes... Que les catéchuménats soient nécessaires à la formation des nouveaux convertis, ce n'est plus à prouver. La bonne volonté ne saurait suppléer au défaut d'instruction : témoins ces néophytes qui me firent appeler pour administrer un mort. Je revenais d'une chrétienté lointaine quand je fus accosté par deux païens, qui me prièrent d'aller administrer un membre de leur famille récemment converti. « La maladie est-elle grave ? — Très grave. — Peut-il attendre ? — Il est mort hier au soir. — Mais s'il est mort, il ne peut pas recevoir les sacrements. — Il faut que vous veniez, Père ; on vous demande avec instances pour lui donner l'extrême onction. — Mes bons amis, les sacrements sont pour les vivants, impossible d'administrer un mort. Mais, dites-moi, a-t-il été baptisé ? — Oui, Père, une vierge l'a baptisé. — Alors, soyez en paix, son âme est en sûreté. » — Tous mes raisonnements ne parvinrent pas à les convaincre, et ils s'en retournèrent désolés d'avoir fait une longue course sans résultat.

L'instruction, au contraire, en fait parfois des héros. Voici un fait tout récent. Un païen, autrefois condisciple d'un Père dans une de nos écoles, se trouvant gravement malade, fut exhorté à se convertir par de bons néophytes du voisinage. Il se convertit d'autant plus volontiers qu'il avait connaissance des grandes vérités. Mais le démon ne devait pas lâcher prise si facilement. Ce brave homme avait trois fils dont deux, enragés païens, habitaient Hai-men. A la nouvelle que leur père était gravement malade, ils accoururent à son chevet avec leurs familles, et sachant son dessein de se faire chrétien, cherchèrent à l'en dissuader. Le malade ne faiblit pas. Une de ses belles-filles furieuse lui déclara que s'il se faisait chrétien, elle ne le reconnaîtrait plus pour père et repartirait immédiatement pour Hai-men. « Pars, lui répondit le malade. » Et elle partit. Ses fils le mena-

cèrent de l'abandonner aussi,et de ne pas s'occuper de ses funérailles après la mort (chose très importante aux yeux des Chinois). « Les chrétiens s'en occuperont, » répondit le malade. On lui amena une jeune fille qu'il avait élevée dès l'enfance. « Si tu te fais chrétien, c'est en vain que tu l'as élevée, elle ne sera plus ta fille. Puis tu ne pourras pas être enterré à côté de notre mère, et vous ne serez pas ensemble après la mort. » Rien n'y fit. Un maître d'école vint à la rescousse ; il y perdit son latin.

Ennuyé de toutes ces sollicitations, le malade usa d'un bon moyen de les faire cesser. Quand un païen lui parlait, il faisait le sourd-muet ; dès qu'un chrétien prenait la parole, il s'entretenait et priait avec lui. J'eus la consolation d'administrer ce brave homme, qui, tout le temps que je fus près de lui, ne cessa de faire des oraisons jaculatoires. Sollicité très fortement, même en ma présence, il resta inébranlable dans sa foi et cela jusqu'au dernier soupir. Avoir contre soi famille, voisins, amis, être menacé d'être enterré comme un chien, d'être abandonné dans sa maladie et tenir ferme dans la foi, alors que les forces s'en vont avec la vie, n'est-ce pas héroïque pour un converti d'un jour ? S'il n'avait parfaitement connu la vérité de la religion, la fausseté du paganisme, il n'eût pas fallu tant d'efforts pour le faire faiblir, un seul de ces assauts eût suffi amplement.

Un pauvre lépreux, qui vient de mourir, a dû à l'instruction reçue autrefois dans nos écoles, la grâce inestimable de mourir chrétien malgré sa femme, païenne enragée.

D'autres nouveaux convertis deviennent de vrais apôtres après être passés par le catéchuménat. Deux excellents néophytes m'ont amené successivement à peu près tous les membres de leurs familles. Un autre m'en a amené près d'une centaine. Un jeune homme a converti sa femme d'une façon très ingénieuse, après avoir d'abord converti ses propres parents. Fiancé dès l'enfance à une païenne et converti avant le mariage, il prévoyait des difficultés pour ses noces, car la fiancée, le sachant chrétien, refuserait peut-être de se marier ; tout au moins était-il à craindre qu'elle ne fît des superstitions et refusât la bénédiction nuptiale. Quand arriva l'époque redoutée, il vint me trouver : « Père, les parents de ma future vont évidemment faire des superstitions pour trouver un jour propice au mariage. Que faire ? — Ne t'occupe pas d'eux : laisse les païens à leurs superstitions, et toi fais les choses chrétiennement, quand on amènera ta future. — Voici ce que j'ai déterminé, Père : préparer un joli petit autel avec fleurs, cierges, images : puis inviter un certain nombre de chrétiens pour réciter des prières, de manière que ma future non seulement ne soit pas furieuse de voir omettre les superstitions accoutumées en pareille circonstance, mais plutôt agréablement surprise de ce qu'elle verra et entendra. Puis une fois qu'elle sera arrivée, je la laisserai entre les mains de mes parents, qui, avec l'aide de bons voisins, l'exhorteront à se convertir et

l'instruiront. Entretemps je resterai chez des parents jusqu'à ce qu'on ait réussi à la convertir et à l'instruire : après quoi je vous l'amènerai pour le baptême et le mariage. » Ce qui fut dit fut fait.

Il emprunta à une chrétienté voisine tout ce qu'il fallait pour un petit autel, qu'il orna de son mieux. Bien reçue, la jeune fiancée ne fut pas trop revêche, et peu après mon jeune homme me l'amenait triomphant. Il avait gagné sa femme à Dieu, et pour lui-même un mariage chrétien.

Les catéchumènes instruits diffèrent grandement de ceux qui ne le sont pas : ceux-ci renoncent difficilement aux superstitions, aux vaines observances surtout. Les premiers, au contraire, savent apprécier les choses spirituelles, et ne voudraient pour rien au monde perdre leurs âmes. Témoin ce pauvre jeune homme qui, seul converti dans un groupe païen, fut atteint de la variole, et se sentant mourir, pria qu'on allât vite chercher un administrateur pour le baptiser. Sur le refus cruel de ces païens, il ne cessa de faire des invocations jusqu'au dernier soupir pour suppléer, selon ses moyens, au baptême d'eau, qu'il désirait tant sans pouvoir l'obtenir. Ce sont ces païens eux-mêmes qui, après sa mort, ont raconté le fait.

Témoin encore cet autre catéchumène qui, se sentant très gravement malade au milieu de parents tous païens, eut la force et le courage de se traîner jusqu'à une chrétienté où se trouvait le missionnaire pour se faire baptiser. — « Je vais mourir, Père, baptisez-moi, s'il-vous plaît. » Et de fait le lendemain il était dans son éternité.

Il y a deux jours on m'appelle pour donner les derniers sacrements à une nouvelle convertie, baptisée l'avant-veille. C'est la seule famille chrétienne dans le quartier : aussi mon apparition a fait venir une foule de gens, qui n'avaient peut-être jamais vu un missionnaire. La malade allant mieux depuis le baptême, on aurait pu se demander pourquoi venir me déranger, surtout au milieu d'une mission et me faire faire une telle course dont la nécessité n'apparaissait pas tout d'abord. Je n'ai pas eu à interroger : la malade m'a dit bien naïvement que, d'après ses voisins, sa maladie provenait de ce qu'on avait fait des terrassements pour une construction projetée, et que ces terrassements avaient gâté le « *Fong-choei* » (géomancie). On m'avait appelé avec instances pour remettre les choses en bon état. Je fis comprendre qu'il n'y a d'autre « *Fong-choei* » que la bonne Providence qui dispose de la santé comme de la maladie, de la vie comme de la mort, pour le bien de ses élus, et que c'était à elle qu'il fallait s'adresser, ajoutant de ne pas croire à toutes ces balivernes païennes. N'empêche que si cette famille avait été instruite, elle m'aurait évité une longue course qui m'a empêché d'entendre un bon nombre de confessions.

Le catéchuménat de St-Martin n'est plus dans mon district, je l'ai cédé au P. Platel. Mais j'ai un catéchuménat de femmes qui, hélas ! n'est pas installé comme celui de St-Martin. Il me faudrait pour le moins un

local double de celui dont je dispose, et encore ce serait bien petit. Que la bonne Providence daigne y pourvoir ! Tsong-ming voit le nombre des conversions augmenter sans cesse quoique lentement. Le Ho-so, en particulier, s'est fort modifié depuis une quinzaine d'années. On disait alors qu'il allait à l'apostasie, et voilà que, grâce à Dieu et à Notre-Dame, le nombre des chrétiens y a presque triplé : notre sainte religion y est très estimée, même des païens et même des notables. Le nom de chrétien y est bien porté.

Le Marquis Ito à Zi-ka-wei.

LE Marquis Ito, ancien premier ministre du Japon, vient de faire un voyage en Chine. Après avoir eu une audience de l'Empereur à Pékin, il est passé par Chang-hai. Une de ses premières visites a été à Zi-ka-wei. Il n'a eu que le temps de visiter l'orphelinat des Auxiliatrices, où il a été tellement touché, qu'il allait jusqu'à entr'ouvrir les rideaux des berceaux pour caresser les enfants. Le lendemain de sa visite, il écrivait en anglais au R. P. Simon, la lettre suivante dont nous donnons la traduction. « Chang-hai, 31 octobre. Au R. P. Simon. Je vous remercie sincèrement de vous être montré si aimable à mon égard, en me montrant les différentes branches de votre établissement de Zi-ka-wei, admiré de tout le monde et non sans raison. Comme preuve de mon admiration pour le noble zèle et le pieux dévouement du personnel de votre excellent asile d'orphelines et d'autres personnes infortunées,je vous demande la permission de vous offrir simplement un bien minime cadeau pour cet estimable établissement, à savoir un chèque de cent piastres (250 fr.) ci-inclus. Je serai très heureux si vous avez la bonté de présenter mes respects à la Mère Supérieure de l'orphelinat, qui s'est montrée hier si aimable pour moi et tous les gens de ma suite. Tout à vous. Marquis Ito. »

Les Protestants dans la section de Ning-kouo-fou (Ngan-hoei).

Extraits de plusieurs lettres.

Du P. Garnier. Pi-kia-kiao, 25 octobre 1898.

COMME nouvelle de mon district je vous dirai que les protestants, au moyen de leur colportage de livres et de leurs sollicitations à domicile, font un grand nombre d'adeptes. Ils se disent la *Grande Religion*, plus influente que la nôtre auprès des mandarins, mieux disciplinée et moins gênante. Un ministre aurait même affirmé dans une localité que l'empereur de Chine était protestant. Ils font ressortir l'avantage de ne pas se prosterner

aux pieds d'un étranger, tandis qu'ils permettent à leurs adeptes de s'asseoir à côté d'eux. On dit dans le pays qu'ils s'inquiètent peu des idoles, ou des superstitions gardées à domicile, et qu'ils permettent, ce qui est faux, de brûler du papier et de l'encens. Ils reçoivent tous ceux qui se présentent, fussent-ils joueurs, fumeurs d'opium ou en train de soutenir des procès. Cette réputation de largeur ne me paraît pas très exagérée : je connais plusieurs faits qui la confirment. Ce qui est triste, c'est de penser que bon nombre de braves gens, qui inclinaient vers nous depuis plusieurs années, quittant tout à coup leur prudente lenteur, se jettent à l'aveugle du côté de cette religion nouvelle.

Du P. Perrin. Ning-kouo-fou, 28 octobre.

La question du jour est la marche en avant des protestants. Ceux qui ne voulaient jadis voir en eux que de bons et paisibles habitants de villas et de cottages, faisant de la médecine et même un peu d'apostolat à leurs heures, devront désormais se détromper. Outre leurs hôpitaux et leurs écoles qui, un jour viendra, nous joueront un mauvais tour, ils ont bel et bien beaucoup d'adeptes. A une de leur dernières réunions, à Choei-tong, ils étaient 300. A Ho-li-ki ils bâtissent une maison. Dans tel endroit du Kien-ping, ils ont plus de monde que nous. Mais ce qu'il y a surtout de gênant, c'est qu'ils reçoivent tous ceux qui ont une affaire avec nous. Que nous fassions un procès à quelqu'un, vite il court chez les protestants donner son nom : il est reçu et nous voilà du coup tête à tête avec eux. C'est déplorable comme méthode d'apostolat, et cependant on ne peut pas dire qu'ils soient dupes, car souvent ils savent très bien à qui ils ont affaire. En attendant cela fait flot, et à l'heure actuelle le courant est chez eux.

Décret de l'Impératrice douairière en faveur des Missions.

Pékin, 5 octobre 1898.

DEPUIS le commencement des relations avec les autres nations, les chinois et les étrangers ont tous été traités d'une manière impartiale, sans distinction de nationalité. Édits sur édits ont été publiés, donnant ordre à toutes les autorités locales de protéger les missionnaires dans leurs bonnes œuvres, et c'eût été le devoir des notables et des lettrés de toutes les provinces d'aider le gouvernement à entretenir la paix et l'harmonie, et de traiter cordialement tous les missionnaires venant en Chine. Nous avons averti ces autorités de ne pas être soupçonneuses, mais de maintenir toujours des relations amicales avec les missionnaires. Malgré tous ces avis, j'apprends avec regret que récemment, dans différentes provinces, on a causé du trouble aux chrétiens, et que, notamment au Su-tchuen,

d'anciens procès entre le peuple et les chrétiens n'ont pas encore été réglés. C'est de fait indigne, que les ignorants, excitant de fausses rumeurs et causant par là des émeutes et des rixes, les autorités locales soient incapables de prévenir, par leurs exhortations et leurs avertissements, de tels désordres. Ces autorités ne peuvent pas ne pas être accusées d'incapacité et méritent d'être châtiées. J'ordonne donc dans ce nouvel édit aux autorités supérieures des provinces de notre empire d'obéir avec crainte à mes commandements et d'avoir à cœur de protéger tout endroit où il y aurait des chapelles chrétiennes de n'importe quelle nationalité. Tous les missionnaires qui se trouvent à l'intérieur du pays doivent être traités avec convenance et politesse, et toute dispute entre étrangers et indigènes doit être jugée immédiatement et sans exception.

« Il faut aussi exhorter le peuple à vivre en harmonie avec leurs voisins chrétiens. La cordialité la plus complète doit se manifester envers tout étranger, voyageur ou explorateur dans l'intérieur du pays. Par cet édit, j'avertis officiellement les autorités que dorénavant, si on trouve des mandarins incapables d'empêcher les émeutes et les troubles contre les Missions, ces mandarins seront immédiatement punis avec la plus grande sévérité, et les mandarins supérieurs des provinces n'échapperont pas eux-mêmes à nos châtiments. Qu'on ne dise pas que nous n'avons pas fait connaître notre volonté, après cet édit. »

A l'occasion de ce décret, M. Pichon, ministre de France à Pékin, écrivait au R. P. Supérieur de la mission.

Pékin, le 27 octobre 1898.

Mon révérend Père,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir ci-inclus deux imprimés, reproduisant le texte chinois et la traduction des deux importants décrets, rendus pour assurer la protection des établissements religieux, des missionnaires, des chrétiens et des voyageurs étrangers, l'un par Sa Majesté l'Empereur de Chine, le 12 juillet dernier, l'autre par Sa Majesté l'Impératrice le 6 de ce mois. Ces édits impériaux contiennent, outre des dispositions d'ordre général, qui viennent confirmer les recommandations souvent données par le trône aux autorités provinciales en vue du maintien de la paix religieuse et des bonnes relations internationales, certaines injonctions de nature plus spéciale, sur lesquelles je crois utile d'appeler votre attention. C'est ainsi que la Cour notifie à tous qu'elle entend qu'il ne se produise plus d' « Affaires de mission », qu'elle affirme la sanction donnée par elle aux règlements qui engagent à cet égard la responsabilité des autorités locales, jusques et y compris les vice-rois et gouverneurs de provinces, qu'elle consacre le droit des missionnaires à être reçus et traités avec courtoisie par

les mandarins et qu'elle prescrit le prompt règlement des litiges encore pendants.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance que nous devons attacher à la mise à exécution de ces ordres dans toutes les parties de l'empire, à l'effet d'améliorer la situation des missions catholiques et des chrétiens, qui est pour la légation de la république en Chine l'objet d'une constante sollicitude.

Recevez, mon révérend Père, les assurances de ma considération très distinguée.

S. Pichon.

La Section du Siu-tcheou-fou

Appréciée par le secrétaire de la Légation anglaise à Pékin, dans un voyage par terre de Pékin à Chang-hai.

Décembre 1897.

En quittant Kouei-te-fou, dans le Ho-nan, on entre dans une sorte de pays indépendant entre les trois provinces du Ho-nan, du Chan-tong et du Kiang-sou, infesté par tous les bandits de ces trois provinces. Ils sont ligués entre eux sous le nom *Che-pa-t'uan* (les 18 bandes) et habitent dans des villages fortifiés, le long de la grand' route. Ils se choisissent un chef et s'unissent entre eux pour résister aux mandarins. Leur union n'existe que contre les mandarins, car entre eux ce sont des guerres perpétuelles. Tous les 5 milles nous rencontrions un de leurs villages fortifiés, d'où sortait une foule de gens qui nous poursuivaient de leurs insultes. Chacun voyage dans ce pays avec des armes, qui ne sont pas toujours visibles, et l'on peut être sûr, que quiconque ne voyage pas ostensiblement avec des armes, est un brigand dont il faut se défier.

En arrivant dans le Tong-chang-hien on est tout surpris de la manière dont vous êtes traité, contrairement à ce à quoi vous avez été habitué dans le Ho-nan. Vous n'êtes plus insulté, et en dépit des troubles suscités par les brigands et les sociétés secrètes, dans le pays on ne vous montre que du respect. Il ne faut pas aller loin pour en avoir l'explication. Les Jésuites, depuis de longues années, cherchent à reprendre leur ancienne influence dans ces régions et ils y réussissent à merveille. Non seulement ils se sont établis dans les campagnes, mais ils ont pris pied dans la préfecture elle-même de Siu-tcheou, naguère aussi fanatique contre les étrangersque Kai-fong-fou l'est actuellement. Ils y ont bâti des églises et travaillent sérieusement à la civilisation des populations. La mission des Jésuites à Ma-kia-tching se trouve à peu de distance de la route de Tang-chang, vers l'est. Là, de fait, on voit l'Église militante : les bâtiments sont entourés d'une forte muraille crénelée et flanquée aux quatre coins de tours munies de ca-

nons. Quatre nuits avant notre arrivée la mission avait repoussé une attaque de brigands, où les armes supérieures et la position élevée des tours eurent raison du plus grand nombre. Les brigands en général sont affiliés à la secte des *Grands Couteaux*, secte qui, outre son but politique de renverser la dynastie Mandchoue, s'occupe spécialement de rapines et de vols. Ces brigands ont attaqué plusieurs fois Ma-kia-tching ; mais heureusement le missionnaire était toujours sur ses gardes, avec ses gens armés et ses canons chargés de ferraille. Quelquefois après l'engagement on a trouvé une dizaine de cadavres de brigands, dépouillés et décapités par leurs compagnons pour qu'ils ne fussent pas reconnus.

Progrès de la foi au Nan-siu-tcheou.

Lettre du P. Damnic au R. P. Supérieur.

Mao-kia, 11 décembre 1898.

Mon révérend Père Supérieur,

P. C.

Je reviens du Nan-siu-tcheou où j'ai passé la fête de l'Immaculée-Conception, patronne de l'endroit. J'ai fait précéder la fête d'un triduum. En pensant qu'il y a huit mois, pas une âme dans cette immense sous-préfecture ne connaissait ni le bon Dieu, ni la Ste Vierge, j'ai ressenti les plus douces émotions en entendant près de cent voix répéter à longueur de journée : *Notre Père qui êtes aux cieux... Je vous salue, Marie...* Peut-être, me suis-je dit en moi-même, peut-être Tchen-kia-hou, c'est le nom de l'endroit, sera pour le Fong-yang-fou, ce que Mao-kia a été pour le Yng-tcheou-fou ; le petit grain de sénevé qui, un jour, deviendra un arbre magnifique. Les oiseaux du ciel, gracieux symbole d'âmes régénérées par le baptême, y viendront s'ébattre pour de là prendre leur essor vers les sous-préfectures voisines et y fonder de nouvelles chrétientés. Rêve d'or ! Puisse-t-il se réaliser à la plus grande gloire du Sauveur Jésus et de sa Mère Immaculée !

Quand je voulus entrer dans la Compagnie, il me souvient qu'un excellent prêtre, sous l'impression de je ne sais quel préjugé, crut devoir me dire : « Et toi aussi tu es fatigué de servir les pauvres: il faut donc que tu ailles chez les Jésuites t'occuper des riches !... » Ah ! si ce bon prêtre savait quelle misère il y a dans mon Nan-siu-tcheou, s'il voyait ces squelettes ambulants affublés d'horribles haillons qui les rendent encore plus sales et plus dégoûtants, s'il sentait l'odeur qui s'en exhale, s'il goûtait à ces mélanges sans nom, s'il logeait dans ces masures en ruines, il reviendrait, je crois, de son erreur et conviendrait, qu'au moins dans le Nan-siu-tcheou, *pauperes evangelizantur*.

Oui, il faudrait n'avoir pas de cœur pour ne pas avoir pitié de ce beau village qui s'est donné presque tout entier à nous ; 40 ou 50 familles y

apprennent assez bien la doctrine et les prières, et ont renoncé, par obéissance, à planter l'opium. A chaque fois qu'on me voit : « Eh ! quand donc viendra le Père que vous nous promettez depuis si longtemps ? Mao-kia est si loin ; plus de vingt lieues ! et nous n'avons pour y aller ni viatique, ni habits convenables. » A Tchen-kia-hou, bien qu'on soit en pays de brigands, on dort tranquille. « Le meilleur moyen, disent les habitants, d'éloigner ces socialistes chinois, c'est de ne rien avoir. » Ce n'est pas que mes catéchumènes ne soient pas de vrais pauvres. Ils ont été et seront encore à l'aise dès qu'il y aura une bonne année. Tous possèdent un coin de terre : sous ce rapport ils sont même mieux partagés qu'à Mao-kia. Mais voilà cinq ou six ans que l'inondation ruine les récoltes d'été et d'automne. Pour le moment, c'est une sécheresse absolue depuis deux mois, qui empêche de faire les semailles. A de pareilles conditions, même nos bonnes familles de laboureurs en France ne pourraient résister.

Comme chapelle je n'ai que trois chambres en paille, de 2 ou 3 mètres chacune ; encore ces chambres ne sont-elles que prêtées, et pour un an seulement. Le Père et ses gens y mangent, y couchent. S'agit-il de célébrer la messe, il faut mettre tout dehors, et encore il n'y a de place que pour la moitié des assistants, même s'ils se tiennent debout. Au printemps il faudrait, à mon humble avis, bâtir quelque chose de mieux, surtout si, comme je l'espère, on installait là un Père l'année prochaine. Les bâtisses pourraient fournir quelques ressources à ces pauvres affamés et les empêcher de trop émigrer jusqu'à la moisson. Ce serait une aumône bien placée et profitable même à nous : en ces années de famine, matériaux, main-d'œuvre, tout est bon marché. Mais auparavant, il faudra emprunter ou acheter un terrain. Le R. P. Ministre, qui est allé là-bas pour la Toussaint, sait mieux que moi à quoi s'en tenir.

Avant de bâtir au matériel, tâchons d'édifier solidement au spirituel. Jusqu'ici pas la moindre aumône, pas le moindre procès : rien que de la doctrine et des prières. Après Dieu, tout le succès est dû à un catéchiste, vraiment zélé et instruit, aimé de ces pauvres gens et qui les aime de tout son cœur ; à Pâques, j'espère avoir plusieurs baptêmes.

Les femmes aussi réclament une vierge. Hélas ! je n'en ai pas. Le bon P. Besnard a dû vous raconter notre pénurie à ce sujet. Des deux qui me restent encore de Ou-ho, l'une est gravement malade : l'autre est débordée de travail à Mao-kia. A défaut de mieux, j'envoie à Tchen-kia-hou une veuve chrétienne de Mao-kia, âgée, assez instruite et ayant beaucoup de savoir-faire. J'hésitais à faire ce sacrifice d'argent lorsque hier, en arrivant du Nan-Siu-tcheou, je trouve sur ma table un billet de quinze messes. Ce doit être l'Immaculée-Conception qui m'envoie cette aumône. Donc, je l'adjuge à l'Immaculée-Conception du Nan-Siu-tcheou et en avant pour les femmes comme pour les enfants.

S'il y avait un Père au Nan-Siu-tcheou, je crois qu'il y réaliserait les merveilles du Siu-tcheou-fou. De tout côté, on vient à nous, on demande un exhortateur, et moi, je n'ai que la réponse invariable : « Attendez à plus tard, attendez qu'il y ait un Père ici. »

Deux raisons m'empêchent de trop m'aventurer : le manque de ressources et surtout la crainte, à une pareille distance, de recevoir des farceurs qui me mettraient de vilaines affaires sur les bras et détruiraient notre réputation jusqu'ici excellente.

Ce qui manque du côté de l'argent est amplement compensé du côté de la protection des mandarins. Sous ce rapport, je suis vraiment gâté. L'autre jour, le sous-préfet de Mong-th'eng venait simplement me demander à déjeuner. Le 8 décembre le sous-préfet du Nan-Siu-tcheou traitait mon domestique presque d'égal à égal et regrettait de ne pouvoir en personne faire 90 li (42 kilom.) pour venir me voir. « J'ai dans ma sous-préfecture des montagnes récelant de l'or et du charbon, me faisait-il dire ; je prie le Père de les exploiter soit par lui-même, soit par quelqu'un qu'il ferait venir de son noble pays. Ce serait une source de richesses pour mon pauvre peuple. » Est-ce un piège qu'il me tendait, ou bien parlait-il en vrai ami du progrès ? En tout cas, je lui ai répondu que nous ne tenons ni à l'or ni à l'argent de la Chine, mais que, s'il voulait, nous pourrions un jour aider le pauvre peuple de ce pays à rehausser le terrain, à creuser des canaux pour empêcher ces inondations annuelles qui ruinent toute la contrée.

Quant au mandarinet local, il est venu, à l'issue de la grand'messe, m'apporter lui-même son tribut de félicitations et de sucreries chinoises. Toutes ces circonstances, la grâce aidant, me font dire : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* » Vous êtes, mon Révérend Père, le maître de la vigne du Seigneur dans le Kiang-nan. C'est donc votre cœur, que je prie l'Immaculée-Conception de Nan-Siu-tcheou de toucher, si tant est qu'il ne soit déjà gagné à ma cause, qui est aussi la sienne.

Une dernière grâce pour mon Nan-Siu-tcheou. Je vous prie de faire peindre à Tou-sè-wè un beau tableau de l'Immaculée-Conception telle qu'elle apparut à Lourdes. Vous en ferez cadeau à Tchen-kia-hou. Le 8 décembre j'ai promis à la Sainte Vierge et à mes catéchumènes d'obtenir de vous cette précieuse image, qui sera pour tout le pays la source de toutes sortes de bénédictions.

Seule dans le Yng-tcheou-fou, la sous-préfecture de Yng-chang n'avait pas encore d'école. Demain, sous le patronage de S. Antoine de Padoue, un bon catéchiste part pour ce pays. Là, il est vrai, je n'ai encore que 7 ou 8 familles ; c'est peu, mais S. Antoine fait tant de miracles que j'espère quand même, envers et contre tout.

Dans le Mong-tcheng même, peu de conversions. C'est une terre maigre

qui semble avoir donné tout ce qu'elle pouvait donner du premier coup. Il faut aller loin de mon centre pour trouver des âmes de bonne volonté. Dimanche prochain j'aurai pourtant la joie de baptiser une quinzaine de jeunes femmes de mes jeunes chrétiens. Voilà de longues années que le Père dispute ces âmes au démon. A la longue, elles aboutissent,et ce m'est grande consolation, car, dans la famille, lorsque la mère est païenne, rien n'est encore bien solide.

Il n'est pas jusqu'à ma chrétienté de Kan-tan-tsi, située dans le Fong-tai-hien et qui compte plus de 70 baptisés qui ne semble sortir de sa torpeur. C'était ma petite Sibérie. Malgré l'insouciance des chrétiens, je me suis obstiné à aller tous les vendredis leur dire la messe. Maintenant presque tout le monde y assiste. Je m'en réjouis d'autant plus que ces tristes particuliers m'avaient donné plus d'inquiétude : souvent j'ai cru qu'ils allaient tous apostasier.

Il y a quelque temps, encore dans le Fong-tai, je fis la découverte d'un excellent chrétien, le fondateur avec le P. Bedon de Fei-ho-keou, médecin de profession qui, comme Nicodème, se cachait un peu par prudence à quelques 50 li (30 kilom.) d'ici. Voyant les circonstances changées, il redevient apôtre, se remet à prêcher, à baptiser ses malades moribonds. Le Père Ministre, qui est allé dire la messe dans son humble réduit, me dit de lui envoyer un aide pour faire le catéchisme. C'est ce que je vais faire sinon avant, du moins immédiatement après Noël.

A Mao-Kia même, tout va son train ordinaire, ou plutôt, j'ai dû beaucoup rabattre du train accoutumé. Impossible cette année, à cause de la cherté des vivres et de la baisse de l'argent, d'accepter un seul catéchumène dans mes écoles. Mes enfants chrétiens sont au nombre de plus de 80. A ceux-là, la préférence : il faut d'abord, comme le dit S. Ignace, *reformata confirmare*, achever ce qui a été commencé et paraît désormais sûr, pourvu qu'il y ait instruction suffisante. Ces écoles de néophytes absorbent presque toutes mes ressources et me laissent peu de chose pour l'œuvre des catéchumènes. A cela s'ajoute la triste perspective que cette année, dit-on, le déficit de la Sainte-Enfance ne sera pas comblé. Humainement parlant, cette décision ne pouvait venir plus à contre-temps, mais Dieu veut sans doute qu'on ne compte pas trop sur les moyens humains, qu'on espère en lui et en nos bons Supérieurs.

Loin de moi la pensée de regretter les dépenses faites pour mes écoles de néophytes. Elles sont ma principale espérance : un chrétien instruit vaut dix ignorants. Pour ne parler que des grands élèves de Mao-Kia, ils commencent, malgré de petites misères, à rendre de grands services. On les trouve à Yng-tcheou-fou, à Tai-ho, à Hoang-long-tsi. A lui seul, le P. Besnard en occupe cinq, et moi cinq ou six autres.

Dans un rayon de 3 ou 4 li (2 à 3 kilom.) autour de Mao-Kia, il y a

quelques familles catéchumènes, trop rares, hélas ! Mes grands élèves pendant les longues veillées d'hiver vont faire du catéchisme à domicile. Excellent expériment qui ne peut, je crois, que nuire un peu à leur sommeil.

Ce que nous avons pour les catéchistes, il faudrait aussi l'avoir pour les vierges, car, de moins en moins, on peut compter sur Ou-ho. Puisque la virginité, cette belle fleur du catholicisme, semble prendre racine dans ma chrétienté, je voudrais former un petit noviciat de vierges qui rendraient à moi et à d'autres Pères de bien grands services. J'ai déjà trois petites filles de 14 à 20 ans, sous la direction d'une vierge intelligente de Ou-ho qui a passé par le Seng-Mou-yeu ([1]). A ces trois du commencement d'autres s'ajouteront peu à peu, croîtront en âge, en sagesse et en science sous le regard protecteur du virginal S. Joseph, patron de Mao-Kia, qui daignera, je l'espère, étendre sur elle son beau lis, symbole d'humilité, de chasteté et de bon exemple. Le Père Ministre, qui m'encourage à entreprendre cette œuvre, me conseille aussi de vous demander un petit subside, car ce n'est pas pour moi tout seul que je travaille.

Je m'ingénie de mille façons à nouer les deux bouts. On ne peut, je crois, prétendre à plus de parcimonie.

« Il ne veut nous laisser que les os et la peau. »

C'est le refrain de mon personnel qui, il faut l'avouer, ne fait cependant pas trop de mauvais esprit. Du reste, comme toutes mes gens, je ne mange que du pain noir, ne prends que deux repas par jour. Mon cuisinier certes n'a pas grand' chose à m'envier, si ce n'est quatre maudits fromages que je voudrais voir bien loin parce qu'ils m'ont coûté 6 piastres (15 francs). Il ne faut jamais dire à la fontaine : « Je ne boirai pas de ton eau. » Cependant, je crois avoir pris la ferme résolution de ne plus acheter d'articles européens, sinon du vin de messe, et de ne plus avoir recours à la barque pour le transport de mes effets à de pareilles distances. Vous savez sans doute que notre serviable P. Le Bèle a manqué de chavirer je ne sais où. L'eau a envahi mes caisses. Toutes les belles tentures, don généreux du R. P. Havret, ont été absolument abîmées et font maintenant bien triste figure dans mon église. Plusieurs articles pour les mandarins sont également perdus. J'en ai été désolé. Tout cela cependant est peu de chose. « Plaie d'argent est toujours guérissable, » m'écriviez-vous un jour. Grâces soient rendues quand même à Jésus, Marie et Joseph, puisque, comme vous le voyez, l'œuvre de Dieu avance aussi un peu dans notre section, la plus immense, la plus peuplée et la plus pauvre du Kiang-nan.

L'autre jour pourtant, le loup vint jeter l'alarme à la bergerie. « Père, me dit mon catéchiste, savez-vous la grosse nouvelle ? Un européen, habillé à l'européenne, sans queue, sans tenue aucune, poursuivi d'une foule de ba-

1. Établissement des Religieuses Auxiliatrices à Zi-ka-wei.

dauds que jamais singe n'amusa mieux. » C'était un ministre protestant, un Norvégien. C'est la première fois que je rencontre un Norvégien sur le chemin de la vie. Je m'en serais bien passé. Il n'est pas resté longtemps dans mon vil pays. Il tombait dans un mauvais milieu pour faire du prosélytisme. Les gens de Kan-tan-tsi sont bien indifférents à toute idée religieuse. Cette visite est cependant un mauvais signe. Tôt ou tard, il me faudra aussi sans doute subir le voisinage de ces hérétiques, nos pires ennemis, comme ils le sont également de l'Eucharistie et de la Vierge Immaculée. Je les aurai sinon dans le XIXe au moins dans le XXe siècle. Espérons que le siècle prochain nous réserve d'autres consolations. En attendant, comme nous approchons du 1er janvier 1899, je vous prie d'agréer mes meilleurs souhaits de bonne année.

Reverentiæ vestræ servus in X^to infimus

J. Dannic, S. J.

Au Liu-tcheou-fou.

Lettre du P. Twrdy.

Liu-tcheou-fou, 16 décembre 1898.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je suis rentré hier d'une sortie de quatre jours pendant lesquels je n'ai dépensé que 150 sapèques (0,50 fr. environ), ce qui vous montre que les catéchumènes ne se font pas tirer l'oreille pour subvenir aux frais du Père pendant ses visites chez eux. Au reste, ils sont assez généreux sous ce rapport. Il va sans dire que jamais les catéchumènes ne mangent chez nous, le temps des catéchuménats excepté, mais depuis juillet je n'ai pu en faire faute d'argent.

A Tch'ang-tch'eng (au bourg de « *Longville* ») 80 li (12 lieues) ouest-nord-ouest, le second centre de catéchumènes, je suis allé voir et prendre possession de la ferme et des terres qu'on nous a données avec l'assentiment du mandarin. J'ai en main le titre de donation et l'acte de fermage du fermier. Voici en un mot le cas : Depuis plusieurs années il y eut dispute et procès entre le bonze d'une pagode et des bienfaiteurs de la pagode à propos de ces terres. Le mandarin les adjugea aux derniers, mais sans que la dispute cessât. Pour couper court, les *Tch'ang*, nom des bienfaiteurs et donateurs, les notables de l'endroit, demandèrent par écrit au mandarin la permission de donner ces terres à l'église, ce qui fut accordé. Le bonze fut le premier à me remettre les *liang-piao-tse* (reçu de tribut) et la pièce de fermage, car c'est lui qui, à titre vrai ou faux, recevait le fermage. Il n'y a pas de notre part de condition *sine qua non* à remplir, si ce n'est d'une ma-

nière vague que les petits revenus doivent servir aux futurs frais de culte à « *Longville* ». Malheureusement ces terres sont à 5 li (3 kilom.) du bourg, et partant l'endroit n'est pas apte pour un Kong-sou. Par contre les catéchumènes se cotisent déjà pour louer dans le bourg un local pour église, où ils puissent se réunir le dimanche. Mais cela ne pourra durer. Il faudra, me semble-t-il, une certaine somme pour faire nous-mêmes quelques chambres avec un pied à terre pour le Père et les mules. Le terrain, je pense, nous sera donné.

La même chose doit se dire de Lè-ma-tien, la chrétienté de la première fournée de catéchumènes. J'y dis la messe dans une famille. Mais le local est trop petit, les femmes ne peuvent pas venir, et il est difficile pour les catéchumènes d'y faire régulièrement le dimanche.

Il faudra bientôt la même chose à 30 li (18 kilom.) au sud de la ville.

Le nombre des catéchumènes augmente toujours d'une manière, je dirais presque effrayante. Mon Tchang-sin pense qu'il y a quinze cents catéchumènes grands et petits d'après les registres.

Mais, me dira-t-on, sont-ils tous sérieux ? Je n'oserais pas l'affirmer pour tous, mais pour la très grande partie, surtout après l'épuration que je viens de faire. Vous savez la parole de *Ly-hong-tchang*, étant vice-roi du Tche-ly, à un des supérieurs du nord. « Mon Père, distinguez bien les bons d'avec les mauvais, parmi vos catéchumènes. » Comme cependant leur qualité de vauriens ou de braves gens n'est pas écrite sur leur figure, il en résulte que nous sommes continuellement trompés malgré toutes les précautions possibles. De là toutes ces grandes difficultés, ces grands procès, dont parlent quelquefois les journaux. A présent tout est en paix, la religion est regardée comme une bonne œuvre, et nous, c'est-à-dire les chrétiens, comme des amis. Mais il a fallu travailler pour cela et user de grande sévérité quelquefois envers les catéchumènes, renvoyant les uns, dénonçant les autres au mandarin.

De petites affiches dans les bourgs où se déclaraient des catéchumènes, firent beaucoup de bien. J'y disais en quelques mots le but de la religion, les règles à observer, et poussais à me dénoncer les mauvais catéchumènes qui abuseraient du nom de la religion par des exactions ou d'autres injustices. Le fait est que l'introduction de la religion dans le Liu-tcheou-fou fut regardée par beaucoup comme l'ère de la liberté, qui commençait à luire sur ce pays soumis trop longtemps à l'esclavage du plus fort. De l'avis des mandarins et d'autres personnes qui ont connu différents pays, c'est ici que l'oppression du plus faible par le plus fort est la plus brutale. Ainsi le frère aîné, déjà adulte, gaspillera les biens de ses plus jeunes frères. Un propriétaire loue deux champs séparés par une petite digue ; il enlève la digue de force en plein jour et demande ensuite au fermier, où sont les deux morceaux de terre qu'il lui a loués. Il l'accuse. Des satellites vien-

nent, et le pauvre fermier débourse de l'argent. Je pourrais citer des centaines de cas de ce genre. Là est la grande souffrance et le grand fléau du pays ; il y a peu d'autres obstacles à la religion. Aussi est-ce surtout la soif de la justice qui pousse les pauvres chinois vers nous. Mais cette liberté ou plutôt cet affranchissement de l'oppression tournait la tête à plusieurs. D'opprimés, ils devenaient oppresseurs, menaçant des foudres du Père et de la religion, si on ne se rachetait pas. De là les sévérités que j'ai été obligé d'employer. Mais le pays voit clair maintenant : on sait que nous ne voulons que de bons catéchumènes, que nous sommes justes. Le sous-préfet, un mahométan, et qui eut à faire avec les Pères Lazaristes dans le Tché-Kiang, le comprend aussi. Il m'a remercié vivement à l'occasion du renvoi d'un mandarin militaire en retraite, un globule rouge, qui s'était introduit dans la religion et voulait s'en servir pour protéger sa maison de jeu. Il m'a demandé en grâce de lui laisser afficher à son tribunal la bandelette sur laquelle je déclarais le globule renvoyé. Entre parenthèses, ce dernier comprend sa faute, promet de se corriger et espère plus tard être de nouveau reçu. Depuis ce temps, le mandarin voudrait afficher à son tribunal chaque renvoi que nous faisons. Cela lui fortifie la main, dit-il, car le peuple voit que nous marchons d'accord et que tous les deux nous sommes contre tout ce qui est mauvais.

Cette soif de justice, dont je parlais, ne prouve pas cependant que je m'occupe des affaires litigieuses des catéchumènes ; nullement. Je ne m'occupe pas même de toutes les affaires ayant pour cause la religion, surtout lorsque ce ne sont que des injures ou d'autres affaires de paroles et de peu d'importance. La seule crainte de déférer l'affaire au Père ou quelques mots du catéchiste arrangent la plupart de ces procès en germe. Cette influence a inspiré pendant quelque temps à des vaincus, surtout dans la ville, l'idée de se dire faussement chrétiens, afin de commettre sous ce nom maintes injustices. Aussitôt que j'en eus connaissance, j'en fis arrêter un et répandis des affiches dans lesquelles je dénonçais ces méfaits et exhortais à déférer les coupables au mandarin. Le calme se rétablit. Mais voilà que des malins, ayant un procès au tribunal avec un autre païen, me dénoncèrent ce dernier comme commettant des injustices sous le couvert de la religion. Leur but était de le voir accusé par nous et ainsi gagner leur procès. Mais les démarches accoutumées en pareil cas, prouvèrent la calomnie, et ses auteurs tombèrent dans le piège qu'ils avaient dressé.

Je puis donc dire sans trop me hasarder que la plupart des catéchumènes qui restent, sont sérieux. Ils savent tous, au moins le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* avec la doctrine nécessaire. Certes, ce n'est pas peu dire, quand on pense qu'ils sont presque tous de braves campagnards, n'ayant jamais appris un seul caractère. Mais nous tenons beaucoup à l'obligation d'apprendre tout seuls les prières, et cela non au point de vue de la foi, mais de la pratique.

Les catéchumènes montrent par là, qu'ils sont sérieux dans leur désir de se faire chrétiens, et surtout ils acquièrent par là l'habitude de réciter les prières du matin et du soir, et l'habitude de la prière en général. On les entend apprendre des prières pendant leur travail, en route, avant la messe, dans leurs moments perdus. A Tchang-tcheng (Longville) plusieurs se sont constitués en école, payant un maître, pour apprendre plus facilement les prières. Avec cela ils délient facilement les cordons de leur bourse. L'élève de Ho-tcheou, que nous avions ici pour donner le premier pli à l'école et qui est mort de la typhoïde, était abandonné par ses parents païens et laissé entièrement à notre charge. Ce sont les catéchumènes qui lui fournissaient ce dont il avait besoin, qui une paire de souliers, qui une robe, qui des bas et ainsi du reste.

Il faudrait pour assurer l'avenir, me semble-t-il, trois stations dans la campagne, l'école de filles en ville avec des Présentandines et un local plus grand pour une église en ville. Ce dernier point est devenu une nécessité impérieuse, qui se fait sentir tous les dimanches et même quelquefois pendant la semaine. Nous avons un local et des bancs pour quarante personnes. Or les dimanches, il y a plus de cent catéchumènes, et cela depuis trois mois. Quelques femmes sont serrées dans un coin d'une manière vraiment indécente, ce qui fait déjà parler les païens. Je ne parle pas de l'école, qui est en même temps un passage et le réfectoire de tout le monde, ni du dortoir qui peut crouler ou dont le toit peut être enlevé par un coup de vent d'un moment à l'autre, comme cela est arrivé dans la campagne. En attendant, les élèves grelottent et nous nous abandonnons à la divine Providence.

In unione SS. SS. Ræ Væ servus in Xo.
John Twrdy, S. J.

Les « Grands Couteaux » au Siu-tcheou-fou.

Extraits de plusieurs lettres du P. Gain.

Siu-tcheou-fou, 18 décembre 1898.

HIER j'ai reçu trois lettres, l'une du sous-préfet de Fong-hien, l'autre du Tao-tai, et la troisième du préfet ; toutes les trois, assez longues, avaient trait au même objet. Dans le nord-ouest de mon district de Tong-chan-hien, à 110 li (16 lieues) de la ville, trois ou quatre gros villages sollicitent depuis longtemps la faveur d'avoir un catéchiste. J'ai fini par leur en accorder, il y a environ un mois. Une des raisons pour lesquelles ces gens viennent à nous, c'est que ce coin, si éloigné de tout centre, sur la frontière de 4 sous-préfectures, est plus qu'un autre infesté de brigands, et que les « Grands Couteaux » s'y multiplient à foison. Pour un catéchiste

que nous plaçons dans un village, il y a plusieurs émissaires du Chan-tong qui enrôlent des centaines de paysans dans les villages environnants. La plupart de ces paysans sont de braves gens, qui ne donnent leur nom que par entraînement, ou pour se protéger mutuellement contre les brigands. Mais il est évident que les chefs et les enrôleurs ont un autre but. Nos chrétiens, qui ont tant souffert les années précédentes du pillage et des incendies des « Grands Couteaux », ne s'y trompent pas, et au besoin dans leurs querelles entre voisins, la menace des païens leur rappelle souvent que les « Grands Couteaux » sont là.

A plusieurs reprises, depuis un an, quand les craintes de nos chrétiens étaient plus fortes et me paraissaient plus sérieuses, j'ai averti les autorités, et spécialement le *Koei* Tao-tai, qui vite envoyaient des proclamations, des estafettes et quelques cavaliers, et me répondaient quelques jours après d'être tranquille, que tout était calme et qu'il n'y avait plus de « Grands Couteaux ». Cependant est-ce impuissance ? insouciance ? politique ? Ces mandarins ignorent si peu le nombre et la valeur des affiliés, qu'ils s'en servent pour faire la chasse aux brigands de renom, en leur donnant le nom de gardes nationaux et de satellites. Le bon peuple ne s'y trompe pas, les appelle par leur nom, en a peur et vient à nous.

Or ces jours derniers, à Tchang-tchoang, un des nouveaux villages catéchumènes dont je parlais plus haut, un nommé *Li*, boiteux, a été enlevé par les « Grands Couteaux » et conduit au tribunal du sous-préfet de Fong-hien. Cet homme fréquentait l'école et apprenait les prières. Le catéchiste a pris sa défense et est allé le réclamer au mandarin. Celui-ci, de gré ou de force, aurait fait avouer au prisonnier que non seulement il était brigand, mais chef de bande et que son village en comptait toute une collection qui se réclamait du *Tien-tchou-tang* (église catholique). De là les trois lettres que j'ai reçues hier et auxquelles j'ai répondu que je ne connaissais pas le *Li* boiteux, que ce nom n'était point dans mes cahiers, et que, s'il était vraiment coupable, chrétien ou non, c'était aux mandarins de son pays à le juger selon leurs lois. Les catéchumènes, craignant des représailles, gardent au milieu d'eux comme protecteur le catéchiste qui n'a pu venir me donner les détails. C'est pourquoi ma réponse est restée un peu dans le vague.

Le même Père écrit à la date du 22 décembre : « Je suis de plus en plus en grande correspondance avec Son Excellence *Koei*, notre Tao-tai. C'est toujours la question des « Grands Couteaux » qui nous occupe et me préoccupe. Des placards, appelant aux armes et menaçant de mort le P. Van Dosselaere et ses chrétiens, ont été affichés au Pei-hien. Le sous-préfet est un homme qui exaspère le Père, et j'ai dû parler ferme au Tao-tai contre lui. Le P. Boucher m'ayant écrit que chez lui comme chez nous les « Grands Couteaux » se multipliaient de plus en plus et menaçaient nos chrétiens, j'ai écrit une nouvelle lettre au Tao-tai dont le sens est à peu près ceci :

« Dans ces dernières années les « Grands Couteaux » ont brûlé de nombreuses églises et causé des dommages considérables aux chrétiens et aux païens du Tong-chan-hien et du Fong-hien. Votre Excellence et son prédécesseur ont donné de nombreux édits contre cette secte. Récemment je vous ai écrit pour vous prévenir que ces affidés menaçaient nos églises et nos chrétiens. Et voici que des huit sous-préfectures de votre surintendance m'arrivent des lettres de tous les missionnaires, m'apprenant que les sectaires sont partout croissant en nombre et en audace. Les mandarins locaux, loin d'obtempérer aux édits de leurs supérieurs, favorisent les sectaires en leur donnant des titres et des récompenses, des mandats officiels, si bien que si les choses continuent à marcher de la sorte, ils arriveront avant peu à marcher sur les pas de Yn-man-tse du Se-tchoen. C'est pourquoi, vu la gravité des circonstances, outre que j'en écris à mes supérieurs, je vous adresse la présente pour vous prier d'aviser au plus tôt à remédier efficacement à cet état de choses. »

Le jour même *Koei* Tao-tai m'a répondu une lettre pleine de belles considérations et de jolis compliments, faisant appel à mon expérience, à mon amitié pour lui, à mon amour pour le peuple, etc., et promettant de nouveaux édits et des ordres sévères à ses subordonnés. Cette correspondance est pour moi une base pour parler et agir plus fortement, s'il survenait quelque catastrophe, car on ne peut se dissimuler qu'il y a quelque chose dans l'air, peut-être plus contre les mandarins que contre nous ; mais il est bon de prendre toutes ses précautions. »

Attaque de Tai-tao-leou par les « Grands Couteaux ».

Lettre du P. de Bodman.

T'ao-leou, 22 janvier.

GRACE au Sacré-Cœur, auquel j'ai promis trois Messes, j'ai échappé avec mes chrétiens à la mort peut-être, au moins à toutes les suites d'un brigandage. Je suis encore entouré de poudre et de balles, car nous venons à peine d'être délivrés. Je vous envoie bien vite le récit des événements de la matinée. Pendant que je disais le *Domine, non sum dignus*, j'entends au fond de l'église un bruit et des murmures croissant toujours : ce fut bientôt un bruit de foule, et je compris immédiatement que nous étions attaqués. On commence à crier : « les brigands! les brigands! » Je les croyais à la porte de l'église ; mais j'achève mon *Domine, non sum dignus*, je fais mon sacrifice et je communie. Pendant ce temps-là les enfants de chœur fuyaient vers la sacristie. Je consomme encore les hosties préparées pour la communion des chrétiens et le Précieux Sang. Des hommes ouvraient alors la porte de la sacristie et criaient : « la clef du

camp! la clef de la tour pour prendre les fusils! » Je descends de l'autel en recommandant aux femmes et aux petites filles d'attendre et de prier. Je vais à la sacristie où je quittte les habits sacerdotaux, donne l'ordre d'enfoncer la porte du camp, et confie à quelqu'un les clefs de la tour et de ma chambre. Pendant ce temps une vive fusillade éclate de toutes parts. Je sors. Je demande si les brigands sont dans l'enclos. Non! *Deo gratias!*

Je vais à ma chambre : tous les fusils étaient déjà pris. Je me mets à distribuer les munitions. Cependant la fusillade redoublait. De tous côtés on dit que ce sont les « Grands Couteaux ». Je profite d'un moment pour monter sur la tour. La fusillade avait graduellement diminué; elle ne continuait qu'à l'est. Du haut de la tour je vois des groupes d'hommes épars dans la campagne à 200 ou 300 mètres de la résidence. La maison de notre chrétien *Fan* était en flammes; une autre commençait à brûler; à l'est, c'était un amas de fumée.

Il était environ 7 h. ½ quand fut donnée l'alarme. Vers 9 h. ½ la fusillade se concentra à l'est. Les groupes à l'extérieur attendaient manifestement du renfort. Deux hommes à cheval s'étaient détachés des groupes, probablement dans ce but. Nos munitions étaient fort diminuées, les soldats avaient épuisé les balles des fusils à tir rapide. Vers 10 h. ¾ encore aucun secours soit de Wang-tam, soit de Hoa-chan. *Nicon-che-kié* s'était risqué à porter ma carte en ville; personne autre n'osa aller à Hoa-chan. La situation devenait critique, quand on annonça que le chef des « Grands Couteaux » venait à cheval, à la tête d'une centaine de gens. On crut d'abord que c'était un renfort de « Grands Couteaux » : c'eût été notre perte. Heureusement que bientôt on vit les gens du chef des « Grands Couteaux » donner la chasse aux brigands : on en prit 13, qu'on m'amena successivement. On a depuis relevé 3 morts, sans compter les cadavres emportés par les « Grands Couteaux ». Bientôt arrivèrent le mandarin de Hoa-chan, et celui d'ici qui était allé à Hou-chan la veille : ils amenaient 40 hommes; nous étions sauvés. »

Lettre du P. Gain.

Tai-tao-leou, 26 janvier.

NOUS sommes revenus aux temps les plus critiques que nous ayons vus au Siu-tcheou-fou; car il est à craindre que la crise actuelle soit plus longue et plus terrible que les autres. Comme je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, je faisais ma tournée chez chacun des Pères de la section, au milieu du calme et des consolations les plus encourageantes; depuis un mois ou deux nous avons eu environ 100 baptêmes d'adultes; le P. Van Dosselaere en a donné hier 33, et ce matin, à ma messe, il y avait plus de 40 premières communions.

Je m'apprêtais à rentrer à la préfecture, quand j'appris à Pei-hien l'at-

taque et la victoire du P. de Bodman à Tai-tao-leou où je revins aussitôt. Ce fut dimanche dernier, pendant la messe, où assistaient tous les chrétiens du village et beaucoup d'autres, car c'était la fête de la Ste Famille, vers 7 h. ½, que 260 bandits livrèrent l'assaut, qui dura trois mortelles heures. L'alarme fut donnée à temps pour fermer la grande porte de la résidence et celle du camp contigu, séparé par un simple mur de clôture. Bientôt les 30 soldats du Tao-tai et les 10 du sous-préfet, qui veillent sur nous depuis 2 ans, furent à leurs postes, tandis que nos chrétiens, sortant précipitamment de l'église, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver d'engins et de munitions dans la maison et occupèrent les tours crénelées. Les soldats et nos chrétiens brûlèrent plus de deux mille cartouches. Malheureusement les bandits avaient eu le temps de mettre le feu aux quatre coins des paillottes qui entourent notre grand enclos muré et celui des filles à l'est et au nord. Cinquante-huit chambres ont été consumées avec tout ce qu'elles contenaient, sans qu'on pût rien sauver, pas même un âne attaché dans son étable où il a été brûlé vif. Nos deux enclos n'ont point souffert, mais les treize paillottes du camp ont flambé. Nos chrétiens et nos soldats n'ont pas reçu la moindre égratignure. Seul un pauvre vieux païen du village, refusant de livrer aux brigands quelques onces d'opium, a reçu des blessures dont il est mort. Les assaillants ont laissé sous nos murs trois morts, dont le principal chef, nommé *Cheng-tsong-chan*, un géant de Tong-chan-hien, venu à cheval avec deux autres.

Quand, vers 10 h., la débacle commença, nos gens, bientôt renforcés par 40 soldats venus de Hoa-chan et des cavaliers de la ville, conduits par *Risquetout*, firent une sortie et revinrent avec 13 prisonniers. On dit que le nombre des blessés, dont plusieurs sont morts déjà, monte à plusieurs douzaines. Le nouveau sous-préfet, M. *Ou*, arriva dans la soirée pour constater l'incendie, inspecter les cadavres, féliciter le P. de Bodman et emmener les prisonniers.

Rentré à la ville, le mandarin passa la nuit à interroger les 13 prisonniers qui avouèrent tout avec un accord admirable. Tous étaient des « Grands Couteaux » des quatre sous-préfectures de Fong-hien, T'ong-chan, Siao-hien et surtout T'ong-chan-hien. Leur grand chef, était le *Cheng* tué, dont il est question plus haut. Il avait lancé des invitations à mille associés qui devaient se réunir le 10 de la lune dans une pagode appelée *Nain-nai-miao* à plus de 50 li (30 kilomètres) S.-O. d'ici dans le Tong-chan-hien. Il n'en vint au rendez-vous que 260 qui furent comptés au moment de se mettre en marche.

Kouo-lang-ting, chef avoué des « Grands Couteaux », auquel les mandarins, pour l'amadouer, ont donné un bouton, demeure à 4 li (3 kilomètres) d'ici. D'après les ordres des mandarins, il devait, au premier signal, voler à notre secours avec les « gardes nationaux » qu'il a sous son commandement.

Il n'apparut qu'à 10 h. ½, quand les assaillants battaient déjà en retraite. Quelques-uns de ceux-ci, l'ayant reconnu, s'écrièrent : « Voilà notre maître qui arrive ! » et tous de se précipiter à sa rencontre en lui faisant la grande prostration. En ce moment derrière lui, sonnant de la trompette, débouchaient les soldats de Hoa-chan. *Kouo-lang-ting*, pris entre deux feux, choisit aussitôt le parti du plus fort. Faisant signe aux soldats et s'adressant à son escorte, il s'écria : « En avant ! chargeons ! » et se servant d'un bâton, il tapait sur les « Grands Couteaux ». Il en arrêta deux de sa main et les constitua prisonniers entre les mains des soldats.

Le lendemain à la même heure, venant du Pei-hien, je passai devant son village avec une escorte de soldats envoyés par le mandarin du P. Van Dosselaere. *Kouo-lang-ting* vint me saluer et me suivit jusque chez le P. de Bodman, où il me raconta à sa manière les péripéties de la veille et ses prouesses pendant le combat. Le sous-préfet, après avoir passé la nuit à interroger les 13 prisonniers, alla déjeuner, puis en fit exécuter 8, dont il envoya les têtes à Tai-tao-leou. J'ai vu ces têtes dans une fosse à 200 mètres de notre résidence, avec les 3 cadavres de dimanche : ils sont abandonnés aux chiens et aux corbeaux. C'est horrible ! Les cinq prisonniers non exécutés sont réservés pour être envoyés à la préfecture, où ils seront interrogés plus à fond. Ils ont tous déclaré qu'ils étaient venus à Tai-tao-leou, surtout pour s'emparer des armes, se réunir quelques milliers, puis aller rejoindre les rebelles de Kouo-yang-hien et de Mong-cheng, qui, depuis dix jours, tiennent en respect trois généraux de provinces différentes. Le général *Lieou*, de Siu-tcheou-fou, y est allé avec presque toutes ses troupes, et le Tao-tai, pris au dépourvu, est très embarrassé pour envoyer à notre secours. Heou-tchang, Ma-tsin, Tao-leou et Pei-hien sont également menacés. Il n'a pu envoyer ici que 25 cavaliers de renfort. Hier un général du Chan-tong, tout près d'ici, a envoyé 100 cavaliers pousser une reconnaissance jusqu'à Heou-kia-tchang et 100 autres ici où je les ai reçus avec le sous-préfet. Celui-ci, n'ayant encore traité nos affaires que par lettres, a été très embarrassé en paraissant devant moi pour la première fois, et dans de pareilles circonstances. Après les salutations d'usage et quelques paroles banales échangées devant le public, nous nous sommes retirés tous les deux à l'écart, sans aucun témoin, dans une chambre, et là, à huis-clos, dans une conférence qui a duré plus de deux heures, nous avons fini par tomber d'accord sur la question des indemnités et nous avons signé, séance tenante, une espèce de protocole, le P. de Bodman, le sous-préfet et votre serviteur.

Pour dire tout en bloc, le mandarin nous accorde, à nous et à nos chrétiens, une somme de six cent mille sapèques (1500 fr. environ), moitié pour les 58 paillottes appartenant à 12 familles, moitié pour le mobilier qu'elles contenaient. Le P. de Bodman, chargé de répartir cet argent après une minutieuse enquête, et le sous-préfet débarrassé avec cela de tout autre

souci, m'ont paru tous les deux être contents de l'arrangement; et je n'ai pas de raison de penser autrement qu'eux.

Reste la question de *Kouo-lang-ting*, le chef avoué des « Grands Couteaux », dont la conduite a été plus que louche. Le paysan illettré et ambitieux est actuellement dans ses petits souliers. Les chefs connus de l'attaque et les 13 hommes faits prisonniers étaient notoirement ses disciples. La rumeur dit que, si ce n'était pas *Kouo-lang-ting* lui-même qui appelait les « Grands Couteaux » au sac de notre établissement, il avait du moins promis de venir en personne leur donner un coup de main avec un renfort de 200 hommes. Ceux qui ont été obligés de battre en retraite, blessés au corps et au cœur, ont juré de se venger sur lui avant de prendre sur nous leur revanche. Si j'ai bien compris la politique des mandarins, qui au fond savent à quoi s'en tenir, elle vise à accentuer la division entre les « Grands Couteaux » et leur chef dans le Fong-hien. Hier, quand le sous-préfet et le commandant chantonais étaient chez nous, entourés d'une imposante escorte de cavaliers et de fantassins, *Kouo-lang-ting* fut mandé et il vint très penaud dans notre salle présenter ses devoirs à son « père et mère ». Celui-ci le reçut très bien, fit son éloge en public, vanta sa promptitude à venir à notre secours et à prendre des prisonniers, et dit tout haut qu'il était trop heureux de lui offrir une récompense de cent mille sapèques (250 fr. environ). Quand plus tard, en particulier, je manifestai au sous-préfet ma surprise pour une pareille conduite, il se contenta de me répondre avec des gestes significatifs : « Sachez, Père, que cet homme, actuellement, a sous la main deux mille affiliés, vrais soldats armés, et que moi je n'en ai pas même deux cents à lui opposer. » Voilà qui est bien chinois ! L'avenir nous dira si cette politique était la bonne. Croyant nous faire plaisir, le sous-préfet vient de placer *Risquetout* à la tête de 15 cavaliers et de 20 fantassins qu'il arme et paie de son argent, pour nous protéger ! »

La révolte dans la section de Yng-tcheou-fou.

Lettre du P. Perrigaud.

Tai-ho, 20 janvier.

LE jour de mon arrivée à Po-tcheou, on apprenait la nouvelle d'une révolte sérieuse au nord de Kouo-yang; puis, à chaque heure du jour et de la nuit, des courriers annonçaient que le poste de Long-chan était enlevé, que les révoltés avaient en leur pouvoir poudre, cartouches et même fusils à répétition, qu'ils marchaient sur Miao-tse, gros bourg fortifié sur la *Kouo*, qu'ils avaient emporté cette place malgré les nombreux soldats qui la gardaient, enfin qu'ils avançaient vers Po-tcheou, où ils comptaient trouver vivres, argent et habits. Le pauvre mandarin a dû improviser des

soldats, réparer à la hâte les murailles de la ville pour la mettre à l'abri d'un coup de main. Après avoir passé trois jours avec le P. Beaugendre, j'ai dû me retirer bien vite pour n'être pas enfermé avec lui. Arrivé à Fei-ho, le danger n'était pas moindre et les travaux de défense moins avancés. J'ai dit au Père J. M. Chevalier d'enfouir son blé et tout ce qu'il a de précieux, et de distribuer son riz aux enfants de la Sainte Enfance, puis de quitter la place. Il a laissé quelques hommes à la garde de sa maison. Quand on saura que dans la mission catholique il n'y a plus de vivres, plus d'argent et plus d'européens, les brigands seront moins tentés d'y aller. Je compte y retourner moi-même quand j'aurai installé le P. Chevalier dans la ville de Yng-tcheou-fou et pris quelques mesures concernant les autres districts.

A Tai-ho pas de danger pour le moment: la ville est bien fortifiée, la police est sévère. On vient de faire en quelques heures le procès d'un espion. Pas de nouvelles de Mao-Kia ni de Hoang-long-tsi. Je leur envoie un courrier pour exposer aux Pères la gravité de la situation et donner une direction. Les révoltés du Kouo-yang n'iront pas de ce côté, mais des bandes de brigands peuvent se former à la faveur du désarroi général. Si ces bandes sont peu considérables, on peut essayer de résister; si elles attaquent les bourgs et les gros villages, il est mieux de se retirer en lieu sûr, par exemple à Yng-tcheou-fou, Kan-lan-tsi, Mong-tcheng. En ce temps de famine on peut s'attendre à tout. »

Tai-ho, 24 janvier.

Je vous ai écrit une première lettre pour vous annoncer la révolte du Kouo-yang et des pays environnants. Depuis cette époque la situation devient de plus en plus critique. Le P. Chevalier est à Yng-tcheou-fou ; le P. Beaugendre reste enfermé à Po-tcheou; les PP. Bernard et Dannic restent encore dans le Mong-tcheng; mais je crains bien pour eux. Ici on s'attend à être attaqué bientôt. Le but des révoltés est moins un changement de dynastie que le pillage. C'est la guerre des affamés contre ceux qui ont de quoi manger. Cet état de choses durera sans doute jusqu'à la récolte du blé, c'est-à-dire au milieu du mois de mai. Nos œuvres vont nécessairement en souffrir: au milieu de la panique générale les écoles et les catéchuménats sont devenus impossibles. Bien plus nos ressources en blé et en argent courent de grands risques.

Le P. Chevalier a enfoui une partie de son riz et distribué le reste pour ne pas attirer chez lui des visites intéressées. Le P. Besnard est bien exposé avec ses 5000 livres de blé dans un pays affamé. Comme il n'y a plus de commerce, les banquiers peuvent faire faillite d'un jour à l'autre. D'un autre côté il faut bien aider aux dépenses de la défense commune. A Fei-ho, Mao-Kia et Hoang-long-tsi les frais seront considérables: heureux encore si nous pou-

vons nous en tirer sans pillage, sans incendie et sans mort d'homme. Les mandarins civils et militaires s'enferment dans la ville et abandonnent les campagnes à leur malheureureux sort. D'ailleurs ils n'ont pas les forces nécessaires pour rétablir l'ordre. On dit que des troupes vont venir de Cheou-tcheou, Fong-yang, Ngan-king : mais quand arriveront-elles ? »

Journal du P. Beaugendre.

Po-tcheou, le 22 janvier.

DANS le Kouo-yang, après quatre années de disette, qui seront suivies d'une cinquième, puisqu'on n'a pu ensemencer les terres, il fallait s'attendre à une révolte. Elle a éclaté le 12.

13 janvier. Commencement de la panique. Chacun se réfugie en ville avec ce qu'il possède.

14 janvier. Je vais avec le P. Ministre visiter des catéchumènes. Il est difficile de rentrer en ville ; le défilé des chars qui entrent et qui sortent est interminable.

15 janvier. Nous apprenons que «Miao-tsi », un grand marché sur la Kouo, à 70 li (10 lieues) est de Po-tcheou, avec murailles en briques, a été emporté d'assaut. Deux à trois cents morts. Pillage en règle, immense incendie ! Plusieurs catéchumènes qui ont amené leur famille en ville s'en retournent pour sauver quelque chose, pas un ne rentre en ville. Départ du Père Ministre.

16 janvier. Les fuyards et les blessés de Miao-tsi arrivent par la neige. Par leurs récits, ils jettent la panique dans la ville. On ferme les portes. Des centaines de chars apportent vivres, meubles, bois de chauffage, sur lesquels sont perchés femmes et enfants: ces gens vont passer la nuit en plein air, malgré un vent violent et une rafale de neige. Pas de cris. Tout le monde souffre en silence. Des soldats vont piller ici et là.

17 janvier. On hisse bagages, femmes et enfants par-dessus les murailles au moyen d'échelles et de cordes : vivres et meubles roulent dans la boue. Les révoltés sont presque aux portes de la ville. Brigandages à quelques li des remparts. Cris, incendies. J'installe un veilleur pour notre sécurité et je fais la ronde.

18 janvier. Une dizaine de notables viennent me demander un bon moyen de défense. Je leur dis d'acheter de bons fusils. Ils objectent le manque d'argent. Je leur dis de construire moins de pagodes, de faire moins de comédies, et ils auront de l'argent. Vent, pluie fine de neige fondue. Plus de maisons pour abriter les arrivants ; femmes et enfants couchent sur un peu de paille et n'ont pour se protéger de la neige que quelques paquets de sorgho. A la campagne les riches ont abandonné leurs provisions, les pauvres se les partagent.

19 janvier. La persécution commence. On a publié dans un bourg (à 11 kilomètres d'ici) au son du « tam-tam », que d'après l'ordre du mandarin, on ne pouvait louer aucune maison aux chrétiens. La campagne devient de plus en plus déserte. A quelques li des remparts des brigands opèrent. Les troupes ont enfin fait une sortie, elles ont ramené 8 brigands ; cinq ont été exécutés non loin de notre résidence, après jugement sommaire. Parmi eux se trouve un officier du tribunal dont la femme et les enfants habitent aussi près de chez nous. Les têtes sont exposées; les corps auxquels on avait enlevé les habits, ont été traînés, à travers les rues pleines de boue, hissés sur les remparts et jetés en dehors. Dans la nuit ils seront la proie des chiens. Comme ceci s'est passé en face de notre enclos, j'ai été témoin de ce hideux spectacle. Dans quelques jours nous pourrions avoir le même sort.

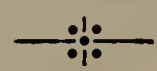
20 janvier. Les pommes de terre se vendent à vil prix; dans quelques jours il n'y en aura plus, ce sera la famine. On parle de 10,000 révoltés à Long-chan. Le mandarin de ce camp a été exécuté par les rebelles. Au tribunal on ne sait rien de ce qui se passe au dehors. La position devient de plus en plus critique. De grand matin en faisant le tour des remparts, je vois deux enfants exposés, dont l'un dévoré par les chiens ; à la porte de l'ouest un cadavre nu ; la figure au long nez semble bien être celle d'un mahométan, il a les mains liées derrière le dos; notre gardien de nuit, ancien caporal des armées impériales, entendant dire que la mission catholique y passera tout d'abord, nous abandonne. J'envoie les hommes de la maison travailler aux remparts, Des soldats partent vers l'est. Notre école fonctionne quand même au grand étonnement des visiteurs.

21 janvier. L'avant-garde des révoltés (une vingtaine) s'était installée dans une pagode près de la porte du nord : ils étaient là pour incendier et terroriser. Découverts cette nuit, ils ont été brûlés vifs dans la pagode: deux ou trois seulement, ainsi que le bonze, ont été pris vivants. Hier un colonel révolté, chef de bande, a été pris avec une vingtaine d'individus: sans tarder ils ont été exécutés: les têtes sont suspendues aux portes de la ville. J'ai vu celle de l'ex-colonel. Pour chiens et corbeaux, c'est une année d'abondance. Le cadavre d'un des brigands que j'ai vu hier, à la porte de l'ouest, est encore là. Tout près nombre de briques sans doute jetées par les passants. De longues files de cercueils sortent de la ville: on a peur qu'ils soient brûlés. C'est lugubre! La campagne devient de plus en plus déserte. On travaille aux remparts avec ardeur; le mandarin passe la nuit en rondes. Enfin, les catéchumènes, prisonniers des révoltés à la campagne, ont réuss à s'évader et sont rentrés en ville. Ils disent que plus que jamais ce ne sont que brigandages, assassinats et incendies. Dans notre enclos une cinquantaine de personnes; actuellement il y a encore quelques provisions; mais dans un mois comment vivre?

22 janvier. Nombreux drapeaux sur les remparts, grande fête pour les enfants. Pauvres petits, ils ne se doutent pas que bientôt la mort va les moissonner en grand nombre! Jeunes femmes et jeunes filles sont enlevées et dirigées vers le nord sur des chars bien escortés. Objets précieux et argent des riches ont été portés cette nuit en dehors de la ville pour être mis en lieu sûr. On dit que de nouveaux révoltés sont entrés dans la ville. Un fait qui peint bien la situation: hier, un enfant de 9 ans vient me demander à venir à l'école. Je lui demande qui il est et d'où il vient. « Notre maison touchait aux remparts, me dit-il; grand' mère la gardait. Nous avions encore deux boisseaux de pois dans une terrine, deux brigands entrent et s'en emparent. Comme ils emportaient la terrine, grand' mère leur dit: « Laissez-la-moi au moins! » A quoi les révoltés de répondre: « Ta terrine, que veux-tu en faire, puisque tu n'as plus rien à mettre dedans? » Ils ont tout emporté. Encore une famille qui n'a rien, rien! Et combien nombreuses sont celles qui sont dans le même état! Aussi le partage des provisions ne peut tarder à se faire. Le mandarin aurait dit « que les riches prêtent aux pauvres; si non, que ceux-ci prennent ». Ce système peut mener loin et être le commencement d'un pillage en règle. Aucune force pour maintenir l'ordre, un rien et il y aura panique. De toutes les troupes parties pour le Kouo-yang, où sont les révoltés, pas un soldat n'est revenu, paraît-il. On continue à enrôler les hommes valides; les rebelles viennent de leur côté enrôler des hommes à 10 li (6 kilomètres) des remparts. Aucune nouvelle du foyer de la révolte, ce qui n'est pas bon signe. On prépare des sacs de terre pour fermer les deux portes qui restent ouvertes et par où les émigrants arrivent toujours. La nuit les incendies continuent; défense de se porter secours pour surveiller les brigands; chacun pour soi. Je ne souhaite pas à mon successeur de passer par une pareille épreuve, habitant des masures en paille sans clôture... Malgré la gravité de la situation, le poste ne peut être abandonné: ce serait le pillage assuré de notre résidence, et peut-être le massacre de nos chrétiens. Le mandarin ne peut plus rien; il a voulu m'effrayer pour me faire partir. Le missionnaire étant là, les chrétiens comptent sur lui: lui absent, ils se croiraient perdus! »

Dernières nouvelles. — Malgré les télégrammes rassurants provenant de source mandarinale, on a reçu avis que Pékin a donné l'ordre secret d'envoyer au secours du Kiang-sou et du Ngan-hoei 15000 soldats du Tché-ly, 5000 de Chang-hai-Kouan, 5000 du Ho-nan et 4000 du Chang-tong. (*North-China-Daily-News*, 15 février) (1).

1. Une lettre du P. Boucher, du 6 février, a annoncé que la révolte de Kouo-yang était arrêtée.



FRANCE.

Mission de Lunéville.

(Carême 1898.)

C'EST une histoire complète et détaillée que mériterait cette intéressante campagne si féconde pour la gloire de Dieu, pour le bien des âmes, et pour l'honneur de la Compagnie.

Mais une histoire suppose un historien, et celui qui écrit ces lignes n'a ni les loisirs ni la plume d'un historien. Humble ouvrier de la parole plus que de la plume, il ne peut offrir aux *Lettres de Jersey* qu'une simple relation où, semaine par semaine, il consigne les faits saillants et les résultats obtenus, sans autre ordre que celui même où sa mémoire les lui a rappelés. Il a cru pouvoir, à son récit, mêler, çà et là, quelques remarques pratiques, en vue d'encourager et d'éclairer ceux des Nôtres que l'obéissance peut appeler au laborieux et consolant ministère des missions (1).

Lunéville n'avait pas eu de mission depuis 1828. L'état religieux de la cité, sans être désespéré, laissait grandement à désirer. Le froid dissolvant de l'indifférence désagrégeait davantage de jour en jour la masse, autrefois, croyante ; et la tyrannie du respect humain retenait loin de la pratique, ceux que l'incrédulité ou la léthargie de l'oubli n'avaient pas atteints. De sorte que si la religion ne souffrait pas d'hostilités ouvertes ou de formels mépris,cependant assez restreint était le nombre des vrais fidèles.

Le monde militaire, surtout celui des officiers, qui eût été jadis un sérieux obstacle au retour religieux, fut au contraire, en 1898, un puissant élément de succès, nous aurons occasion de le constater.

Ajoutons qu'à Lunéville, la Compagnie n'était ni une étrangère ni une inconnue. Plusieurs de ses enfants, dans l'exercice du saint ministère, y avaient fait admirer et aimer son esprit sérieusement apostolique, et à leur

---

1. Avant de suivre la marche des opérations, il est bon de jeter un coup d'œil sur le champ des manœuvres.

Suivant une ancienne tradition, Lunéville doit son nom à un temple fameux consacré à Diane dans le voisinage.

Située à quelques lieues de Nancy, elle fut autrefois résidence d'été des ducs de Lorraine ; à ce titre elle avait son petit Versailles transformé, depuis, en casernes et jardins publics.

A proximité de la frontière allemande, et pour cette raison, considérée comme poste avancé, elle est occupée par une garnison de 4500 hommes, répartis entre deux régiments de dragons, deux de cuirassiers, un bataillon de chasseurs à pied et deux batteries d'artillerie.

Y compris l'élément militaire, le chiffre de la population s'élève à 21.000 habitants dont 400 juifs, et 500 protestants. Pour répondre aux besoins religieux de cette population, Lunéville possède trois églises dont deux paroissiales : l'église archiprêtrale ou cathédrale de St-Jacques et l'église de St-Maur ; et une vicariale dépendant de St-Jacques, du titre de St-Léopold. Le quartier de St-Jacques compte 14.000 habitants ; St-Maur 4500; et St-Léopold 2500.

On rencontre, à un degré remarquable, chez le Lunévillois, les qualités communes aux habitants de « *la bonne Lorraine* », esprit sérieux, grand sens pratique, maîtrise de soi qui laisse accès à l'enthousiasme, mais à l'enthousiasme réfléchi, et qui fait qu'on ne se livre qu'à bon escient pour se livrer plus entièrement, caractère paisible, mœurs douces et conservées autant que le comporte l'état actuel de la société. La classe laborieuse trouve élément à son activité dans plusieurs industries importantes : faïencerie, fabrique de wagons, fabrique de tissus de laine, de chapeaux de paille, etc.

insu, ils avaient semé pour leurs frères une abondante moisson d'âmes qu'allaient mûrir les chaudes influences de la mission.

A la tête du clergé de Lunéville se trouvait et se trouve encore un homme de rare mérite, de hautes vertus, et d'un grand esprit de foi, M. le chanoine Fruminet, ancien vicaire général du diocèse et aujourd'hui archiprêtre de Saint-Jacques. C'est à lui que revient l'initiative de la mission, et c'est lui qui l'avait demandée à la Compagnie.

Sollicitée depuis plusieurs années, la mission était acceptée pour le Carême de 1898.

La direction en avait été remise au R. P. Ravenez, Supérieur de la Résidence de Belfort.

Sous sa conduite devaient prendre part à ses travaux : à Saint-Jacques, les PP. Haine et de Nicolay; à Saint-Maur, les PP. Léon Soehnlin et Basquin; à Saint-Léopold, les PP. Pélot et Pierre Decoster.

Les Pères de Nancy, après avoir ensemencé le terrain, laissèrent avec une généreuse abnégation aux résidences plus éloignées le soin de fournir les moissonneurs, tout disposés d'ailleurs à leur venir en aide quand leurs épaules ploieraient sous le poids du travail ou des gerbes.

Et de fait les missionnaires furent heureux de trouver dans les PP. Heinrich et Rogé, de précieux et dévoués auxiliaires pour les confessions et pour les prédications en allemand aux Alsaciens-Lorrains fort nombreux à Lunéville.

En même temps que Lunéville, Nancy devait avoir sa mission générale. Trente-sept Pères Rédemptoristes étaient appelés, par Sa Grandeur Monseigneur Turinaz, à évangéliser les dix paroisses de sa ville épiscopale.

Avec ce zèle infatigable dont il a donné des preuves éclatantes pendant la mission, zèle qui lui a valu la qualification de « *Missionnaire en violet* », le vaillant évêque voulut faire part aux fidèles de la joie qui leur était réservée.

« Une grande mission, disait-il, va être donnée dans les deux principales « villes du diocèce, à Nancy et à Lunéville. La première sera prêchée par « les RR. PP. Rédemptoristes ; la seconde par les RR. PP. Jésuites. Les « fils de S. Alphonse de Liguori et les fils de S. Ignace multiplieront les « efforts de leur piété, de leur zèle, de leur dévouement, et se montreront, « comme partout et toujours, d'admirables apôtres.

« Nous accomplissons un devoir de notre charge épiscopale, et nous « obéissons aux élans de notre cœur, en vous annonçant ce temps de grâce « et de salut. Nous vous dirons en quelques rapides et simples paroles le « but de cette mission, sa puissance, les moyens d'en profiter, et enfin à « qui elle s'adresse. »

Suit un vivant exposé de ces quatre pensées que le prélat-missionnaire termine par cet appel chaleureux :

« O chères populations de Nancy et de Lunéville, nous vous en supplions « par l'affection profonde que nous vous avons vouée, par vos intérêts « suprêmes, par le sang de N.-S. J.-C., nous vous en supplions, n'en- « durcissez pas vos cœurs : *Si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda « vestra.* Ouvrez vos âmes aux lumières, aux grâces, puis aux joies de « cette mission ! Donnez plus que jamais les preuves éclatantes de votre « esprit chrétien et des traditions religieuses toujours vivantes dans « ce noble pays de Lorraine ! Donnez à tout ce diocèse un magnifique « exemple ; que la clôture de la mission soit, dans ces deux villes, le paci- « fique triomphe de la religion et de l'union de tous les cœurs ! Que le « jour de Pâques soit pour des multitudes immenses, la fête de la résurrec- « tion ! Que désormais Jésus-Christ vainqueur ne meure plus dans les « âmes ressuscités à la vie chrétienne, et dans ces deux villes comblées des « bienfaits de sa miséricorde infinie : *Christus resurgens jam non moritur...* »

Cette lettre, monument d'un zèle admirable, messsieurs les curés de Lunéville la firent parvenir avec leur propre invitation, à tous leurs paroissiens, et voulurent même la porter personnellement au plus grand nombre des familles.

Du reste ils n'avaient pas attendu ce pressant appel de leur Évêque, pour recommander la Mission à l'attention de leurs ouailles. Dès longtemps, dans toutes les paroisses on se préparait par la prière et par la répétition des cantiques. Et quinze jours avant l'ouverture des Exercices il y avait chaque soir récitation du chapelet à l'église, et bénédiction du Saint-Sacrement en vue d'obtenir des grâces plus abondantes.

En raison de cette préparation, de ces invitations pressantes et de ces démarches personnelles, le clergé fut d'avis d'épargner aux missionnaires le pénible et absorbant travail des visites à domicile, jugées par lui peu utiles dans les circonstances particulières où l'on se trouvait. On fit exception, à Saint-Maur, pour la grande faïencerie que les missionnaires parcoururent, avec profit, et dont ils virent les 1500 ouvriers, reçus par eux avec la plus franche cordialité.

Grâce à cette mesure de prudence, on pouvait consacrer plus de temps à la visite des pauvres, des malades, ou de certains retardataires qu'on espérait atteindre par ce moyen.

Néanmoins on crut nécessaire de voir les personnes constituées en autorité, ou pouvant disposer d'une notable influence en faveur de la mission.

Le R. P. Supérieur avec Mr l'Archiprêtre, pendant deux jours, visitèrent successivement Monseigneur l'évêque de Nancy, M. le sous-préfet et M. le Maire de Lunéville, MM. le général en chef, les généraux divisionnaires et les commandants de corps, les présidents des principales œuvres, les instituteurs et institutrices de toutes les écoles.

Partout l'accueil fut sympathique. Et ces relations cordiales du clergé et

des missionnaires avec les notabilités du pays firent sur le peuple la plus favorable impression. En voyant de hauts personnages reconduire presque dans la rue leurs visiteurs, et leur donner des marques non équivoques de déférence, on se sentait par avance sympathique à la campagne qui allait s'ouvrir.

Dès le début, le 3e dimanche de Carême, l'affluence fut beaucoup plus considérable qu'auparavant. A toutes les messes retentit un appel vibrant. « Mes frères, disait le missionnaire, il faut que dès ce soir l'église soit comble, débordante ! »

De fait, à l'exercice du soir, une foule compacte envahit les trois églises. De nombreux officiers sont remarqués dans l'assistance, mêlés aux simples soldats, avec eux et comme eux chantant les cantiques. Leur exemple persévérant et chaque jour plus admirable, produisit un bien considérable tout le temps que dura la Mission ; et tout ce que Lunéville comptait d'hommes influents, intelligents et lettrés, la vraie classe dirigeante, en union avec les officiers, donna à la masse du peuple une irrésistible impulsion.

Pour que le chant soit enlevé, dès le premier exercice général, on a eu soin de placer, à différents endroits de l'église, des groupes d'enfants. Tournés vers l'assistance, ils lancent sous les voûtes leurs voix claironnantes à l'accent desquelles on résiste difficilement. Un missionnaire est en chaire pour diriger le chant et encourager le peuple à chanter. Puis le sermon est écouté dans le plus profond recueillement. Les cantiques connus de tous : « *Nous voulons Dieu* », « *Je suis chrétien* », « *Ave Maria* » sont enlevés avec un remarquable entrain. On se retire bien résolu à revenir.

Le lendemain, comme tous les jours suivants, l'exercice du soir n'est annoncé que pour 8 h. La glose, presque toujours faite sous forme d'histoire, la répétition des cantiques, et la prière précèdent le sermon. A 8 h. précises, chant du cantique, sermon, bénédiction, cantique final. Tout est terminé, et l'on sort à 9 h. moins 10. Cette exactitude et la résolution de ne jamais donner au sermon plus de 30 à 40 minutes, contribuèrent beaucoup au succès de la mission.

A la première réunion du soir, après la glose, toute l'assistance, sur la demande du prédicateur, fit à haute voix le signe de la croix. Dès le troisième jour, à la fin du sermon, le missionnaire pouvait sans crainte demander à toute la foule de se lever et de répéter mot à mot, sous forme d'invocations, les paroles qu'il lui suggérait du haut de la chaire. Ainsi en arriva-t-il plusieurs fois chaque semaine, tantôt avant, tantôt pendant, tantôt après le sermon. Cette industrie, on le comprend, ne peut être utilisée qu'avec tact et discernement. Elle réussit à tel missionnaire, dans tel milieu et dans telles circonstances ; mais elle ne réussirait pas à tel autre, ni peut-être au même missionnaire, placé dans un milieu différent et dans d'autres circonstances.

La mission se trouvait à peine commencée, déjà l'affluence était si grande qu'il fallut multiplier les chaises et ajouter des bancs : bien des personnes apportaient leur siège. On arrivait dès 7 h., dès 6 h. pour l'exercice de 8 h. Faute de place, les confessionnaux, les stalles, le chœur étant envahis, on dut, non sans regret, congédier les enfants. Et beaucoup de fidèles, à leur arrivée, trouvant l'église comble, s'en retournaient désolés sans avoir pu entrer. Les hommes constituaient sûrement la moitié de l'auditoire. Des places spéciales leur étaient d'ailleurs réservées.

Se souvenant que leur adorable Maître a donné pour signe de sa mission divine son dévouement aux quatre grandes faiblesses de l'humanité, le pauvre, l'infirme, le vieillard et l'enfant, les missionnaires, pendant la première semaine, consacrèrent particulièrement leur zèle aux mendiants réunis dans la chapelle de l'ancien Versailles, aux vieillards et infirmes de l'hospice, ainsi qu'aux enfants.

Pendant qu'une retraite se donnait à l'hôpital, deux fois par jour, à 11 h. ¼ et 4 h., on réunit les enfants, dans le but surtout d'en faire les petits messagers de la bonne nouvelle, les apôtres toujours aimés, sinon toujours écoutés : témoin cette enfant de St-Léopold qui avait pris tellement à cœur son rôle d'apôtre, qu'en dépit des brutales réponses de son père, elle renouvela courageusement ses instances, tant et si bien, qu'elle fut violemment frappée par ce père, dépourvu de foi et de sentiment.

Bien d'autres actes de générosité mériteraient d'être signalés. En voici un encore : Une petite fille de six ans avait pris la résolution de jeûner tous les jours de la retraite, pour obtenir l'heureux succès de la mission et la conversion des pécheurs. Le lundi elle tint bon ; mais le lendemain, la pauvre enfant se sentant prête à défaillir, s'en alla, vers dix heures, mendier un peu de pain à la sœur de classe. La faim lui arracha son secret ; d'une voix étouffée de gros sanglots, et comme si elle eût à s'accuser d'un crime : « Je ne savais pas, dit-elle, que j'aurais si faim ! »

Et avec quel bonheur, quelle attention le jeune auditoire, tout yeux et tout oreilles, suit le missionnaire, recueillant chacun de ses avis, chacune de ses histoires pour s'en faire le naïf et intéressant rapporteur au sein de la famille !

Afin de mieux fixer l'imagination si mobile de la gent écolière, le missionnaire cause avec elle par le regard autant que par la voix, dépeint par le geste plus encore que par la parole. Il interroge, il fait répéter ou même deviner ce qu'il va dire.

Un jour, au milieu d'un récit très animé, le P. Ravenez en arrête la trame, pour livrer un détail à la sagacité de son petit monde. Racontant comment un petit garçon avait rappelé à sa sœur la présence de Dieu pour l'empêcher de commettre une faute de gourmandise, le Père s'interrompt : « Le petit garçon, remarque-t-il, avait un prénom qui commençait par la lettre R. ; devinez ; voyons, qui dira ce nom ? — C'est... Raoul ? — Non mon fils. — Rodolphe ? — Non, mon enfant. — René ? — Non, mon petit. »

Alors un bambin se lève radieux ; un éclat illumine son front ; il a trouvé, évidemment. Triomphant, il crie de toutes ses forces : « C'est Ernest ! » Hilarité générale, devant laquelle le pauvre petit se morfond, ne voyant pas bien quelle pouvait en être la cause.

Tous les enfants furent confessés jusqu'à l'âge de 7 ans et au-dessous. Il fallut accorder la faveur de se confesser à bon nombre de bébés de 6 ans et 6 ans ½, qui le réclamaient en pleurant ; ils y étaient d'ailleurs admirablement préparés.

La communion générale fut fixée pour les plus grands au second dimanche de la Mission. Et le divin Maître dut trouver une joie singulière à se communiquer à ces âmes neuves encore, retrempées dans sa grâce et son amour.

Inutile de nous arrêter aux cérémonies si touchantes et maintes fois décrites de la consécration des enfants à l'Enfant Jésus, de l'offrande des couronnes à la très sainte Vierge, de la procession aux flambeaux, et des joies si douces de ces chers petits, joies dont ils vont porter le rayonnement au foyer de la famille.

Notons seulement qu'à Saint-Maur, ces cérémonies furent répétées avec grand succès, en présence de Mgr Turinaz, quand, le 20 mars, jour de la solennité de saint Joseph, Sa Grandeur vint présider la fête patronale du cercle catholique. Le prélat en fut fort touché et pleinement satisfait. Après un éloquent discours prononcé par un des Pères missionnaires, Monseigneur ne fut pas peu surpris d'entendre un prédicateur de 10 ans adresser, d'une chaire improvisée, un sermon bien senti aux pères et aux mères de famille. Si le jeune prédicateur n'avait pas le mérite de la composition, du moins, son accent convaincu et plein de cœur n'était emprunté à personne. En cette circonstance, on le devine, plus encore que les jours précédents, l'église débordait ; ce qui faisait dire à un homme intelligent et très en mesure de bien juger : « Depuis 15 ans que j'habite Lunéville, je croyais connaître toute la population de Saint-Maur ; mais à l'église, cette semaine, je me suis vu entouré de figures inconnues. Le fond de la population est remué !

« L'après-midi du même jour, raconte la *Semaine religieuse de Nancy*, « Monseigneur s'en fut à la chapelle Saint-Léopold pour bénir les habitants « de ce quartier. » — Grâce au zèle des missionnaires et du vicaire chapelain, cette population plus pauvre et jusque-là plus abandonnée, rivalisa dans son pieux empressement avec les meilleurs quartiers. Même affluence, mêmes rayonnantes physionomies qu'à Saint-Maur, et mêmes regrets de ne pouvoir pas élargir l'enceinte de l'église. « Si au bout d'une semaine, il y a déjà un tel enthousiasme, dit Sa Grandeur au Père qui l'accompagnait, jusqu'où irez-vous donc ? » En sortant de la chapelle, à travers la foule, Monseigneur entendit une petite fille s'écrier : « Maman ! maman ! Voilà S. Nicolas. » — Et d'une voix câline l'enfant d'ajouter : « N'est-ce pas,

S. Nicolas, que vous m'apporterez une poupée ? » — Faute de poupée, Monseigneur donna une médaille.

Le soir, Monseigneur est attendu à Saint-Jacques où il doit présider la cérémonie de consécration à saint Joseph. Dès 5 h., l'église se remplit, d'hommes surtout. Les femmes se logent où elles peuvent. Chaque confessionnal en abrite au moins deux. A 7 h. 1/4, le Père Ravenez, du haut de la chaire, voyant toutes les nefs, le transept et le chœur pavés de têtes, dit à la foule qui attendait, calme et recueillie : « Monseigneur va venir ; il se placera où il pourra ! S'il se trouve quelque peu embarrassé, vous en serez tous la cause, bien honorable d'ailleurs. » Au moment de l'arrivée de Sa Grandeur, l'église s'illumine. Au-dessus du maître-autel, dans les hauteurs des voûtes, resplendit un superbe diadème de lumière que surmonte la croix de Lorraine. Du diadème tombent des guirlandes étincelantes qui drapent l'autel dans la lumière. Des cordons de feu s'en vont en éblouissants festons, de chaque côté de la nef principale jusqu'au portail. Le spectacle est féerique. L'autel de S. Joseph est aussi brillamment illuminé.

Monseigneur, ravi, émerveillé, fait son entrée au chant du cantique à la « Royauté de Jésus-Christ », enlevé par la foule avec un véritable enthousiasme. C'est à grand' peine si Sa Grandeur parvient à traverser l'assistance pour se rendre au chœur. Là un trône lui a été préparé, mais le trône est envahi. Monseigneur finit par y trouver place au milieu des hommes assis autour de lui et jusque sur les degrés de l'autel.

Après un magnifique sermon du P. Ravenez sur la dignité et la puissance de S. Joseph, on entonne un cantique en l'honneur du glorieux Patriarche. Des cierges ont été remis aux hommes et s'allument.

Mgr Turinaz, sur son trône qu'il partage volontiers avec ceux qui l'avoisinent, se trouve entre deux gendarmes qui tiennent non plus le fusil, mais bien un cierge. Un officier fait à Sa Grandeur cette réflexion : « Monseigneur, comme Moïse, vous voilà près du buisson ardent ! »

Après l'acte de consécration à S. Joseph lu par Monsieur l'Archiprêtre, le P. Ravenez, par quelques mots à la fois, fait répéter après lui, des prières et des acclamations au chef de la Sainte-Famille. Des larmes mouillent tous les yeux pendant cette touchante cérémonie.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement, Monseigneur, avec une joie facile à concevoir, et une émotion difficile à contenir, laisse parler son cœur d'apôtre et d'évêque. Il dit que cette journée passée à Lunéville est une des meilleures de son épiscopat. Puis, s'élevant peu à peu sur les hauts sommets qui lui sont familiers, il parle des grandes espérances que ranime le spectacle incomparable qu'il a sous les yeux, et des immenses bienfaits dont la mission est messagère.

Puis bénissant de nouveau le peuple, le prélat se retire. Dans la rue, les

acclamations, les vivats l'accompagnent et retentissent encore quand déjà il a disparu.

Le lendemain, en quittant Lunéville, Monseigneur, derechef, exprimait en ces termes sa vive satisfaction : « Je suis ravi de tout ce que j'ai vu et entendu. Et ce qu'il y a de spécial ici, c'est que le clergé est mis en évidence par les missionnaires... » Les jours suivants, dans plusieurs églises de Nancy, il témoignait hautement sa joie d'avoir assisté à la Mission de Lunéville.

Avec la seconde semaine devaient s'ouvrir les exercices spéciaux pour les personnes occupées, à 5 h. ¼ du matin.

La veille, pour annoncer la retraite, on avait dit : « En vérité, ici-bas, tout le monde est occupé ; et les personnes qui semblent l'être le moins, le sont souvent le plus à broyer du noir et à déchirer la réputation du prochain. Toutefois, pour cette retraite-ci, nous entendons par « personnes occupées », celles qui ont l'honneur d'une vie laborieuse et le mérite de se lever de bonne heure. »

De fait chaque matin, avant cinq heures, un grand nombre de personnes attendaient à la porte de l'église. Plusieurs d'entre elles n'avaient pris que bien peu de repos, ayant dû prolonger leur travail fort avant dans la nuit ; encore la veille au soir, rentrées tard de l'atelier ou de la fabrique, s'étaient-elles passées presque complètement de souper, pour ne pas manquer l'exercice général de 8 h.

Cette retraite fut suivie par un auditoire de jour en jour plus compact.

A Saint-Maur, les missionnaires animés d'un zèle qu'aucune fatigue ne pouvait ralentir, voulurent réunir encore, à midi et demie, une catégorie spéciale de personnes, les ouvrières de faïencerie. Et ils se félicitèrent de cette mesure dont ils reconnurent les précieux avantages.

A Saint-Léopold, il y avait chaque matin deux exhortations, l'une à 5 h. ½, l'autre à 8 h. ½, afin de permettre à toutes les personnes laborieuses d'entendre la parole de Dieu.

A Saint-Jacques, M. l'archiprêtre rivalisa de dévouement avec ses missionnaires. On le voyait, durant toute cette retraite, arriver à l'église, de grand matin, en même temps qu'eux ; lui-même, à l'harmonium, accompagner les cantiques, ou dire la messe devant cette assistance qui avait le mérite de s'être levée de bonne heure.

Au cours de cette même seconde semaine, eut lieu aussi l'émouvante cérémonie des « Morts ». A 8 h. du soir, chants, prières et sermon. On commence par le *De profundis*, dont les versets sont chantés par un ou plusieurs choristes alternant avec la foule qui, par manière de refrain, après chacun des versets, reprend le premier. Dans une glose touchante, l'ex-

plication du psaume a été préalablement exposée, et le sens, interprété, soit comme l'expression des sentiments des défunts, soit comme la manifestation de la volonté repentante du pécheur qui commence à se convertir.

Après le sermon, l'absoute est solennellement donnée. L'exercice se terminera sans bénédiction. Les fidèles se retirent sous le coup d'une salutaire et profonde impression.

A Saint-Jacques et Saint-Léopold, à dessein, l'ornementation fut des plus simples : tentures de seconde classe, et modeste catafalque entouré de quelques cierges. A Saint-Maur, le catafalque était surmonté d'un dôme de lumière d'un effet saisissant. La foule écouta immobile la lecture des noms des nombreux enfants de la paroisse morts sous les drapeaux depuis 1870.

Chacune de ces manières de faire a sa raison d'être, suivant les différentes conditions de lieux et de personnes : au missionnaire de juger celle qu'il doit préférer. Mais il est bon de remarquer que la profusion des tentures nuit singulièrement à l'acoustique, et que le sermon sur la mort dont le succès est regardé comme fort important, risquerait de n'être pas entendu de bon nombre d'auditeurs, si les draperies se trouvaient trop multipliées.

La cérémonie du soir prépare admirablement à la messe du lendemain, messe qu'il importe beaucoup de rendre aussi solennelle que possible, et pendant laquelle une allocution de circonstance produit de très heureux effets. Éviter que cette messe des morts soit fixée un jour de marché. Et pour donner satisfaction à tout le monde, il est opportun de célébrer le matin, une première messe de *Requiem*, à laquelle peuvent assister les personnes occupées.

Les missionnaires de Lunéville, en agissant de la sorte, purent recueillir,de cette Commémoraison des défunts, les fruits qu'ils en attendaient, tant pour la marche en avant de la mission, que pour le soulagement des âmes du Purgatoire. Un nombre assez considérable de retours, et de retours importants, fut en effet la conséquence de cette touchante cérémonie.

La seconde semaine, si consolante par les résultats précédemment signalés, se termina par une manifestation non moins consolante et plus significative encore : la communion générale des personnes occupées, qui, au nombre de 1800, voulurent s'approcher de la Sainte Table, à la fin de leur retraite ; et cela, indépendamment des nombreuses communions déjà faites en semaine.

Pour encourager les personnes laborieuses et les aider à se maintenir dans leurs généreuses résolutions, il fut décidé que dorénavant, la messe de 6 h., le dimanche, leur serait spécialement réservée, et qu'on y chanterait les cantiques de mission.

Une séance de projections, pendant laquelle le chant et la prière se mêlaient agréablement aux lumineuses représentations de nos saints mys-

tères, fut aussi offerte à ces ferventes et généreuses retraitantes. Celles-ci furent tout heureuses d'y assister et d'en tirer profit pour leurs âmes.

La première partie de la mission terminée, il fallait le reconnaître, un puissant mouvement religieux s'était produit. Lunéville tout entier s'en trouvait ébranlé.

C'est ce qu'avouait franchement l'*Éclaireur de l'Est*, journal judéo-maçonnique, précédemment radical endiablé, quelque peu assagi dans les derniers temps, et depuis l'ouverture de la mission, baillonné par la prudence du clergé et des missionnaires, comme aussi par leurs relations avec les autorités civiles et militaires.

Voici ce qu'on lisait dans son numéro du 24 mars. L'allure légèrement figaresque du style, dans le cas présent, n'enlève rien à la valeur du témoignage.

Chronique religieuse.

Donc nous sommes allé écouter la mission. Comment diable, voulez-vous qu'on résiste au vent de piété et de religion qui souffle sur notre ville ? Vous ne pouvez rencontrer une dame de votre connaissance, qu'elle ne vous entreprenne de suite sur la mission et les révérends pères ; bientôt l'on ne pourra plus dire « nos belles pécheresses », il n'y aura plus ici que de belles pénitentes. Jusqu'à *Kasky* (1) qui la suit fidèlement, guidé par un ange invisible, il s'aventure seul dans la cohue, peut-être pour entendre un orgue qui ne soit pas de Barbarie.....

Enfin, tout le monde y court ; c'est une vogue, un engouement, le clou de l'année ! On cite des gens qui vont retenir leur chaise dès 6 heures ; encore un peu, on louerait ses places comme au procès Zola. En somme, on y va par snobisme, c'est la mode, et il faut bien pouvoir en parler soi-même. Mais une fois là, une émotion profonde s'empare de votre esprit ; vous êtes véritablement empoigné par cette chaleur, cette parole vibrante, la foi ardente qui anime ces prêtres. Des sanglots les secouent au spectacle des impuretés et des faiblesses de l'humaine nature ; ils sont consumés d'un besoin ardent d'arracher les âmes à l'erreur et au péché. Ah ! les pères ne mâchent pas leurs mots ; ils disent crûment, brutalement la vérité ; ils mettent le doigt sur la plaie, sans s'inquiéter s'ils vous font crier. Et en même temps, très habiles metteurs en scène ! je n'en veux pour preuve que cette innovation du sermon dialogué, cette idée ingénieuse d'instituer un porte-parole qui représente les incrédules, les hésitants, ceux qui sont troublés par les attaques des libres penseurs ; toute rudimentaire que soit la discussion, elle ne laisse pas que d'intéresser et de piquer la curiosité.

Enfin, que vous dirai-je ! allez-y vous-même ; mêlez-vous à la foule qui se

1. Mendiant, joueur d'orgue de Barbarie.

presse dans l'église ; et quand vous entendrez ces prières qui grondent sourdement sous les sombres voûtes, ce besoin de croire, ce cri de foi qui s'exhale de toutes les poitrines, il vous sera difficile de rester indifférent, muré dans votre scepticisme ; vous sentirez quel puissant levier c'est sur les foules, que la parole au service d'une conviction profonde, et la magie ensorcelante de la vieille chanson qui depuis dix-huit cents ans berce la misère humaine ; devant vos yeux se dresseront les grandes figures de ces apôtres qui allaient à travers le monde, convertissant les foules, des Pierre l'Ermite qui entraînaient les peuples sur la route de Jérusalem ; et peut-être cette éloquence brûlante réussira à émouvoir en vous le relent de mysticisme qui subsiste même chez les plus endurcis.

I. R.

Il n'était pas nécessaire de faire appel au prétendu *relent de mysticisme*, pour masser les foules autour des chaires, du haut desquelles tombait la parole apostolique. On put le constater aussi longtemps que se prolongèrent les saints Exercices, et particulièrement le jour de la Passion, 3e dimanche de la mission, à la cérémonie de la consécration des familles à la Ste Vierge.

L'affluence semble être ce soir-là, plus grande encore, si c'est possible, que le dimanche précédent, lors de la visite de Mgr Turinaz ; la piété plus vive, l'illumination plus brillante et plus complète. Sous le diadème de lumière, et comme encadrée dans les plis que forment les cordons étincelants, la Vierge de Murillo, gracieusement nimbée, apparaît au-dessus du maître-autel, semblable à une vision radieuse, souriante et bénissante, vision si douce et si belle que les regards semblaient ne pouvoir pas s'en détacher.

Dans le chœur, des enfants vêtues de blanc, un cierge ou une fleur à la main, forment couronne autour de l'Immaculée. Comme le dimanche précédent, après le cantique et le sermon, la formule de consécration est lue par M. l'Archiprêtre, et les fidèles s'associent à leur pasteur par des acclamations ou des supplications répétées après lui.

Le dimanche suivant, pour la cérémonie de réparation et d'amende honorable, malgré l'annonce à sensation d'une représentation extraordinaire au théâtre, la foule, à flots pressés plus que jamais, envahit les églises.

A Saint-Jacques, deux officiers, un colonel et un commandant, Éliacin d'un nouveau genre, sont assis sur les tabourets des enfants de chœur, n'ayant pas trouvé place ailleurs.

Dans l'ornementation, le tableau de Murillo est remplacé par une superbe croix, se dessinant en traits de feu au-dessous du diadème. L'autel chargé de candélabres forme pour la croix un lumineux piédestal. En avant, un prêtre, tenant en ses mains l'ostensoir, présente aux fidèles la divine Hostie, vers laquelle montent les accents émus de la prière réparatrice.

Tandis que le peuple chante le cantique d'amende honorable *Pitié, mon Dieu*, le refrain :

Par vos souffrances,
Dieu Rédempteur,
Pardonnez mes offenses,
Jésus, changez mon cœur,

est chanté par des enfants que leur blanc costume signale à l'attention dans le chœur, et qui, en chantant, lèvent vers Notre-Seigneur leurs mains suppliantes, spectacle délicieux et saisissant qui fit couler bien des larmes de repentir et d'amour.

Pour être complet sur ces fêtes si belles, il faudrait aussi parler de la Rénovation des Promesses du Baptême. Chacun sait par les précédentes relations, en quoi consiste cette cérémonie : nous ne nous y arrêterons pas.

Il faudrait également tout au moins signaler la touchante fête des Alsaciens-Lorrains. Cette partie si intéressante de la population Lunévilloise, en temps ordinaire, n'est pas négligée. Une œuvre spéciale est établie en faveur de ces chers fils de la France mutilée, en vue de les grouper et de leur distribuer, à jours fixes, le pain de parole. Pendant la mission, des prédications en allemand eurent lieu à Saint-Jacques et à Saint-Maur. Et c'est avec une joie facile à concevoir que nos bons Alsaciens allaient les entendre, et chanter dans leur langue les cantiques de leur enfance.

Le dimanche de la Passion, à 5 h. du soir, une fête spéciale les réunit à la cathédrale. Ceux qui en furent témoins se rappelleront peut-être le curieux spectacle présenté par les costumes élégants et originaux des Alsaciennes ; mais ce qu'ils n'oublieront certainement pas, c'est la solide piété, c'est l'esprit de foi de ce bon peuple, esprit de foi et piété qui éclate dans sa prière, dans son chant, dans sa tenue modeste et recueillie. Et ce souvenir, si consolant qu'il puisse être, ne laissera pas que d'aviver au cœur la plaie toujours saignante qu'y a faite la cruelle mutilation de 1870.

Mais l'événement principal, celui qui entre tous devait marquer dans la troisième semaine, ce fut la retraite des soldats.

L'essai était nouveau. Pour le tenter avec chance de succès, il fallait agir prudemment et user de tous les moyens.

Sur le conseil d'un officier de dragons, un de nos anciens élèves entièrement dévoué, M. l'Archiprêtre, accompagné du R. P. Supérieur, alla faire visite au général en chef, le général Farny. Quoique protestant, le général accueillit favorablement la proposition de convoquer à des réunions spéciales, et aux heures libres qu'il indiqua, les hommes de la garnison. Il remercia même chaleureusement ses visiteurs de cette marque de dévouement à l'armée, affirmant que le soldat plus que tout autre a besoin de religion. Il leur recommanda de voir les officiers supérieurs, et de leur donner communication du projet de retraite.

Conformément à cet avis, visite fut faite à tous les généraux et colonels. Avertis déjà par le général en chef, ils accueillirent comme lui la propo-

sition avec la plus grande obligeance, promettant de transmettre des ordres aux officiers subalternes, afin que toute liberté fût laissée aux hommes de prendre part aux exercices de la mission.

Ces exercices spéciaux furent annoncés au Cercle militaire et à l'église, avec demande instante aux militaires et aux civils présents de se faire les agents recruteurs de la retraite.

En même temps, une lettre de convocation était adressée à chaque soldat et à son nom. Les adresses avaient été fournies et même écrites par l'officier de dragons mentionné plus haut. Et toutes ces convocations furent distribuées dans les casernes, non point par les sous-officiers à qui cet acte de propagande religieuse eût pu susciter des difficultés, mais bien par le vaguemestre. La lettre était ainsi conçue :

Prière de communiquer.

M *Lunéville, le 21 mars 1898.*

Je suis heureux de vous annoncer que des Conférences, avec projections lumineuses, sur des sujets patriotiques et chrétiens, seront données aux Militaires de la garnison de Lunéville, le lundi 28 mars et le mardi 29 mars, à 6 heures 1/2 du soir, dans la grande salle du Cercle Catholique, rue Sainte-Anne, n° 13.

D'autres Conférences seront données, également à 6 heures 1/2 du soir, dans l'église paroissiale Saint-Jacques, le mercredi 30 mars, le jeudi 31 mars, le vendredi 1er avril et le samedi 2 avril.

Toutes ces Conférences sont exclusivement réservées aux Militaires.

Agréez, M , l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

P. FRUMINET,
Curé-Archiprêtre de Saint-Jacques.

Une remarque importante trouve ici sa place.

Les règlements militaires interdisent les réunions de soldats dans les locaux affectés aux Cercles catholiques. Et pourtant la feuille de convocation à la retraite indiquait un local de ce genre comme lieu des premières réunions.

N'y avait-il pas en cela imprudence ?

On put le croire un instant. Des malveillants et des jaloux feignirent de s'y méprendre pour mettre dans l'embarras clergé, missionnaires et officiers supérieurs.

Mais toute hostilité dut s'effacer et toute difficulté s'évanouir devant cette simple remarque de M. l'Archiprêtre, « que la grande salle du Cercle catho-« lique servait aux séances et aux fêtes paroissiales, et ayant sur la rue « une entrée différente de celle qui est réservée aux membres du Cercle, « pouvait être considérée comme salle d'œuvres, ouverte à tout le monde « indistinctement, aux soldats comme aux personnes des différentes pa-« roisses de la ville. »

Toutes les précautions semblaient prises et tous les moyens mis en œuvre pour assurer la réussite de la retraite militaire. Néanmoins, vu la nouveauté de l'entreprise, et les nombreux obstacles auxquels on devait nécessairement se heurter, il y avait encore à craindre qu'elle n'échouât.

Mais non : la grâce qui depuis 15 jours, puissante et victorieuse, soufflait sur ce coin de la terre lorraine, une fois de plus devait renverser les obstacles et balayer les difficultés.

Le premier jour, plus de 350 hommes, cuirassiers, dragons ou chasseurs à pied, répondirent à l'invitation. En entrant à la salle, un chasseur fit à haute voix cette réflexion typique : « Mâtin ! y a-t-il longtemps tout de même que je n'avais pas f.... les pattes dans une église ! » La remarque ne prouvait que trop la justesse de son dire, puisque le bon néophyte prenait pour église une salle qui pourtant n'y ressemblait guère, si ce n'est par la présence du prêtre parlant de Dieu.

Le programme tracé pour toute la semaine fut suivi de point en point. Les deux premiers jours, conférences avec projections à la lumière oxhydrique sur Jeanne d'Arc et sur Notre-Seigneur. Ces deux sujets prêtaient aux applications : ils intéressèrent vivement l'auditoire qui déjà, le second jour, s'était accru d'une centaine d'hommes, au moins. Pour donner à la conférence plus de vie et d'intérêt, on voulut à l'attrait des projections joindre celui du chant des cantiques, et ce ne fut pas le moins puissant. La conférence se terminait pas la récitation d'une courte prière : un *Pater* et un *Ave*.

A la fin de la seconde séance, les auditeurs furent invités à revenir le lendemain, mais à l'église cette fois. Pour les attirer plus sûrement, on annonça que l'exercice commencerait par des prières pour les soldats morts sous les drapeaux.

Ils revinrent en effet plus nombreux encore le mercredi. Le jeudi ils étaient environ six cents.

Après une courte prière, avait lieu pendant quelques instants une répétition de chants à laquelle nos hommes se prêtaient avec une docilité d'enfants. Puis, la glose suivie d'un cantique, lequel était lui-même suivi d'un sermon très court, de quinze à vingt minutes, parfaitement adapté à l'auditoire et au but que l'on voulait atteindre.

Après le sermon, bénédiction du Très-Saint-Sacrement et cantique final. Tous ces chants, même *O Salutaris* et le *Tantum* étaient enlevés avec un fier et militaire entrain. Le cantique français avait naturellement les préférences : C'était celui *A la Royauté de J.-C.* ou bien *Nous voulons Dieu — Je suis chrétien — Marchons au combat — Toujours, toujours même au siècle où nous sommes — Ave Maria — Au ciel j'irai la voir un jour* — etc...

Il fallait entendre chanter ces bons jeunes gens. Leurs vigoureux et mâles accents faisaient trembler les vitres.

Tenue irréprochable d'ailleurs, respect profond pour le lieu saint et pour le prêtre en qui le soldat voit volontiers un ami.

A la fin de l'exercice, ils sortent en bon ordre et en silence. Déjà la foule des fidèles qui arrivent pour la réunion du soir est massée à la porte. Pas une réflexion déplacée, pas un mot malsonnant n'est entendu. Le flot succède au flot dans un calme admirable. Une croix étincelante, longue de 7 mètres, resplendit dans les hauteurs des voutes. « Que c'est beau ! » C'est la seule parole qui tombe des lèvres. Et le flux et le reflux se prolongent ; et les chants et la prière recommencent. Un certain nombre de soldats ne pouvant se décider à s'éloigner, restent au milieu de la foule et assistent au dernier exercice.

Un commandant et un capitaine très fidèles aux réunions militaires, vivement émus par le consolant spectacle qu'ils avaient sous les yeux, allaient chaque soir remercier les missionnaires du bien procuré par eux aux soldats.

Le vendredi, sans ambages, sans réticences ou circonlocutions, on annonce au sympathique auditoire qu'on le convie à l'accomplissement du devoir pascal. Malheureusement, le bataillon des chasseurs qui fournissait à la mission le plus fort contingent, ce soir-là manque au rendez-vous, à cause d'une marche fatigante terminée seulement avec le jour. Autre malchance: le lendemain dans l'après-midi, 1500 hommes de la garnison partent en permission. Ce congé, nous le savons de source certaine, était octroyé par le ministre de la guerre, par mesure d'économie et afin de payer la création du 4e bataillon d'infanterie.

Malgré ces contretemps et nonobstant plusieurs autres difficultés de détail, plus de 150 soldats, dont un certain nombre d'adjudants et sous-officiers, arrivent le samedi soir. Une courte exhortation préparatoire à la confession leur est adressée. L'exhortation terminée, sur un avis de se répartir entre les dix confesseurs présents, on les voit, après un court moment d'hésitation, s'exécuter avec une bonne grâce et une docilité charmantes. Et c'est un spectacle assez curieux que celui qu'offre alors cette troupe d'hommes se dirigeant par groupes de quinze environ, vers les confessionnaux. Sans respect humain ils s'en vont chacun de son côté. Les dalles résonnent sous les vigoureuses bottes armées de leurs éperons ; les grands sabres cambriolent au-dessus des bancs et des balustrades. A travers tout il faut qu'on arrive à cette guérite peu fréquentée, où la miséricorde monte la garde. La confession se fait avec une foi sérieuse et un vrai repentir.

Dans l'espace de trois quarts d'heure, tout ce monde, en grande majorité retardataire, a reçu l'absolution.

La messe de communion était fixée au lendemain à 7h 1/2. Dès 6h 1/2 nos hommes commencent à arriver.

L'église est ornée de panoplies aux trois couleurs. Pendant la messe, on

chante des cantiques, on fait à haute voix lecture de la Passion de Notre-Seigneur. Avant et après la Communion, quelques mots de circonstance sont adressés aux communiants. Rien d'édifiant comme cette Messe. On voit que les chers soldats prient et qu'ils sentent le besoin de prier.

Le capitaine de B*** veut s'agenouiller à côté de ses hommes. Invité à prendre place avec d'autres officiers supérieurs dans un banc d'honneur : « Ma place, répond-il, est au milieu de mes hommes. » Il y reste et communie avec eux.

Au moment de communier, tous s'approchent de la Sainte Table, en rangs, les bras croisés sur la poitrine, ainsi que le feraient les élèves d'un collège chrétien.

Le commandant M***, qui avait assisté à la messe, disait ensuite aux missionnaires : « Ah ! mes Pères, si l'on pouvait faire partout pour l'armée « ce que vous venez de faire à Lunéville, quelle superbe armée serait notre « armée française ! »

A vrai dire, le soldat serait volontiers religieux et pratiquant, s'il trouvait toujours facilité et encouragement à remplir son devoir.

Et si l'armée française tout entière se trouvait régénérée dans la foi et dans la pratique des Sacrements, quelle garantie de fidélité pour la France, quelle sécurité pour les familles !

« Ah ! si notre mère nous voyait aujourd'hui, disait, au sortir de l'église, « dans sa radieuse et naïve fierté, le visage tout illuminé des reflets de la « grâce et de la divine présence, un de ces chers enfants de la France, si « nos mères nous voyaient, qu'elles seraient heureuses ! »

Un autre ayant reçu, ainsi que ses compagnons, une petite Croix en souvenir de la mission, priait simplement le Père de lui en donner une seconde, qu'il voulait envoyer à sa mère.

On le voit, sous les chauds rayons de la piété envers Dieu, le sentiment de l'amour filial et du dévouement à la patrie se vivifient et trouvent leur naturel épanouissement.

Après la messe, les communiants furent invités à passer au Cercle catholique où, par les soins de monsieur l'Archiprêtre, et grâce à la générosité des dames de Lunéville, un excellent déjeuner leur avait été préparé.

Pendant le déjeuner, ils causent avec monsieur l'Archiprêtre et avec les Pères qui s'empressent à les servir. L'un d'eux, un officier, de nos anciens élèves, parle avec bonheur de sa chère Congrégation de la Ste-Vierge dont il a conservé un délicieux souvenir.

Vers la fin du repas un autre se lève ; au nom de ses camarades, il porte un toast au clergé et aux missionnaires, qu'il remercie avec effusion du bien réalisé en faveur de la garnison de Lunéville pendant la retraite militaire.

« Nous voudrions, ajoute-t-il, avoir, en plus grand nombre, répondu à tant de zèle et de désintéressement. Nous aurions voulu voir tous nos ca-

marades sans exception venir avec nous. Nous les amènerons peu à peu. »

En réalité, 150 hommes avaient pris part à la Communion générale. En ajoutant à ce chiffre ceux qui firent leurs Pâques les jours suivants, ou communièrent isolément, le nombre des communiants s'éleva facilement à 200. C'est peu, sans doute; mais nous avons su, par des renseignements précis, que beaucoup d'autres de nos retraitants accomplirent chez eux leur devoir pascal.

Et puis, le résultat n'est-il pas consolant? Sur ces deux cents hommes, sans la mission et les exercices spéciaux réservés aux militaires, 150 au moins ne seraient pas revenus à la pratique religieuse.

La retraite militaire ayant réussi, il a été décidé que la tentative serait renouvelée les années suivantes au temps de Pâques. Et pour préparer ce mouvement, désormais, chaque dimanche une messe sera dite pour les soldats à la chapelle du château, près des casernes, à 11 h. ½: et pendant cette messe on chantera les cantiques de mission.

Durant la 3e semaine, tandis que le soir avait lieu la retraite des militaires, le matin, les dames et les jeunes filles étaient convoquées à des réunions particulières. La série de ces exercices dut se clôturer à St-Jacques le samedi, en raison de la communion des soldats fixée au lendemain. Dans les autres paroisses, la clôture se fit à son jour ordinaire, le dimanche.

Près de 1800 personnes s'approchèrent ensemble de la Sainte Table. Beaucoup d'autres avaient pris les devants, les jours précédents.

Rien de particulier d'ailleurs à signaler sur ces réunions de Dames, sinon l'énergique effort tenté par les missionnaires, en cette circonstance, pour vivifier les associations paroissiales des Mères chrétiennes et des Enfants de Marie.

Animés d'un zèle tout apostolique, ils ne craignirent pas de stigmatiser cet esprit de caste, si contraire à l'esprit de l'Évangile, par la force duquel, même à l'église, le riche craint de rencontrer le pauvre; et même dans les Associations pieuses, la femme et la jeune fille de condition aisée semblent redouter de coudoyer l'ouvrière.

Le résultat de ces efforts fut l'inscription immédiate de bon nombre de Dames, à la Confrérie des Mères chrétiennes, et de jeunes filles, à la Congrégation de la Très-Sainte-Vierge.

A Saint-Léopold, un centre absolument nouveau s'est créé pour les mères de famille, qu'on invite à se réunir dans la suite, deux fois par mois: le dernier dimanche après les vêpres, et le premier vendredi, dans l'espérance de les amener à la communion mensuelle.

Enfin la grande semaine allait s'ouvrir, avec les exercices du soir réservés

aux hommes, exercices auxquels avait servi de prélude la touchante cérémonie de réparation dont il a été question plus haut.

Dès le premier exercice, l'affluence est énorme dans les trois églises. La cathédrale, à cause de ses vastes proportions, n'est pas absolument remplie; mais jamais, dit-on, jamais on n'y a vu tant d'hommes à la fois. Et cependant l'église Saint-Maur est pleine, et Saint-Léopold déborde, au point que les missionnaires se voient obligés d'en refuser l'entrée aux habitants d'un hameau voisin. Les hommes du quartier voyaient de mauvais œil, cela se comprend, leurs meilleures places occupées par des étrangers, et ils rendaient les Pères responsables de ce qu'ils appelaient un « grave désordre ».

On estime à 2500, au moins, le nombre de ceux qui suivirent les exercices dans l'ensemble des trois quartiers. Et chez tous, quel empressement à se rendre aux prédications! Quand de braves ouvriers rentraient au logis, à 7 h., après leur journée, mal en prenait à la femme, si elle n'avait pas eu soin de tenir prêt le souper. L'excellent homme, obligé d'attendre quelques minutes, et craignant, de ce fait, d'arriver en retard, ou de ne pas trouver à l'église la place qu'il convoitait, oubliait bien un peu la douceur évangélique recommandée plus d'une fois peut-être par le prédicateur.

Le monde des officiers se fit remarquer comme précédemment par son assiduité. Un soir vers 8 h., le colonel X*** passe par le cercle où il rencontre seulement quelques jeunes officiers. Aussitôt, avec sa rondeur toute militaire: « Que faites-vous là, fripouilles, leur dit-il, presque sur le ton du reproche, vous n'allez donc pas à la Conférence? — Pardon, mon colonel, répond l'un des officiers, mais nous avons encore un quart d'heure. »

Et pourtant, dans les instructions, rien de ce qui constitue le succès humain; les vérités austères rappelées aux oublieux baptisés ne les effrayaient pas. C'est l'observation que fit M. le maire de Lunéville, présent un jour à la Conférence de Saint-Jacques. Homme politique, pas plus méchant que pratiquant, plus familiarisé avec les idées du jour qu'avec les pensées éternelles, il écouta volontiers pourtant, au milieu de ses administrés, les sévères leçons de la justice divine, comme aussi le pressant appel de l'infinie miséricorde. On ignore comment il y a répondu.

La formation de ces beaux auditoires s'explique par la préoccupation que les missionnaires avaient eu tout le temps et dès le début de leur campagne apostolique, de viser particulièrement les hommes en toute circonstance, et de leur réserver la meilleure partie de l'église aux exercices du soir. Elle s'explique aussi par l'industrieuse activité avec laquelle, unis au clergé, ils s'employèrent à les attirer et à les grouper: invitations renouvelées par l'intermédiaire des femmes et des enfants, convoquées à nouveau dans ce but, et à plusieurs reprises, pendant la dernière semaine; démarches particulières, appel à l'apostolat de l'homme par l'homme, etc.

Des invitations personnelles par lettres sans doute eussent attiré puis-

samment aussi à la mission. A défaut de ce moyen, on jugea bon, à Saint-Léopold du moins, de convoquer les hommes par cartes ou billets rouges. Ces cartes étaient portées à domicile par des enfants choisis entre les meilleurs. Afin que ces petits agents de recrutement pussent remplir plus facilement leur tâche, les différentes rues du quartier avaient été divisées, d'après la liste même des habitations, par groupes de 35 familles, confiées, pour la distribution des cartes, à un nombre d'enfants égal à celui des groupes. En un quart d'heure chaque enfant avait porté ses 35 convocations, et tous les hommes du quartier se trouvaient convoqués. Ce procédé si ingénieux est à noter et à recommander. Toutefois il ne faut pas mettre dans les enfants, même les meilleurs, une absolue confiance. L'expérience prouve qu'ils ne sont pas toujours fidèles à leur mandat.

On le comprend aisément, ces belles réunions d'hommes ont un premier avantage, celui de briser le respect humain.

Groupés en nombre, ils chantent avec bonheur les cantiques, écoutent docilement la parole du missionnaire qu'ils trouvent sérieuse, chaude et convaincue. Ils prient volontiers ensemble, et volontiers ils se prêtent aux manifestations extérieures de leur foi rajeunie ou consolidée.

Ainsi, à Saint-Léopold surtout, où la population à cause de son genre plus simple, paraissait plus accessible aux mouvements de la grâce, et plus disposée à la laisser éclater au dehors, on vit un très grand nombre d'hommes et de jeunes gens accepter avec joie et reconnaissance, les tracts illustrés qui leur étaient offerts, demander pour eux-mêmes des chapelets, recevoir dévotement le saint Scapulaire, s'avancer en bon ordre et recueillis vers le banc de communion, pour y adorer la Croix, le jour du Vendredi-Saint.

Semblables dispositions et pareil mouvement permettaient de concevoir les plus heureuses espérances, au point de vue du résultat final, d'autant plus qu'une dernière circonstance devait y contribuer encore énergiquement.

Il s'agit de la cérémonie d'érection de la Croix de mission, et de la grandiose manifestation à laquelle donna lieu cette splendide cérémonie. La manifestation surpassa incomparablement tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Arrêtons-nous quelques instants à cet épisode important.

En 1742, des Pères de la Compagnie ayant donné une mission à Lunéville, en souvenir de leur passage, avaient, à la rencontre de trois chemins, à 500 mètres de la ville, planté une croix. Et cette croix on la devait à la générosité de Stanislas, duc de Lorraine.

Échappée au vandalisme de la révolution, la croix doublement chère à la population lunévilloise resta exposée à la vénération jusque dans ces derniers temps. Il y a une vingtaine d'années environ, elle fut brisée irré-

médiablement par une tempête. Le Christ en chêne artistement travaillé, était, depuis, resté enfoui dans les caves de l'hôtel-de-ville. C'est là qu'on le découvrit l'an passé.

Monsieur l'Archiprêtre résolut de mettre à profit l'heureuse découverte, au moment de la mission, en restaurant la croix et en la replantant solennellement à son ancienne place. Les fils de la Compagnie avaient contribué à sa première plantation, les fils de la Compagnie devaient encore assister à la seconde.

Une demande discrète fut adressée à Monsieur le Maire par Monsieur l'Archiprêtre. Le conseil municipal, quoique peu clérical, avait accepté de fournir la croix, laissant au clergé la charge de faire restaurer le Christ.

Mais permettrait-il de lui décerner de publics hommages ?

On pouvait en douter quand on se rappelait que le dit Conseil municipal était celui-là même qui, en 1882, avait interdit les processions, et qu'il comptait parmi ses membres certains prêtrophobes; le citoyen Cordier, par exemple, un vrai, un pur, jadis capable de déclarer, sans sourciller, qu'il fallait transformer la cathédrale en marché couvert.

Quand la question *d'un cortège* en l'honneur de la croix fut soumise aux délibérations du Conseil, le Maire et la majorité de l'Assemblée, sous l'influence du mouvement religieux qui, depuis trois semaines, entraînait la cité tout entière, se montra favorable au projet. Quant au citoyen Cordier, il fut saisi comme par un accès de frénésie, et lança au travers du projet cette apostrophe : « Si les Juifs s'avisaient de ballader dans les rues la tête d'Abraham au bout d'une pique, on les arrêterait certainement, ou bien on les écharperait. » La conclusion de cet éloquent plaidoyer se devine.

Le Maire, en homme loyal et avisé, représenta au Conseil les raisons de liberté pour tous, et les avantages commerciaux qui militaient en faveur du projet.

Trois conseillers, parmi lesquels l'illustre Cordier, votèrent contre; sept crurent devoir s'abstenir, et neuf se déclarèrent pour : et parmi eux le Maire et les adjoints.

Le citoyen Cordier, croyant se déshonorer s'il restait plus longtemps dans une assemblée si peu clairvoyante, ou si servile, démissionna aussitôt avec fracas.

La décision de la municipalité ne fut pas non plus du goût de l'*Éclaireur de l'Est*. Il comprenait bien que, par *snobisme*, on suivît la prédication de la mission; dans ce sentiment, il les suivait lui-même. Mais autoriser une procession dans les rues de la ville, voilà qui, à l'aurore du XXe siècle, semblait passablement moyenageux. La demande même de l'autorisation lui paraissait intempestive. Ainsi pensait ce champion de « toutes les libertés », c'est-à-dire, des siennes, à l'exclusion de celle des autres.

Au contraire, le bon peuple de Lunéville tout entier, à ces quelques exceptions près, se livrait à la joie.

Lorsqu'on rendit publique la décision du Conseil municipal, ce fut une véritable explosion de bonheur et un joyeux cri de délivrance.

Après quinze années de réclusion dans ses temples, le Christ allait enfin en sortir et reparaître au grand jour.

La cérémonie de plantation fut fixée au jour du Vendredi-Saint, à 3 h. Mgr Turinaz annonça qu'il la présiderait.

On le sentait, un succès immense avait été obtenu, et un magnifique triomphe se préparait pour Notre-Seigneur.

Oui, c'était bien un triomphe, et les missionnaires prirent soin de déclarer aux fidèles qu'ils devaient considérer comme tel, le solennel acte de foi, qu'ils étaient à la veille d'accomplir.

En conséquence, il leur était demandé de pavoiser leurs maisons sur le parcours du cortège, bien que la cérémonie dût se faire le jour où l'Église en deuil pleure la mort de son divin Fondateur. La recommandation fut entendue, comprise et observée.

Écoutons la *Semaine religieuse* raconter cette incomparable journée :

LA MISSION DE LUNÉVILLE.

PLANTATION D'UNE CROIX DE MISSION.

LE jour du Vendredi-Saint, Monseigneur a voulu de nouveau goûter aux fruits de la mission de Lunéville.

Depuis quelque temps une pensée avait germé et grandi dans la population de cette ville soulevée par la grâce d'en haut : on voulait s'affirmer au grand jour; on voulait acclamer la croix de JÉSUS-CHRIST portée triomphalement à travers les rues de la cité. On avait prié et chanté sous la voûte du temple, mais on voulait chanter et prier sous la grande voûte du ciel, pour que le respect humain sût qu'il avait affaire à forte partie. Quand on connut l'heureux résultat de la démarche de Monsieur l'Archiprêtre près de la municipalité, en vue d'obtenir l'autorisation d'une procession publique, ce fut une joie immense, comme celle d'un enterré vivant, qui verrait se soulever la pierre de son sépulcre. On se mit aux préparatifs. La ville prit ses vêtements des grands jours. La décoration fut splendide. Le drapeau national se mêlait aux guirlandes, aux fleurs, aux lumières; et brochant sur le tout, la croix, signe de Rédemption, apparaissait triomphante; et de tout cela comme de toutes les poitrines, il me semblait que sortait le vieux cri de nos pères : « Vive le Christ qui aime les Francs! » A trois heures, à l'heure même où, 19 siècles auparavant, le Christ avait rendu le dernier soupir sur le Calvaire, l'immense procession se mettait en marche; toute la population était là pour saluer au passage le grand roi, le divin Crucifié. Sur un trône magnifiquement orné, apparaît le grand Christ de Stanislas

qui va être planté comme souvenir de mission là-bas, bien loin, tout à l'extrémité de la ville. Aux jours de la Passion on ne trouva qu'un Cyrénéen, ici il y en a cent qui se disputent l'honneur de porter la Croix. En tête du cortège on dirait une vision du ciel; les enfants de Marie, vêtues de blanc, une immense troupe de Chérubins roses portant des palmes et des couronnes, comme ceux dont saint Jean nous dit qu'ils chantent éternellement les louanges de l'Agneau immolé — puis le collège Saint-Pierre-Fourier, les membres du cercle catholique, plus fiers du Crucifix qu'ils portent à la boutonnière que de toutes les décorations humaines; puis la grande Croix dont la municipalité a voulu faire les frais, et sur la croix Jésus penchant la tête vers cette foule qui l'acclame, étendant les bras pour la presser sur son cœur. — A la suite Monseigneur qui a semé et qui moissonne. Ah! on voit bien rayonner sur son visage cette suprême consolation dont parlent nos Saints Livres : *Venientes autem venient, cum exultatione portantes manipulos suos.* Puis enfin une foule d'hommes, deux mille au moins, dans un recueillement parfait, ferment la marche triomphale. Je doute que ducs et rois, qui ont habité le somptueux palais devant lequel nous passons, aient jamais reçu pareil accueil. Mais cette foule chante et prie, et avec quels accents! Les bons Pères empressés et rayonnants entonnent les cantiques : *Je suis chrétien, — Parle, commande et règne, — Nous voulons Dieu*; on se serait cru à Lourdes, sur le chemin des lacets ou sur les bords de l'océan, qui chante si bien la grandeur de Dieu, tant était puissant le cri de tout ce peuple acclamant le Christ et proclamant sa foi. C'était ensuite la prière, une dizaine de chapelet, mais avec quel accent de reconnaissance et d'amour! Que de lèvres murmuraient ces prières apprises sur les genoux de leur mère, et qu'ils retrouvaient si douces après les avoir trop longtemps oubliées !

Pour reposer les voix, alternant avec les prières et les chants, la fanfare du collège donnait les plus beaux morceaux de son brillant répertoire. On arriva ainsi après une longue marche, sous les rayons brûlants du soleil (qui s'était peut-être un peu trop mis de la fête), au lieu de la plantation de la croix.

La foule immense se groupe par paroisses, les hommes au centre, autour du lieu réservé; et pour mieux jouir du spectacle, une multitude de Zachées grimpent aux arbres du chemin.

Tous alors de chanter le cantique suivant :

Tandis que le monde proclame
L'oubli du Dieu de majesté,
Dans tous nos cœurs l'amour acclame,
Seigneur Jésus, ta royauté.

. . . . . .

Parle, commande, règne,
Nous sommes tous à toi ;
JÉSUS, étends ton règne,
De l'univers sois Roi.

Pendant l'élévation du crucifix, c'est le chant *Vive Jésus! vive sa croix!* Puis Monseigneur bénit solennellement cette croix, et le R. P. Ravenez prend la parole : « Monseigneur, dit-il, autour de Celui qui est l'âme de notre patrie bien-aimée, autour du crucifix, ce sont des milliers de cœurs qui battent à l'unisson du vôtre. S'il en est qui osent calomnier notre siècle, le voici, le vrai siècle, la voici, la vraie France ! »

L'assistance tout entière répète ensuite mot par mot cette belle prière que le R. Père adresse à JÉSUS crucifié : « Seigneur JÉSUS-CHRIST, je vous adore et je vous aime; voyez, c'est notre France qui vous donne son cœur. JÉSUS-CHRIST, étendez sur nous vos bras, et de votre dernier regard, et de votre dernier soupir, bénissez l'Église, la France, notre armée. Pardon pour les incrédules ! Pitié pour ceux qui souffrent ! Pitié pour ceux qui vous implorent, au nom de la Vierge Marie ! Seigneur JÉSUS-CHRIST, du meilleur battement de votre cœur, bénissez-nous tous ! »

Comment maintenant reproduire les accents qu'un pareil spectacle arracha aux lèvres de Monseigneur ?

« Voici, dit-il, une nouvelle journée, grande et solennelle, une journée vraiment chrétienne, pour cette excellente population de Lunéville. »

Sa Grandeur commente ensuite la strophe : *Vexilla Regis prodeunt.* C'est la marche triomphale « de l'étendard du Fils de Dieu, notre drapeau, à nous chrétiens, de la croix de JÉSUS-CHRIST.... »

Le voilà, cet étendard, qui a mêlé toutes ses gloires et toutes ses puissances à toutes les gloires et à toutes les puissances de la France chrétienne depuis 14 siècles !.... Ah ! cette croix, pendant longtemps elle est restée comme enfouie dans nos temples, et maintenant la voici; vous venez de l'acclamer à travers vos rues..... Dans le mystère de la croix se trouve la démonstration éclatante de la divinité de la religion chrétienne et le secret de toutes les civilisations.... Comme elle a resplendi pendant les jours de la mission !... Je te salue, ô croix de mon Sauveur, avec cette population de Lunéville, unanime aujourd'hui autour de sa municipalité qui, s'inspirant des grandes traditions de la liberté, a autorisé cette procession et répondu aux vœux de tout ce peuple..... Je te salue au nom de ce diocèse tout entier ici par le cœur en ce moment... Je te salue comme notre unique espérance;... sans toi, où donc iraient les familles, où donc irait notre chère France?..... Je te salue comme la consolation des pieux chrétiens, comme la source des grâces de la mission, comme la libération des vaincus du péché.... Il y en a encore peut-être ici qui doutent, ô JÉSUS, de votre misé-

ricorde et qui résistent à l'appel de votre cœur. Ah! que les torrents de votre amour triomphent de leur obstination !

Puis, sur l'invitation du P. Ravenez, des acclamations suivent cette émouvante allocution dont je ne livre que quelques parcelles meurtries : *O Crux, ave! — Vive Jésus-Christ! — Vive Lunéville! — Vive la France catholique! — Vivent les familles catholiques! — Vivent nos cœurs catholiques! — Vive Notre-Seigneur Jésus-Christ!* — Et la foule d'ajouter : *Vive Monseigneur!*

La procession reprend, au chant des cantiques, interrompu de temps à autre par la récitation du chapelet, le chemin de l'église Saint-Jacques. Au retour comme à l'aller, pas une voix discordante, toujours la sympathie la plus respectueuse et souvent des larmes.

Ne sont-ce pas là des fêtes incomparables et d'inoubliables journées ?

Avec la *Semaine religieuse*, le *Journal de Lunéville*, organe du parti conservateur, la *Croix de l'Est*, la *Croix de Paris*, et l'*Univers* rendirent hommage à la foi de la population lunévilloise. L'*Univers* du 13 avril, sur le rapport d'un témoin, disait que de mémoire d'homme, jamais on n'avait assisté à si grand et si émouvant spectacle, non seulement à Lunéville, mais dans toute la contrée.

De fait, aux deux mille hommes signalés comme suivant le Christ immédiatement, en groupe compact, il faut en ajouter au moins trois mille qui entrèrent dans le cortège sur son parcours, et le suivirent ; et, de plus, dix mille autres personnes, femmes et enfants. C'était la population presque entière.

Tout travail avait été interrompu. Les patrons chrétiens de la faïencerie voulurent pourtant que la paie des ouvriers ne fût pas diminuée.

Et tout ce monde, ainsi que le remarque la *Semaine religieuse*, tout ce monde était recueilli, priait, chantait, acclamait Notre-Seigneur à pleines voix et à pleins cœurs.

Une telle manifestation était bien de nature à faire taire les malveillances, à réveiller les consciences endormies, et à encourager toutes les bonnes volontés.

L'*Éclaireur de l'Est*, qui ne tarissait pas d'éloges sur le prétendu *snobisme* des foules, fut bien obligé, en présence de ce fait empoignant, d'y voir autre chose qu'un *relent de mysticisme*. Après avoir constaté que la procession s'est déroulée à travers la cité dans un ordre irréprochable, et au milieu d'un concours de monde vraiment extraordinaire, son article se termine par cette significative réflexion : « *Et l'on dit que la religion s'en va !* »

Non, la Religion, fille de Dieu, ne meurt pas ! Cette splendide cérémonie en était la preuve éclatante. Une autre preuve allait se produire encore.

Pendant toute la journée du Samedi-Saint, depuis 4 h. ½ du soir, les confessionnaux furent assiégés, et les missionnaires, aidés pourtant par le

clergé, purent à peine en sortir quelques instants pour prendre rapidement leur repas.

A partir de midi, ils ne voulurent plus recevoir que des hommes. Ceux-ci arrivaient par groupes considérables, représentant tous les âges et toutes les classes de la société : à côté du pauvre ouvrier et de l'humble fonctionnaire, on voyait des officiers, des magistrats, des hommes d'affaires ; et parmi eux, on le devine, des retardataires de longue date.

Obligés d'attendre des heures entières, quand ils se présentaient au prêtre, chacun à son tour, c'était avec la conviction d'une foi profonde, avec le sentiment, voire même avec les signes sensibles d'un repentir sincère, qu'ils imploraient le pardon de leurs fautes. Leurs pleurs et leurs sanglots arrachaient des larmes au confesseur lui-même, qui se voyait obligé de modérer les pieux transports de leur sanctifiante douleur.

Le lendemain, au nombre de plus de 1500, les prodigues de la veille, ces indifférents sortis de leur léthargie, ces chrétiens timides et presque découragés par l'isolement, tous ensemble fraternisaient au banquet eucharistique, puis s'en retournaient à leurs foyers désormais illuminés par l'amour de Dieu, porter le rayonnement et le bonheur d'une âme transfigurée par la grâce.

Entre autres officiers supérieurs, un général de division et les quatre colonels avaient tenu à remplir leur devoir de chrétiens.

Que d'admirables exemples de conversions seraient à signaler, si le loisir et la discrétion le permettaient ! Citons-en deux seulement : le premier est celui d'un jeune libre-penseur de Saint-Léopold, qui ayant jusque-là vécu dans l'erreur, sans volonté mauvaise d'ailleurs, fut totalement transformé par la mission, et promet de devenir un homme d'œuvres, un prêtre, et peut-être plus encore.

Le second exemple nous est fourni par un franc-maçon de Saint-Maur, qui avait juré de ne pas mettre les pieds à l'église pendant la mission, pas plus que pendant le reste de l'année. « Ces Jésuites, disait-il, sont venus ici, pour préparer un mouvement politique, je n'irai pas les entendre. » Un soir pourtant, poussé par la curiosité, il se glisse machinalement dans la foule qui déjà remplit l'église. Il est empoigné par la grâce, revient le lendemain et les jours suivants, et se convertit si bien, qu'au départ des missionnaires, il proposait d'ouvrir lui-même une souscription qui pût permettre de donner bientôt un retour de mission.

St-Jacques eut à enregistrer trois premières communions d'adultes, et l'abjuration, le baptême et la première communion de deux dames de condition supérieure, la mère et sa fille âgée de 21 ans, conversion éclatante qui mit en émoi tout le clan protestant.

Si les faits de cette nature parlent haut, les chiffres, eux aussi, ont leur éloquence ; ceux qui suivent, particulièrement.

Les confessions entendues au cours de la mission par les Pères s'élèvent à 11,210 ; les retours à 1724, dont 825 hommes et 899 femmes.

On comprend la joie de ce bon peuple, fêtant au jour de Pâques, en même temps que la glorieuse résurrection du Sauveur, celle de tant d'âmes depuis longtemps mortes à la vie divine.

Le matin, aux différentes messes, les églises étaient remplies, débordantes même à la grand'messe. Le soir, aux vêpres, les larmes coulèrent abondantes, quand les missionnaires adressèrent au peuple leurs derniers avis avec leurs derniers encouragements ; quand surtout, au nom de leurs paroisses, messieurs les curés voulurent remercier les messagers de la grâce. On vit alors des hommes, des officiers enlever leur lorgnon pour pleurer et s'essuyer les yeux plus à l'aise.

On comprend aussi, on devine la joie de l'évêque-missionnaire, en apprenant ces résultats si consolants. Comme il avait annoncé l'ouverture de la mission par une lettre pastorale, Monseigneur Turinaz voulut, à la clôture, dans une seconde lettre, témoigner sa vive satisfaction.

En voici quelques extraits.

« De toutes parts nous vient la manifestation de ce désir que votre Évêque résume, dans une Lettre pastorale, les impressions salutaires et saintes et les grandes joies de la double Mission prêchée à Nancy et à Lunéville. Il nous est doux de réaliser ce désir et d'exprimer, avec ces impressions et ces joies, notre gratitude et nos espérances. »

Monseigneur donne ici un aperçu des travaux et des résultats de la Mission. Puis il ajoute :

« Pour qui est capable de réfléchir, en ces temps où la défaite de la religion catholique a été annoncée tant de fois et avec une si superbe audace, la Mission est un de ces faits qui confondent l'incrédulité et toutes les prévisions humaines. Il y a là un grand et nouveau triomphe du Christ « qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans les siècles des siècles : *Christus, heri et hodie, ipse et in sæcula* ».

« C'est avec la joie la plus vive et la plus douce émotion que nous avons présidé à Lunéville, le Vendredi-Saint, la procession qui a suivi de l'église Saint-Jacques hors de la ville le magnifique Christ qui a été béni et placé sur une grande croix. Cette procession, à laquelle a pris part une foule immense, a été admirable de piété et de recueillement. Partout, sur son passage, l'attitude a été des plus respectueuses : pas une seule parole, pas un signe de désapprobation ne se sont produits. Nous renouvelons à la municipalité de Lunéville l'expression de notre reconnaissance. Inspirée par le respect des croyances religieuses, par la justice et la liberté, elle a donné un grand exemple. Nous avons la ferme confiance que cet exemple sera suivi et que bientôt les processions seront autorisées dans tout ce pays de Lorraine, où la modération, la sagesse, le vrai libéralisme sont d'anciennes et glorieuses traditions.

« Ces grandes manifestations ont eu leur retentissement dans le diocèse tout entier. Partout les populations ont suivi avec un ardent intérêt la marche, le progrès et le succès de la Mission. Le souffle d'en haut qui a passé sur les deux villes les plus importantes de cette région a pénétré jusque dans les moindres villages et partout il a fait tressaillir les âmes et porté, avec l'affirmation d'un réveil de la foi, et la démonstration de la puissance toujours rajeunie de l'Église catholique, les lueurs de magnifiques espérances.

« Enfin, tout le diocèse a la preuve irrécusable de ce que nous ne cessons de répéter depuis quinze ans : à savoir que les missions sont le moyen incomparable et nécessaire de transformer les populations et de les ramener à la vie chrétienne.....

« O chères populations de Nancy et de Lunéville, vous avez admirablement répondu à notre appel, vous nous avez donné une des grandes joies de notre épiscopat. Soyez remerciées, félicitées et bénies. Vous avez réalisé nos désirs et dépassé nos espérances. Vous avez donné à tout ce diocèse un magnifique exemple.... Gardez les trésors divins de la grâce... que vous puissiez dire toujours : Nous sommes restés dignes de la grande Mission de 1898, et fidèles à Dieu...

« Cette grande fête de Pâques est bien le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus ; exsultemus et lætemur in ea. Alleluia !* »

Non content de donner aux missionnaires ce public témoignage de sa reconnaissance, Monseigneur voulut leur en laisser un autre plus intime et non moins précieux.

Le lundi de Pâques, il les réunit à sa table, et malgré une extinction de voix survenue à la suite de son allocution en plein air, à Lunéville, il ne put s'empêcher de traduire, en brûlantes paroles, les sentiments qui remplissaient son âme.

La *Semaine religieuse* rend compte de la réunion en ces termes :

Lundi de Paques.

A LA fin de la moisson, le laboureur réunit ses enfants et les gens de sa maison pour un festin où l'on parle joyeusement des lourdes et nombreuses gerbes recueillies dans les sillons.

Aujourd'hui, Monseigneur, qui avait invité les Missionnaires à lui apporter les gerbes de leur moisson spirituelle, les réunissait à midi, Rédemptoristes de Nancy et Jésuites de Lunéville, en même temps que Messieurs les Curés, pour des agapes fraternelles. La récolte était abondante : on en parla avec bonheur.

Toujours privé de voix, Monseigneur fit un suprême effort pour se faire

entendre. « Il faudrait, dit-il en substance, que je n'eusse pas un son dans la gorge ni un souffle dans la poitrine pour taire en ce moment les sentiments de joie et de reconnaissance qui se pressent dans mon cœur... Vous avez, pendant quatre semaines, rompu à nos chères populations de Nancy et de Lunéville le pain de la parole de Dieu ; j'ai désiré rompre avec vous un pain d'un autre genre, mais en y ajoutant quelque chose. Notre-Seigneur lui-même ne compare-t-il pas à un banquet ce ciel vers lequel nous dirigeons les âmes ? »

D'une voix que l'émotion et la fatigue semblent étouffer à chaque instant, Monseigneur remercie les pieux et vaillants Missionnaires : « Vous avez prêché à Nancy et à Lunéville, mais vos prédications ont ému tout le diocèse. Jamais je ne pourrai vous témoigner assez de reconnaissance. »

Puis, s'adressant à MM. les Curés, il les remercie de leur zèle et de leur dévouement manifestés avec tant d'éclat pour la préparation de la Mission. « C'est une lourde tâche, dit-il, que nous laissent les Révérends Pères ; mais, Messieurs, votre Évêque est à votre service et votre Évêque sait qu'il peut compter sur vous. »

En terminant, Sa Grandeur se plaît à constater de quels sentiments de respect la Mission générale de Nancy fut l'objet même de la part des indifférents et des gens hostiles.

Le R. Père Gavillet répond en quelques mots très reconnaissants et très gracieux pour Monseigneur et pour MM. les Curés, puis, à son tour, le R. Père Ravenez, supérieur de la Mission de Lunéville, prend la parole. Avec un charmant à-propos, il rappelle un trait de la vie de l'amiral Courbet. L'amiral avait réuni à sa table un bon nombre de ses officiers et, malgré l'entrain général, il demeurait pensif et sombre.

— Amiral, lui dit un convive, pourquoi êtes-vous si triste ?

— Ah ! répond-il, c'est que Dieu ne m'a point donné de fils. Je vois bien autour de moi une couronne d'amis, mais toujours il me manquera un fils !

Il n'en va pas ainsi pour vous, Monseigneur, ajoute le R. Père : vous n'avez ici que des fils :

Ce sont MM. les Curés, dont, grâce à vous, nous avons admiré l'inépuisable dévouement ; c'est tout votre clergé ; ce sont les auxiliaires que vous daignâtes appeler à votre aide, et qui furent si heureux de travailler pour le salut des âmes, aux ordres de votre grand cœur, tout rempli de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A ces détails rapportés par la *Semaine Religieuse*, ajoutons les suivants : ils ont leur intérêt.

Pendant qu'il parlait, Monseigneur était ému jusqu'aux larmes ; et pendant tout le dîner, il se montra plein d'attentions pour le Père Ravenez qui se trouvait placé près de lui. Il lui fit remarquer sur la pièce montée

la devise A. M. D. G., qu'on y avait placée à l'intention des missionnaires de Lunéville. Il manifesta aussi plusieurs fois le désir d'avoir des Pères de la Compagnie pour une mission à Toul. Et depuis, la mission a été offerte et acceptée pour le prochain Carême.

Avant de congédier ses hôtes, le vaillant prélat eut pour eux une dernière délicatesse. Il y a, à l'Évêché de Nancy, un matériel de projections et un phonographe, au service des patronages. A la fin du dîner, le phonographe avait chanté ses plus beaux morceaux en l'honneur des missionnaires. Au moment de leur départ, il reprit la parole pour leur dire de nouveau merci au nom de Sa Grandeur. Puis un Rédemptoriste et un Jésuite furent invités à venir successivement chanter devant l'appareil, un couplet du cantique le plus en vogue dans chacun des deux groupes, afin que le phonogramme ainsi produit pût rester, souvenir parlant et chantant de la glorieuse campagne apostolique.

« Et maintenant, disons-nous avec la *Semaine Religieuse*, que Dieu conserve les fruits de cette mission ! Qu'il fasse germer et mûrir les semences de salut et de sanctification que sa main féconde a jetées avec profusion dans le champ béni des âmes ! »

Après cet exposé des faits, quelques réflexions auront leur utilité.

Remarquons d'abord qu'à Lunéville, comme à Arras, Lille, St-Quentin, Soissons, Reims, Dunkerque, la mission, dans les paroisses secondaires, n'a pas eu à souffrir de celle de la paroisse principale. Elle a été pour le moins aussi belle, peut-être même plus consolante dans ses résultats. On s'attache à sa paroisse, on aime à y suivre la mission, sans chercher ailleurs des manifestations plus brillantes ou plus grandioses, c'est le sérieux et le solide qu'on réclame par-dessus tout.

Cette remarque, il est bon, à l'ouverture d'une mission, de la présenter au clergé pour le rassurer contre les préjugés, contre les craintes préconçues et mal fondées.

A Lunéville particulièrement, on a pu en constater la justesse et en voir une belle application.

La paroisse Saint-Maur a eu, proportions gardées, ses auditoires aussi considérables que la cathédrale, ses fêtes aussi belles, ses prédications allemandes aussi suivies, ses illuminations également réussies et ses chants non moins bien enlevés. A l'instar des Pères Rédemptoristes, les missionnaires de Saint-Maur avaient institué *la supplique*, ou prière perpétuelle devant l'autel de Marie. A Saint-Jacques et Saint-Léopold, le courant de supplications s'était établi comme de lui-même, soit à Saint-Joseph, dont la dévotion est fort populaire à Lunéville, soit à Notre-Dame des Douleurs, dont l'image si douce procure à l'âme encouragement et réconfort sur les chemins de l'exil.

Enfin, la paroisse Saint-Maur s'est montrée, aussi bien que celle de Saint-Jacques, admirable de foi et de pieux entrain dans la cérémonie du Vendredi-Saint. Le cortège parti splendide de l'église, alla, au milieu des chants et des prières, grossir le flot qui sortait des deux autres quartiers.

Quant à Saint-Léopold, précédemment déjà, nous avons eu occasion de constater le succès peu ordinaire qu'y remporta la Mission. Succès bien nécessaire, car ce pauvre quartier longtemps était resté en souffrance au point de vue religieux. Une chapelle y avait été construite, il y a 20 ans seulement, et depuis lors, un vicaire desservant s'y trouvait attaché. Avant la mission, à la messe du dimanche, on voyait à peu près 350 personnes dont 20 à 30 hommes, et à Pâques 90 hommes environ et 250 femmes s'acquittaient de leur devoir.

Si l'hostilité ne se rencontrait guère à Saint-Léopold, l'indifférence y régnait en souveraine. De plus, l'immoralité provenant de l'oubli de Dieu et d'une ignorance écœurante, une négligence déplorable dans l'éducation des enfants, l'entassement et la promiscuité dans des logements mal commodes, le manque d'ordre et d'économie, le voisinage de deux casernes, ordinaires foyers de licence, tout semblait contribuer à paralyser d'avance les efforts tentés en vue d'une amélioration quelconque. Et tout appelait un généreux dévouement soutenu par une complète abnégation.

Ce dévouement et cette abnégation, le pauvre quartier les trouva heureusement dans son vicaire desservant et ses missionnaires.

Pour la nuit, les deux Pères étaient installés, ou plutôt campés, et Dieu sait avec quel confortable, dans un petit bâtiment attenant à la chapelle, et servant de salle de réunion à un patronage ; tandis que le vicaire trouvait son gîte dans une pièce sombre, à côté du lugubre matériel du catafalque.

Le jour, c'est à peine si l'on prenait un peu de repos au moment des repas, souvent précipités. Tout le temps était consacré au saint ministère. On se multipliait pour répondre aux besoins des âmes, et on multipliait les moyens d'apostolat et de propagande : les lettres ou cartes d'invitation aux hommes, les tracts et les feuilles volantes ; la *méthode* de *prière* et de *confession*, à la fois si courte et si complète, partant, si précieuse pour la génération actuelle ignorante des plus simples vérités, méthode à signaler aux missionnaires, pour sa réelle valeur comme pour son extrême bon marché, et en même temps que ces imprimés divers, les petites vies de saints illustrées mises en circulation dans le monde plus pieux des jeunes filles et des mères de famille, rien n'était négligé, pas même les projections lumineuses.

Ces projections avaient lieu à l'église de temps en temps, pendant la demi-heure qui précédait le sermon : d'abord pour les « hommes seuls », afin d'en inspirer l'estime ; et les hommes ces jours-là redoublaient d'empressement. L'appareil était placé dans la chaire. A côté de l'opérateur, un bec de gaz s'allumait à volonté suivant les exigences de l'ordre et du placement

des retardataires. L'écran sur pieds, mobile, à charnières et facile à plier et à replier pour le transport, reposait à terre, un peu en biais, de manière à faire face davantage à l'appareil.

Les commentaires du missionnaire, rendus par l'image plus saisissables et saisissants, étaient écoutés avec une religieuse attention. Le silence le plus parfait ne cessait pas de régner dans la chapelle. Au dernier tableau, on récitait une prière, puis la lumière se faisait de toutes parts, pendant qu'on chantait le *Magnificat*, transition entre les projections et le sermon.

Les plus heureux fruits de conversion et de sanctification furent la digne récompense d'un zèle si actif, si industrieux, si surnaturel : 350 hommes firent leurs pâques : c'était 270 à 280 de plus que les années précédentes. Même proportion chez les femmes.

A la messe du dimanche, l'assistance est plus que triplée ; les hommes s'y comptent par centaines, et ils chantent les cantiques de mission.

De plus, 800 personnes, hommes et femmes, agrégées à l'archiconfrérie du Mont-Carmel, 700 chapelets indulgenciés distribués, dont 300 aux hommes ; l'association des mères chrétiennes fondée, la congrégation de la Ste-Vierge affermie et développée ; quatre garçons de 14 à 15 ans préparés à la 1re communion, un mariage civil régularisé : voilà qui prouve abondamment que la mission des paroisses secondaires, quand elle est bien conduite, n'est aucunement entravée par celle des paroisses plus considérables.

Une deuxième remarque se présente après les réflexions qui précèdent.

Si la mission de Lunéville a obtenu ce succès à la fois sérieux et brillant, elle le doit, non seulement à certaines circonstances heureuses et aux dispositions favorables de la population, mais aussi et surtout au généreux concours de dévouement suscité par les missionnaires en faveur de leur œuvre, concours grâce auquel leur petit nombre devenait légion.

D'abord ils s'assurèrent, par lettres imprimées, les prières des personnes pieuses et des communautés connues d'eux personnellement; ils envoyèrent la même demande de secours spirituels dans toutes les maisons des Carmélites et des Clarisses. Qui dira la puissance sur le cœur de Dieu, de ces missionnaires prieurs ! Et que de grâces de salut sont dues à leur intercession !

Pour le chant et les illuminations, ils surent trouver aide et appui autour d'eux, et par là, intéresser vivement à la mission bon nombre de personnes heureuses d'y prendre une part active. Les maisons d'éducation et les familles religieuses sous ce rapport sont une précieuse ressource. Ainsi, le collège ecclésiastique de St-Pierre Fourier, et le pensionnat des Religieuses de la Doctrine chrétienne contribuèrent pour leur bonne part au succès et à l'éclat des fêtes de la mission.

Un puissant auxiliaire aussi, un des plus puissants, certainement, ce fut le cantique populaire.

Peut-être certains missionnaires ou groupes de missionnaires seraient-ils parfois portés à se désintéresser de la question du chant, n'en reconnaissant pas assez l'importance, laquelle, de l'avis des meilleurs juges, est capitale.

Sans examen, on adopte n'importe quel recueil, où l'on prend n'importe quels cantiques, qu'on laisse chanter n'importe comment. Aussi la mission manque de vie et d'entrain, parce qu'elle manque de son principal attrait, le chant populaire, le chant des masses, qui l'impressionne si vivement, et porte dans les âmes lumière et chaleur.

Si l'on veut que le chant produise son effet, il faut d'abord un recueil bien choisi, un recueil sérieux, riche en doctrine, irréprochable pour la forme comme pour le fonds, vrai cours de religion chantée.

Les airs des cantiques, doivent aussi être l'objet d'un choix judicieux, et autant que possible, répondre aux sentiments qu'on veut faire passer dans les âmes, par des paroles chantées (1).

1. Un recueil composé sous l'inspiration de ces principes, existe en dépôt à Reims, à l'usage des Pères de la Compagnie, comme les missionnaires des autres familles religieuses ont le leur, en rapport avec leurs traditions et leur esprit propre.

Ce recueil, publié quelque peu hâtivement, sans réaliser, autant qu'on l'aurait voulu, les conditions de perfection désirables, a cependant déjà rendu de réels services, aux missions de Reims, Dunkerque et Lunéville, On y trouve en particulier le cantique à la Royauté de JÉSUS-CHRIST, dont il a été question dans ce récit ; cantique type, comme paroles et comme musique, vrai chant du jésuite tout pénétré d'un généreux amour pour Notre-Seigneur et pour l'Église. Ce cantique, propriété du recueil, fait à lui seul une grande partie du succès.

Une édition nouvelle est en préparation pour paraître dans cinq ou six mois.

Un avantage très appréciable, c'est la modicité du prix de revient. Ce recueil, qui contiendra 48 cantiques français, et un certain nombre de chants latins pour les saluts, sera livré à 2,50 fr. le cent, et 16,50 fr. le mille ; c'est-à-dire *trois exemplaires pour cinq centimes.*

Le recueil des Lazaristes, comprenant 50 cantiques, coûte : 5 fr. le cent; 50 fr. le mille ; cinq centimes l'exemplaire.

Avec musique, le recueil de Reims comprenant 98 pages notées clairement, se vendra 0,10 fr. l'exemplaire, 10 fr. le cent, port en sus, tandis que celui des Lazaristes, également noté, revient à 33 fr. le cent, plus le port 1,50.

Et le recueil des Rédemptoristes (édition 1896) contenant 41 cantiques notés, vaut 0,25 fr. l'exemplaire, 25 fr. le cent.

L'édition notée a sa très grande utilité. Elle intéresse davantage les personnes qui savent la musique ; remise aux chantres, aux chorales, à tous les groupes chantants, et aux élèves des pensionnats, elle facilite singulièrement le travail de répétition, et assure la fidélité de l'exécution.

Ces détails qui peuvent paraître sentir la réclame, ne sont toutefois insérés ici que pour renseigner nos missionnaires et leur rendre service.

On préconise parfois certains recueils à 0,50 fr. le cent. Ces recueils valent ce qu'ils coûtent, et pas plus. Ils ne répondent pas à l'idée qu'on doit se faire du cantique de mission, lequel n'est pas un simple élément d'intérêt, ou un moyen quelconque de diversion, mais bien un instrument d'apostolat, une prédication intéressante qui, de l'église, passera au foyer de la famille, à l'atelier et même dans la rue, ainsi qu'on l'a vu à St-Quentin.

Or, les recueils à 10 pour 1 sou, nécessairement incomplets sous tous rapports, peu agréables à l'œil et peu présentables, laissent le missionnaire dans la gêne, en maintes circonstances, surtout dans les réunions pour catégories spéciales de personnes. En vain cherche-t-on une doctrine sérieuse : que peut-on dire en un ou deux couplets sur les graves vérités à enseigner ?

Et après la mission, les fidèles ne gardent pas volontiers une publication si insignifiante et si misérable, et par suite, ils ne peuvent pas servir à maintenir les fruits de la campagne apostolique, en particulier celui, si apprécié, du chant populaire enlevé par les masses aux réunions paroissiales,

Avoir un bon recueil et le mettre aux mains de tout le monde, c'est un premier point assuré, c'est un premier élément de succès. Il en faut un second, il faut une direction.

Que la direction parte du missionnaire autant que possible, ou, à son défaut, d'une personne sûre et compétente. Venant du missionnaire, elle sera mieux acceptée, et suivie avec plus d'entrain, surtout si, avant la mission ou du moins avant les différents exercices, il a su s'assimiler parfaitement les cantiques. Le missionnaire, directeur du chant, trouve avantage à monter en chaire. Du geste perçu aisément de tous, et de la voix qui domine celle de la foule, il indique le ton à prendre, le mouvement à garder et les nuances à observer.

Nos anciens missionnaires recommandaient de donner aux chants, par ce moyen, la direction nécessaire. Parmi les remarques laissées à leurs successeurs par les PP. Mollet et Sellier, se trouve celle-ci : « Ayez toujours « des cantiques avec refrain ou répétition du premier couplet, qu'on fait « chanter du haut de la chaire, à toute la masse du peuple. Quand « vous le pouvez, faites de la musique, et chantez vous-même, si vous le « savez. »

Si vous ne le savez pas, donnez au moins les indications principales, excitez et encouragez du geste, du regard, et faites soutenir ce chant par une ou plusieurs voix choisies.

Pour éviter toute difficulté, chaque soir, le programme des chants à exécuter est tracé d'avance et communiqué aux membres du clergé, à l'organiste et aux chefs des groupes. C'est ainsi qu'à Saint-Jacques de Lunéville, malgré l'absence de l'organiste habituel, retenu chez lui par la maladie, pas une hésitation ne s'est produite au cours de la mission.

Ces détails, si minimes qu'ils paraissent, ont leur importance, et voilà pourquoi ils ont trouvé assez large place dans cette relation.

Enfin, pour attirer la grâce divine sur leurs travaux, et en assurer la fécondité, les missionnaires devront recourir non seulement à l'harmonie des voix, mais aussi, et plus encore, à l'harmonie des sentiments et des cœurs.

S'il est une circonstance où la douce charité qui unit entre eux les fils de la Compagnie éclate avec fruit, c'est bien celle de la Mission. Autant le peuple est édifié de l'entente parfaite qu'il voit régner parmi ses missionnaires, autant il serait surpris et péniblement affecté de les sentir en désaccord.

Si les missionnaires ou les curés hésitaient à accepter le recueil plus complet, par manque de ressources précuniaires, ne pourraient-ils pas après une distribution gratuite dont la charité couvrirait les frais, mettre le recueil en dépôt chez un libraire ou un commerçant voisin de l'église où les fidèles le trouveraient à son prix modique légèrement augmenté ?

Même dans les paroisses pauvres des campagnes ou des villes, qui ne pourrait disposer de quelques centimes peur se procurer les cantiques de mission ?

La population de Lunéville n'a eu qu'à s'édifier sous ce rapport ; plus d'une fois, elle a rendu hautement à ses missionnaires le témoignage que Notre-Seigneur réclame pour ses disciples : « *In hoc cognoscent omnes quoniam discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* »

Ce qui édifiait plus encore peut-être, c'est la cordiale entente des missionnaires avec le clergé paroissial, entente qui réunissait tous les efforts dans un même but, inspirant à l'œuvre une irrésistible impulsion.

C'est aussi la préoccupation constante des Pères, de mettre en relief le clergé : on a entendu Mgr Turinaz en faire la remarque, non sans quelque arrière-pensée de comparaison avec d'autres manières de faire moins agréables à ses yeux évidemment.

D'ailleurs laquelle de ces deux méthodes peut se recommander plus de la raison et de l'esprit de foi ?

Si le clergé est laissé de côté pendant la mission, il souffre nécessairement de son inaction et de son inutilité dans le grand mouvement qui travaille la paroisse. S'il ne l'arrête pas, il s'en tient éloigné et y reste indifférent. C'est une force et une influence considérables perdues. Il attendra avec une certaine impatience que la fin de la mission lui rouvre son champ d'action. Et, les missionnaires partis, il ne se soucie point de continuer les œuvres établies par eux, ni d'entretenir le mouvement créé par leur apostolat. Il s'est senti comme amoindri.

Dans le cas contraire, tout heureux de profiter de la mission pour prendre un contract plus sérieux avec sa paroisse, le clergé volontiers se fait missionnaire avec les missionnaires ; nous avons vu avec quel zèle admirable et quelle sacerdotale abnégation le vénéré archiprêtre de Lunéville se dépensait pour le succès de la mission. La campagne apostolique terminée, encouragé lui-même, sanctifié par la grâce de la mission et par son propre dévouement, le clergé se livre avec ardeur au maintien des œuvres et des habitudes de piété auxquelles la mission a donné naissance : il se sent grandi et fortifié par le passage des missionnaires ; aussi ne les voit-il s'éloigner qu'à regret.

Il est bon de remarquer que grâce à cette action commune du clergé et de ses missionnaires, la Compagnie, malgré le nombre relativement restreint d'hommes dont elle dispose pour ses missions, sait étendre son champ d'action, comme si elle multipliait ses ouvriers apostoliques. C'est ainsi que naguère, par un ministère exercé en union avec le clergé, deux de nos Pères, dans une paroisse considérable de Bretagne, en quinze jours, déterminèrent un mouvement religieux incomparablement supérieur à celui produit par d'autres missionnaires évangélisant la même paroisse au nombre de huit pendant un mois. Ce fut l'avis unanime du clergé et des fidèles.

Cette union dans le travail avec le clergé en temps de mission, n'est-elle pas d'ailleurs de tradition dans la Compagnie, au moins dans nos provinces françaises, et la vie du vénérable Père Maunoir en particulier n'en est-elle pas un bel exemple ?

Puisqu'elle est si utile, nécessaire même, il importe essentiellement de l'assurer par tous les moyens. Si le clergé n'était pas gagné à l'idée de la mission, avant l'ouverture des Exercices, comme il peut arriver quand l'initiative ne vient pas de lui, il faudrait dès les premiers jours l'avoir conquis. Comment y parvenir ?

Par le dévouement et l'abnégation aussi bien dans les rapports privés que dans les rapports publics.

Dans les entretiens particuliers, à table ou ailleurs, s'intéresser à la paroisse et à ses œuvres. Si l'on parle de la mission, raconter les faits édifiants que la discrétion et la prudence apostoliques permettent de rapporter; en général, tout ce qui est de nature à encourager, et rien qui puisse contrister, ou ralentir le zèle; ne traiter aucune question portant à la discussion ou de nature à désunir. Laisser paraître une humilité sincère dans les paroles et les actes, une charité franche et inaltérable, malgré l'impression du moment, et avec un soin délicat, ne prendre aucune détermination importante, sans avoir demandé l'avis du clergé; régler avec lui les fêtes et cérémonies, ou du moins lui en soumettre le programme.

En public, avec simplicité et sans affectation lui donner toutes les marques de déférence et de respect qui lui sont dues.

Savoir s'effacer et céder le pas, toutes les fois que le ministère ou l'intérêt de la mission ne demande pas le contraire. Dans la parole, éviter tout ce qui ferait sentir « à dessein » la supériorité du missionnaire et son initiative. Donner à entendre que tout est concerté avec le clergé, décidé par lui en dernier ressort, usant vis-à-vis des fidèles de formules semblables à celle-ci: « M. le Curé, dans sa prudence, a jugé bon... M. le Curé, en raison du zèle qui l'anime pour la sanctification de vos âmes, a cru opportun, a décidé, etc.... »

Faire ressortir, avec discrétion toujours, les divers témoignages de zèle, donnés par lui pendant la mission, et les joies du Pasteur à la vue du mouvement religieux qui se produit, digne récompense sur la terre de son dévouement pastoral.

Retourner vers lui la reconnaissance des fidèles prête à se diriger vers le missionnaire. — Ainsi, à Lunéville, on apprend un jour qu'une députation des messieurs les plus influents de la ville se proposaient de venir au presbytère, remercier les missionnaires au nom de la population reconnaissante. Ils viennent en effet: un général de division, un commandant des cuirassiers, un capitaine de dragons, le conseil de la fabrique, et les présidents des diverses œuvres.

Le Père Supérieur, averti de leur dessein, avait eu soin d'adresser la députation à monsieur l'archiprêtre; lui-même était présent, mais les honneurs de la réception étaient allés directement au bon et vénéré archiprêtre à qui ils revenaient de droit.

Il est utile aussi, quand l'occasion se présente, de recommander les œuvres et les institutions paroissiales, d'en faire l'éloge et d'engager à les soutenir.

Mais ce à quoi il faut particulièrement veiller, c'est de laisser au clergé sa part d'action. A ceux de ses membres qui sont plus jeunes confier le soin de la décoration, des illuminations, des cérémonies, du chant; le missionnaire se réservant de donner l'inspiration, la direction et l'encouragement.

Au clergé encore la consolation de distribuer les souvenirs, les objets de piété, de célébrer les messes de clôture des différentes retraites et même d'y parler; de réciter, s'il le faut, les formules de consécration et donner les bénédictions solennelles. A Saint-Jacques de Lunéville, ce fut monsieur l'archiprêtre, qui du haut de la chaire, et placé entre deux missionnaires, donna la bénédiction papale, délégué à cet effet par le R. P. Supérieur. Et ce spectacle inusité fit sur le peuple une excellente impression.

Cet oubli de soi attire la grâce, et unit fortement le clergé, les missionnaires et le peuple fidèle.

A Lunéville, où cette union semble avoir été la note dominante, on en ressentit les effets pendant toute la durée de la campagne apostolique, et surtout à la fin, au moment du départ. Il y eut alors une bien touchante manifestation de sympathie. Le clergé avait voulu conduire ses missionnaires à la gare, où déjà les attendait une foule considérable composée d'hommes surtout. Et tout ce monde, après avoir dit aux missionnaires, avec leur adieu, leur dernier merci, au moment où le train se mit en marche, continuait à les saluer. Leurs larmes trahissaient leur profonde émotion, et leurs regards pleins de regrets cherchaient à suivre encore ceux qui déjà avaient disparu. Touchant témoignage de pieuse reconnaissance que le missionnaire a emporté et qu'il garde à jamais inoubliable en son âme, comme preuve consolante du bien réalisé, et comme gage sérieux de persévérance. En acceptant ce gage, et en espérant l'accomplissement de cette promesse, il ne s'est pas trompé.

Depuis la mission, la chère population de Lunéville a persévéré dans ses sentiments chrétiens, et ses généreuses résolutions.

Les institutions et associations paroissiales ont un regain de vitalité; les œuvres de persévérance proposées par les missionnaires sont fidèlement suivies. Jusqu'ici, tous les dimanches à 8 h. du soir, et tous les jours, pendant le mois de mai, l'église est remplie. Le chant des cantiques, comme

aux jours de la mission, continue à intéresser et à sanctifier ce bon peuple; et souvent, mais surtout le dimanche après-midi, les lunévillois s'en vont par bandes nombreuses au pied de la croix élevée et bénite le jour du vendredi-saint.

Ce pieux pèlerinage anime et soutient leur confiance, et, en face de cette croix dont la muette éloquence les saisit encore, au souvenir de la grande journée, ils s'encouragent à la fidélité; ensemble ils sont heureux de prier et de chanter leur éternelle reconnaissance et leur inviolable amour envers le Maître adoré qui toujours tient grands ouverts et ses bras et son cœur.

A. Haine, S. J.

Inauguration de l'école catholique d'Arts et Métiers.

Extrait de La Dépêche *(Nord), numéro du mercredi 26 octobre 1898.*

AINSI que nous l'avons annoncé, lundi matin a eu lieu l'inauguration de la nouvelle école catholique d'arts et métiers.

A onze heures du matin, Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai, a procédé à la bénédiction solennelle des premiers bâtiments de la nouvelle école. Une estrade avait été élevée dans la salle de l'ajustage, décorée aux armes du Souverain Pontife et de l'archevêque.

Mgr Sonnois y a pris place, ayant à ses côtés M. Théry, président de la Société civile de l'établissement, Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique, le R. P. Peultier, de la Compagnie de Jésus, provincial de la province de Champagne, et M. le vicaire-général Lobbedey.

Les premiers élèves, dans leur tenue élégante et modeste, entouraient l'estrade.

Parmi les nombreux invités qui se pressaient derrière eux, donnant ainsi à cette nouvelle œuvre pleine d'espérance une marque de chrétienne sympathie, nous avons remarqué d'abord dans le clergé MM. les chanoines Delassus, Ficheux, Fremaux, doyen de la Madeleine; Hellin, doyen de Saint-Michel; Carton, doyen de Saint-Pierre — Saint-Paul; Brande, curé du Sacré-Cœur; Vallin; les abbés Selosse, curé de Saint-Martin d'Esquermes, avec tout le clergé de la paroisse, sur le territoire de laquelle l'école est située; les abbés Streck, doyen de Saint-Sauveur; Deram, curé de Saint-Pierre Saint-Paul; le R. P. Rollin de la Compagnie de Jésus, supérieur de la résidence de Lille; le R. P. Duchaussoy, prieur des Dominicains; le R. P. Jean-Joseph, prieur des Franciscains; les supérieurs des Pères Blancs, des Récollets, des Camilliens; le R. P. Lacouture, le savant et distingué supérieur de la nouvelle École; M. l'abbé Cheval, aumônier de l'hôpital Sainte-Eugénie, et un nombreux clergé de la ville de Lille et des environs.

Dans l'assistance nous avons reconnu au hasard : MM. André Bernard, Louis Cordonnier, Albert Dujardin, Louis Tiberghien, membres du comité de patronage ; Charles Verley, Féron-Vrau, Devilder, Barrois, Lepers, conseiller général du Nord ; Marce, Laurenge, conseiller municipal ; Hurtrel, Béghin, maire d'Armentières ; Scrive de Négri, Agniel, directeur des mines de Nœux ; le comte Houzé de l'Aulnoit, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats ; le docteur Eustache, le colonel Arnould et un grand nombre de professeurs des facultés catholiques, d'industriels de la région et de personnalités dévouées aux œuvres catholiques.

M. Théry a pris le premier la parole. Après avoir souhaité la bienvenue à Mgr l'archevêque, il a retracé l'historique de la nouvelle école. La pensée première de sa fondation n'est pas née d'hier, dit-il, elle date de vingt-cinq ans ; le terrain a été acheté alors, et c'est un heureux avantage, car on ne trouverait plus aujourd'hui, dans Lille, un terrain d'une si vaste superficie. Mgr Monnier a béni, il y a vingt ans, la première pierre de l'édifice. Depuis, ont survenu des difficultés qui maintenant sont aplanies. Il y a un an, on commençait les travaux. Aujourd'hui, on inaugure l'école en présence des premiers élèves.

Les catholiques ont voulu attirer la bienveillance du ciel sur une œuvre qu'ils ont entreprise *ad majorem Dei gloriam ;* c'est pourquoi ils ont demandé à Mgr l'archevêque de la bénir.

L'orateur explique avec beaucoup de netteté le but de cette fondation ; dont tous les industriels, dit-il, ont compris l'utilité. Dans ce dessein, il expose le rôle social du patron, rôle à la fois de justice et de charité. L'ouvrier n'a pas seulement droit au salaire, il a aussi le droit de conserver sa foi, de sauvegarder son innocence, de pratiquer la vertu et son maître doit lui assurer ce droit. Il a un autre devoir, devoir de charité qu'il exerce par son influence, par un véritable patronage, comme son nom l'indique.

Par qui sera-t-il mieux secondé dans l'application de ces devoirs que par ses directeur et contremaîtres qui, ayant plus de points de contact avec l'ouvrier, sont plus aptes à veiller à sa sauvegarde ? C'est pourquoi il faut aux industriels des directeurs et des contremaîtres habiles dans leur art et animés de la foi chrétienne.

C'est à cette double préoccupation que répond la création de l'école catholique d'arts et métiers.

En terminant, M. Théry adresse des remerciements à Mgr l'archevêque pour sa bienveillance à l'égard de la nouvelle œuvre et émet le vœu que de nombreux jeunes gens sortent de cette pépinière, joignant à la science humaine le dévouement chrétien.

Mgr l'archevêque répond en quelques mots empreints d'une fine bonhomie et d'une douce éloquence qui va droit au cœur.

« Il porte, dit-il, un vif intérêt à l'école, à laquelle il prédit un glorieux avenir. Il salue avec amour ces premières fleurs qu'il voit passer autour de lui et dont il espère d'excellents fruits. »

Il développe cette idée qu'une école catholique d'arts et métiers était une nécessité de premier ordre ; il était urgent de pourvoir à la sauvegarde de la moralité et même de l'intelligence des jeunes gens qui se destinent aux carrières industrielles, et, sous ce double rapport, le comité a accompli une œuvre vraiment utile.

Ayant loué en termes chaleureux la clairvoyance, le zèle et le dévouement des fondateurs, il arrive aux maîtres et il se repose sur l'expérience et la valeur des religieux qui ont la direction de la maison pour en prévoir le succès. C'est là une marque de faveur de la Providence, dit-il, que de voir cet établissement entre les mains d'une Société qui a créé et fécondé tant d'œuvres diverses et qui s'est appliquée avec plus de persévérance encore aux œuvres d'utilité sociale.

Mgr l'archevêque remercie en terminant tous ceux qui, par leur présence, témoignent l'intérêt qu'ils portent à cette nouvelle manifestation de la science chrétienne.

Il prend ensuite la crosse et la mitre et entonne le *Veni Creator*, qui est chanté en chœur par tous les assistants.

Après ce chant, Mgr l'archevêque prononce les paroles de la bénédiction et parcourt successivement tous les ateliers en les aspergeant d'eau bénite ; il monte jusqu'au belvédère où se dresse fièrement, dominant toute la ville, un immense drapeau tricolore portant l'image du Sacré-Cœur, majestueux pavillon d'une œuvre vouée à l'honneur de l'Église catholique et au salut de la société française.

Derrière lui marchent les invités, qui admirent les belles et vastes proportions des bâtiments qui sont achevés et les plans de ceux que l'on doit encore élever sur les terrains inoccupés.

On rend hommage à la rapidité avec laquelle MM. Villain, architecte, et Laurenge frères, entrepreneurs, ont élevé ces constructions solides, tout en maçonnerie et en fer, qui peuvent braver le feu et les ans.

Ce n'est pas ici le cas de faire une description complète de l'établissement, mais le court passage que nous avons fait à travers les classes et ateliers nous a fait voir que tout était vaste, bien aéré et qu'un outillage perfectionné commence à y être installé. C'est un nouveau monument aux belles dimensions qui va enrichir cette partie de la ville déjà embellie par les magnifiques constructions de l'Université catholique.

Le Banquet.

Après la cérémonie, un banquet a réuni dans une des salles du nouvel

établissement, fort bien décorée pour la circonstance de trophées et d'écussons formés avec des outils, les membres du conseil de patronage, les professeurs, les élèves de la première promotion, un certain nombre d'invités, notamment les directeurs des écoles libres d'Arts et Métiers de Roubaix et de Tourcoing.

Mgr Sonnois présidait, ayant à ses côtés M. Gustave Théry, président du conseil d'administration, et Mgr Baunard, recteur de l'Université catholique de Lille. A la table d'honneur, nous avons remarqué également les supérieurs des diverses communautés religieuses et des collèges libres de la ville de Lille.

Au dessert M. Gustave Théry a pris la parole, et, dans un toast chaleureux, il a remercié l'archevêque de Cambrai du précieux encouragement qu'il donnait à la nouvelle institution ; il a émis le vœu que dans quelques années le vénérable prélat puisse bénir la dernière pierre de l'œuvre achevée, comme il avait présidé aux débuts de cette école.

Aucune institution, ajoute M. Gustave Théry, n'est plus nécessaire au point de vue social et religieux, dans la région du Nord. On a reproché, et assez justement, à l'État, de n'avoir su faire que des fonctionnaires dans ses écoles. Il n'est point nécessaire d'aller à l'étranger pour savoir ce que peut donner la force puissante de l'initiative privée ; nous avons cette fierté dans le Nord de ne point considérer le fonctionnarisme comme un idéal. Lorsqu'un homme, dans toute l'activité de la jeunesse et de l'intelligence, regarde devant lui l'avenir, ne peut-il envisager une carrière plus séduisante que celle qui consiste à donner à l'État le moins de travail possible en échange d'un salaire le plus réduit possible jusqu'à l'époque d'une retraite dont il peut d'avance, à quelques années près, calculer le montant ?

Nous appartenons à une race plus énergique, qui veut l'activité et le travail, parce que c'est l'indépendance et la dignité. Donc, ce que nous voulons faire dans cette école, ce ne sont point des fonctionnaires, mais des hommes, des collaborateurs de l'industrie, habiles dans leur art, mais soucieux également des principes sociaux et des devoirs du christianisme.

En terminant, M. Gustave Théry boit à l'archevêque, aux industriels qui honorent l'école de leur patronage, et aux élèves qu'elle formera, et qui bientôt, dans toute la France, porteront son bon renom au point de vue professionnel et moral.

Dans son numéro du vendredi 11 novembre, La Dépêche *ajoutait les détails suivants sur les bâtiments de la nouvelle École.*

Les constructions de l'École catholique des arts et métiers ne présentent, dans l'état actuel, que le tiers de l'édifice total, qui, avec ses cours et ses dépendances, couvrira une surface de plus de 2,000 mètres carrés.

C'est M. Vilain, architecte à Lille, qui a été chargé de cet important travail, dont l'intérêt est plus dans la savante et judicieuse distribution des plans que dans le parti architectural des élévations. Sauf le porche monumental, une cage d'escalier en forme de tour carrée et la chapelle où s'accusent le souci de la forme et la recherche des lignes, le reste de l'édifice ne diffère pas sensiblement dans son ensemble de l'architecture courante d'une usine.

Point de luxe, mais une propreté méticuleuse, point de visées monumentales, mais une haute préoccupation de l'hygiène, point d'ateliers à la mise en scène tapageuse, mais des ateliers vastes, bien éclairés, bien aérés, et conçus en vue de la plus grande facilité du travail. Aussi l'École est-elle une sorte d'usine modèle, qui, par elle-même, constitue un enseignement de la meilleure ordonnance et disposition d'une usine, et dont les élèves emporteront le souvenir d'un aménagement et de dispositions types qui, avec les adaptations spéciales à chaque industrie, peuvent se reproduire dans la vie manufacturière sans entraîner des dépenses exagérées.

Le plan général de l'École forme un quadrilatère irrégulier, comprenant en façade le quartier du personnel, l'infirmerie et le grand parloir.

Une vaste cour pour les élèves s'étend derrière ce premier corps de logis. Elle est limitée au fond par le bâtiment des classes, comprenant au sous-sol les réfectoires, au rez-de-chaussée des amphithéâtres et salles d'examen, au premier étage les classes de dessin, au deuxième étage des chambres et la lingerie. A droite de la cour, une construction reliant le quartier du personnel au bâtiment des classes est affectée, au rez-de-chaussée, aux salles de récréation et de musique ; à l'étage, la moitié de cette aile est réservée à la chapelle, l'autre moitié, premier, deuxième et troisième étages, aux dortoirs. L'aile gauche est formée d'une galerie couverte donnant accès à un jardin, au musée technologique, aux salles de physique et de chimie, et à un grand amphithéâtre.

Une deuxième cour, dite des ateliers, s'étend derrière le bâtiment des classes. Elle est bornée à droite par la cour des châssis, la sablerie et la fonderie, à gauche par l'atelier d'électricité et le magasin des bois, au fond par une double rangée d'ateliers comprenant en première ligne la salle des machines, les chaudières, les forges et le magasin du fer, en seconde ligne les salles de modelage et d'ajustage.

Tout cela n'est pas encore édifié, un tiers seulement des constructions est terminé, mais les bâtiments qui restent à construire s'élèveront nécessairement assez vite, car les besoins de l'enseignement imposeront le rapide achèvement de cette très belle École.

L'entrée de l'École est formée d'un portique monumental comme un arc de triomphe, avec un grand cintre qui doit abriter en son tympan une mosaïque de céramique représentant la croix dominant et protégeant une fi-

guration de l'Industrie. Les pieds-droits qui de chaque côté soutiennent le cintre immense seront ornés de chutes de bronze composées avec des organes de machines, tandis que les angles supérieurs des pieds-droits sont flanqués d'anges en cariatide. Cette partie de l'édifice a vraiment de la grandeur dans ses lignes sévères et belles, elle est des plus réussies. Le reste de la façade ne comporte qu'une légère ornementation de céramique aux fenêtres et une frise également de céramiques courant sous la corniche.

Œuvre de Notre-Dame de la Mer.

Extrait du Bulletin des Œuvres de mer.

CETTE œuvre, dont les commencements furent très modestes, prend chaque jour un nouveau développement, grâce à la bénédiction de Notre-Dame. Depuis plusieurs années, des hommes de foi et d'action cherchaient un moyen de venir en aide aux marins, qui, abordant sur une terre étrangère, étaient sans asile, et exposés à toutes les séductions du mal. Ce moyen a été trouvé. Dans plusieurs ports de France les catholiques ont créé ce qu'on appelle la *Maison du Marin.*

Rien de semblable n'existait encore à Boulogne ; mais voici que M. le chanoine Cochet, curé de Saint-Vincent de Paul, dont le zèle est infatigable, a doté notre ville d'un établissement de ce genre. Il ne pouvait réaliser son projet qu'à deux conditions : il fallait d'abord trouver un local convenable, qui ne nécessitât pas de trop grands frais, car les curés ne roulent pas sur l'or. Il l'a trouvé. Il fallait ensuite à M. le curé de Saint-Vincent de Paul un collaborateur, qui se donnât tout entier à cette œuvre, un prêtre connaissant plusieurs langues, ayant de l'entrain, et sachant fraterniser avec le marin : il l'a cherché parmi ceux qui sont toujours prêts à se dévouer, et il l'a trouvé.

L'œuvre est donc fondée et elle est dans le milieu qui lui convient, puisque la *Maison du Marin* est située sur le *quai du Bassin* où abordent la plupart des bateaux étrangers. Nous faisons les vœux les plus ardents pour que cet essai réussisse, et nous demandons, à cette fin, les prières de tous nos abonnés.

Voici la note que nous envoie l'aumônier de la *Maison ;* elle mettra nos lecteurs au courant de ce qui a été inauguré à Capécure le 28 oct. 1898.

LA MAISON DU MARIN.

I. — But de l'Œuvre, a Boulogne.

Dans les grands ports de commerce, comme Marseille, Bordeaux, Dunkerque, la *Maison du Marin* a pour principal objet d'héberger les hommes récemment débarqués, en attendant un nouvel embarquement.

Ici, peu de navires débarquent leurs équipages. Ce qu'on trouve surtout au bassin à flot, ce sont des caboteurs qui font la côte de Bordeaux à Dunkerque. Les hommes logent et mangent à bord. D'ordinaire, ils travaillent tout le jour, et ne sortent qu'après le repas du soir.

Naturellement, ils se répandent dans les cabarets où beaucoup mènent une vie tapageuse.

Dans le nombre cependant il s'en trouve quelques-uns d'une humeur plus tranquille, désireux même d'employer utilement ces heures que d'autres gaspillent autour d'eux. Ce sont ces hommes que nous voulons aider, en leur offrant un refuge.

La *Maison du Marin*, à Boulogne, consistera donc, pour commencer, en une salle de lecture, où l'on trouvera des livres intéressants et instructifs, et aussi tout ce qu'il faut pour écrire, papier à lettres, enveloppes, etc.

L'entrée sera absolument gratuite ; on exigera toutefois qu'on se soumette au règlement de la Maison.

Tous les étrangers seront admis, spécialement les marins catholiques anglais.

N. B. — Le mouvement annuel des marins, séjournant dans le port de Boulogne, en dehors des pêcheurs, est d'une quarantaine de mille hommes (40.000). (Voir *Annuaire* de Boulogne, p. 121.)

II. — Organisation de l'Œuvre.

Pour réaliser ce projet, si modeste qu'il fût, il fallait un local. Nous en avons loué un, quai du Bassin, 50 bis, dans d'excellentes conditions. Nous l'avons meublé. Il ne nous reste qu'à le pourvoir de livres et de journaux.

Pour cela nous faisons appel à tous.

Que de livres, que de journaux surtout, anglais et français, illustrés ou non, s'égarent chaque jour ou encombrent les greniers, qui seraient pour nous une fortune !

Nous prions donc nos amis d'envoyer à l'Aumônier de la *Maison du Marin* les livres et les journaux dont ils peuvent disposer. De même, médailles, scapulaires, crucifix, etc.

Nous espérons aussi qu'une souscription, ouverte à Boulogne, essentiellement boulonnaise, aurait quelque succès. Il faut se souvenir que tout commencement est difficile, et qu'on ne se procure pas sans peine les premières ressources. Pour avoir de l'argent il faut faire quelque chose, et pour faire quelque chose il faut de l'argent. C'est un cercle vicieux dont la sympathie de nos souscripteurs saura bien nous tirer.

La direction de la *Maison du Marin* à Boulogne a été confiée au Père V. Baudot, S. J.

Le salle de lecture est ouverte de 5 à 10 h. du soir les jours ordinaires et de 2 à 10 h. les dimanches. Au début, une demi-douzaine d'hommes

vinrent chaque soir ; leur nombre a augmenté depuis. Durant les mois de novembre et décembre, environ 350 marins ont passé par la Maison. Le P. Baudot, pour faire connaître son œuvre, va sur le port à l'arrivée des navires marchands, monte sur le pont et fait les invitations. Pour le moment, point de chapelle, ni de confessionnal. C'est un essai que l'on tente. On ne vend point de consommation. Les marins pour s'en procurer, n'ont qu'à descendre au rez-de-chaussée qui est un café.

Le Congrès catholique de Besançon.

Lettre du P. Poulain au F. Léard.

L'ASSOCIATION Catholique de la Jeunesse Française a organisé un congrès à Besançon, du 17 au 20 novembre 1898. Il m'a été donné d'assister à ces réunions, et j'en suis resté ravi. Le Congrès, en effet, a été *brillant*, *laborieux*, *utile*. Je voudrais vous rendre sensibles ces trois qualités; mais je n'ose l'espérer. Pour apprécier un tableau de maître, il faut l'avoir sous les yeux. La lecture ne produit pas l'effet de la vision. Les comptes rendus des journaux présentent un amas touffu de faits et d'éloges, qu'on lit avec ennui et défiance. Je crains de ne pas faire mieux. Essayons pourtant.

Et d'abord le congrès a été *brillant*. Le nombre des congressistes était considérable. On a su que le chemin de fer avait distribué 800 billets à prix réduit. Il y avait, en outre, les habitants de Besançon. Les séances du matin et de l'après-midi étaient consacrées aux discussions, parfois ardentes. Le soir, on se réunissait dans l'immense enceinte du Kursaal, où les places étaient payantes; le nombre des billets d'entrées est monté, certains soirs, jusqu'à 3700. Certes, voilà un congrès qui compte !

Une foule de personnages distingués s'y étaient donné rendez-vous. On y voyait cinq évêques, quatre députés français (MM. de Mun, Lerolle, Lemire, Massabuau), un député suisse (M. le baron de Montenach) et enfin M. Brunetière, de l'Académie Française, qui, non content de soulever les applaudissements par son magnifique discours au Kursaal, a daigné se mêler aux jeunes. Il a assisté à de longues discussions, et, dans le train qui le ramenait à Paris, il a profité de ce que les wagons-couloirs communiquent, pour revenir, avec M. l'abbé Lemire, tenir, dans les dits couloirs, une foule de petits congrès partiels.

J'ai senti, en plusieurs circonstances, la difficulté qu'il y a à organiser des réunions plus modestes et à y prévoir une foule de menus détails matériels; aussi je suis resté stupéfait de ce qu'a fait ici l'*Association catholique de la Jeunesse*. Tout est parti du centre de l'œuvre, qui est à Paris, rue des Saints Pères, 76. Deux jeunes gens surtout ont donné les impulsions, en se faisant aider de leurs amis de Besançon et de leur directeur spirituel, l'aimable et

actif P. Dagnaud, eudiste. L'un des jeunes gens a consacré toutes ses vacances à ce labeur; et, je ne crains pas de le répéter, le résultat est étonnant.

J'ai dit que le congrès a été non seulement *brillant*, mais *laborieux*. Pendant trois jours et demi, on a eu, dans chaque journée, environ neuf heures de discussions et discours. L'après-midi surtout, il fallait du courage : On entrait à 2 heures et on ne se séparait guère qu'à 7 heures.

Enfin le congrès a été *utile*. Je pourrais citer des personnages de marque qui sont venus là, croyant n'y trouver qu'une parlotte, des phrases sonores sur l'Église et la patrie. C'est seulement à la fin du congrès qu'ils ont avoué et rétracté leurs préjugés secrets. Ils croyaient que l'Association n'existait guère que sur le papier et que ses réunions avaient peu de portée. Au moment de quitter Besançon, Mgr Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris, s'est avancé vers les organisateurs et leur a dit : « Ce congrès est pour moi une révélation. Je vois maintenant que vous représentez une force considérable. Il faut que toutes les Associations de jeunes gens se rallient à la vôtre. Je vais prêcher d'exemple. Car j'ai fondé à Paris un groupe pour les étudiants de l'Institut Catholique. A mon retour, je donnerai l'ordre de les rattacher à votre œuvre, et j'agirai à l'archevêché pour que d'autres en fassent autant. »

Entrons maintenant dans le détail des divers genres d'utilité du congrès. 1° Il a été *utile aux jeunes gens*. Beaucoup d'entre eux ont fait des discours ou des rapports. Et pour cela, il leur a fallu étudier nombre de questions, et vivre les choses dont ils parlaient. De plus ce travail avait été précédé d'une foule d'autres dans les associations locales, où les orateurs ont dû se former.

Le journal protestant *Le Signal* avait annoncé que les jeunes gens n'auraient au congrès qu'un rôle passif, ou, pour employer le mot de ce journal, un rôle « réceptif ». De vieux messieurs viendraient leur faire la classe, les accabler de conseils. Leur droit se réduirait à applaudir. Cette prédiction ne s'est pas vérifiée. Sans doute, dans les réunions du soir, au Kursaal, la plupart des orateurs étaient des hommes mûrs; il fallait bien que les vétérans parlassent aux jeunes. Mais dans toutes les discussions, les jeunes étaient sans cesse sur la brèche.

L'*Association* n'entend pas être la répétition du collège. Elle a un but nouveau à poursuivre : Les écoliers doivent écouter, les jeunes gens sortis du collège doivent parler et agir.

A propos d'activité et d'exercice d'initiative, permettez-moi une digression qui montrera quelle vitalité on trouve maintenant chez les braves étudiants d'Angers qui me racontent leurs entreprises pendant le voyage. Ils ont créé parmi eux un *comité de la presse*, qui s'engage à fournir chaque semaine un article au moins au journal catholique de la ville; et ainsi ils se

forment à la lutte du journalisme. Leur *comité pour les patronages d'enfants* est partagé en plusieurs groupes. Les uns s'exercent à donner des conférences publiques; les autres forment la section des prédicateurs. Oui, je dis: des prédicateurs. Car, chaque dimanche, l'un d'eux monte en chaire, dans la chapelle d'un patronage. Et cela, avec la permission de l'évêque et l'approbation du supérieur du grand séminaire, qui ne craint pas d'y envoyer des séminaristes comme auditeurs. N'y a-t-il pas là une formation excellente pour les jeunes gens? Voilà une pépinière d'hommes politiques qui, un jour, sauront l'art de parler aux foules et de riposter habilement à une attaque imprévue. C'est à ces travailleurs que le jeune vice-président, M. Bazire, s'adressait lorsqu'il demandait aux catholiques de préparer leurs armes pour monter à l'assaut des fonctions officielles et y établir le règne du Christ. « Ah! disait-il, nous sommes las, nous autres les jeunes, d'être, en tant que catholiques, les perpétuels vaincus des luttes politiques. »

Quand les congrès n'auraient d'autre effet que de produire partout cette *excitation*, cet appel aux œuvres, chez les jeunes gens, ils auraient rendu un immense service.

2° *Seconde utilité :* On a *grandement édifié les catholiques* qui étaient venus là comme simples auditeurs. Quand, par exemple, des jeunes gens, comme MM. Bazire et Sangnier, soulevaient une salle de près de 3000 personnes, en y proclamant que les jeunes veulent être apôtres, j'entendais des ecclésiastiques répéter autour de moi: « Ah! qu'il est beau de voir des étudiants, des laïques, nous parler ainsi de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST! » Et ils ajoutaient : « il y a vingt ans, nul n'aurait pu rêver une telle marche en avant; combien la formation des jeunes était différente! On ne songeait qu'à les préserver, maintenant on en fait des hommes d'*action*, des conquérants. »

3° *Troisième utilité :* Apprendre aux catholiques français à *s'organiser*. Les catholiques belges, allemands et suisses ont su le faire : « En France, écrivait M. le baron de Montenach, chaque association marche au hasard, sans connaître ses pareilles. Alors qu'en Allemagne, tous les rouages s'*emboîtent* dans un engrenage savant, en France, ils tournent dans le vide. Chaque région, chaque diocèse, suit une inspiration différente. *Jamais les chefs ne se réunissent et ne se concertent.* Du reste, des chefs *reconnus*, il n'y en a pas. Il y a bien des congrès, mais aucun n'a ce caractère de *généralité* et *d'autorité* qui peut imposer à une *nation*, à des foules, une idée, une action résolue. »

Il en est tout autrement quand un congrès est organisé par une *association* permanente, qui continue ensuite son action, et revient sans cesse à la charge. Les congrès doivent fortifier la puissance de l'Association, qui, à son tour, rend leur action durable.

Ainsi les congrès, pourvu qu'ils soient faits sur le modèle de celui de

Besançon, contribuent directement à *organiser* l'armée catholique en France. Ils ont aussi une action indirecte sur cette organisation, en créant l'union des cœurs. Le problème de l'union n'est pas aussi facile qu'il semble a priori. Parmi les jeunes gens, il y en a de provenances les plus diverses. Ils accourent, quittant les collèges des Maristes, ou des Eudistes, ou des Marianites, ou des Jésuites, ou des Petits Séminaires, ou de l'Université. Ils ont leurs préjugés, peut-être leurs antipathies. Chacun craint qu'un groupe différent du sien ne veuille lui imposer ses goûts ou s'emparer du pouvoir. Et pourtant il faut les unir. Le moyen c'est de causer avec eux, *de leur montrer qu'on les aime* et qu'on ne cherche pas à les enchaîner. On aura sur les points secondaires des idées, des méthodes différentes, soit. L'union n'est pas l'uniformité. Pour qu'elle existe, il suffit de s'entendre sur l'essentiel, c'est-à-dire sur deux ou trois idées. Du moment que chaque groupe proclame qu'il veut être catholique et apôtre, il y en a assez pour s'unir. Si, après cela, il leur plaît de n'avoir pas de sympathie pour ma petite personne, je n'y vois aucun inconvénient, et je continuerai à les aimer. L'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà le vrai et le seul trait d'union à chercher.

Ces idées larges, qui sont celles de l'*Association*, comme je le montrerai plus loin, ne sauraient être trop vulgarisées. Et maintenant qu'elles sont mieux connues, elles amènent une foule de jeunes gens qui jusqu'ici restaient défiants. « Certains d'entre eux, écrivait M. Bazire, ne se souciaient pas d'utiliser les constructions existantes; ils préféraient bâtir chez eux, *pour eux*, la petite maison à contrevents verts, dont ils ont eux-mêmes tracé le plan. » Ils voient maintenant qu'on peut concilier une forte autonomie avec une union utile. Et s'ils l'ont appris, c'est dans les mille entretiens familiers qui accompagnent un congrès. Que de préjugés tombent quand on se connaît de près !

4° *Quatrième utilité :* une foule de *questions instructives* ont été traitées, comme la suite va le montrer. Sans doute, il y a eu çà et là des esprits peu pratiques (avouons que, le plus souvent, ce n'étaient pas des jeunes gens), qui se croyaient obligés de nous expliquer longuement ce que tout le monde savait et admettait d'avance. D'autres abusaient des clichés littéraires et nous perdaient du temps. Tout congrès est exposé à ces mésaventures. Mais l'assemblée savait aussi se défendre. Elle s'agitait nerveusement et grinçait des dents, jusqu'à ce que le président eût conjuré l'orateur d'arriver à des idées, présentant le double caractère qu'on doit exiger d'elles dans tout congrès : être *pratiques*, être *nouvelles*. — Et on y arrivait !

Un préambule est nécessaire, pour comprendre qu'on ait pu traiter certaines matières, qui, comme la question des caisses rurales, semblent, à première vue, étrangères aux œuvres de jeunesse. Il faut rappeler une idée qui sans cesse a été répétée dans le congrès : c'est que les catholiques, et

même les jeunes, qui sortent du collège, ne doivent pas se contenter d'être pieux. Sans doute ils doivent prier, entrer dans des congrégations, peut-être même dans des tiers-ordres. Mais, en même temps, il leur faut convertir ceux qui les entourent, et pour cela, pénétrer dans les *milieux neutres*, se mêler à *toute entreprise*, si elle est bonne en soi, quand même la religion n'y apparaîtrait pas par elle-même. Par exemple, il faut se mêler aux syndicats agricoles, à l'enseignement agricole, et même aux sociétés de gymnastique, d'épargne ou de chant. Et c'est d'une manière pratique qu'il faut s'y mêler, en rendant des services. On l'a répété : ce sont les *services rendus qui seuls donnent de l'influence à notre époque* et feront qu'on écoutera ensuite la parole de Dieu que nous désirons apporter. Combien ce principe est évident pour quiconque a été chargé d'une réunion d'étudiants, ou d'ouvriers, même catholiques. Si vous n'avez pas tout d'abord un intérêt *humain* à leur offrir, matériel ou intellectuel, ils s'en iront. Vos sermons ne seront pas une attraction suffisante. C'est désolant, mais il faut prendre les gens comme ils sont et non pas comme ils devraient être. De plus si vous ne vous emparez pas de ces œuvres neutres, les francs-maçons sauront s'en rendre maîtres.

Ces idées ont été développées plusieurs fois au Congrès, d'abord par l'abbé Lemire, député, dont le discours vibrant avait pour titre : *la nécessité d'agir*. « Il ne suffit pas, disait-il, d'être bon pour soi, comme les solitaires de la Thébaïde. » — Et ici j'introduis une parenthèse. M. Lemire a un peu trop déprécié ces pauvres solitaires, ainsi que les missionnaires qui vont évangéliser la Chine, au lieu de convertir leur pays. Dans un entretien particulier, je lui ai montré l'inconvénient de ces exagérations et il en est convenu avec simplicité, s'excusant sur l'emballement de la parole publique. Cela dit, je reprends son allocution. Il continuait ainsi : « Il ne suffit pas non plus de faire des *discours* ronflants, d'écrire de beaux *articles* de journaux. Il y a surtout une autre chose à faire : *agir*, *agir*, en se mêlant à tout ce qui préoccupe notre entourage. »

Voilà des conseils pratiques. Combien les catholiques qui agissent ainsi et savent se déranger pour conquérir l'influence sont différents de ces inertes que nous rencontrons chaque jour ! Ceux-ci croient avoir beaucoup fait, en lisant tous les matins leur bon journal, jusqu'aux annonces inclusivement, et en protestant platoniquement dans leur fauteuil, contre Satan qui, lui, vraiment, se dérange trop, et finit, à leurs yeux, par devenir encombrant.

Un jeune orateur Lyonnais, M. Billiet, a repris le conseil de M. Lemire, en expliquant cette formule : *il faut aller au peuple*. Cette phrase ne veut pas dire seulement qu'il faut le prêcher, jouer au billard dans les cercles d'ouvriers, mais rendre au peuple mille services.

Le même thème était repris encore le lendemain par M. Savatier, direc-

teur de la revue *L'Association catholique*, et M. Lerolle, député de Paris ; enfin, par M. de Mun, dans le discours triomphal qui terminait le congrès.

M. de Mun et M. Lemire ont même traité un cas particulier intéressant, celui du catholique qui veut arriver à se faire élire aux fonctions publiques. Ils ne veulent pas que la conquête des sièges électoraux soit le premier objet de notre activité. Commençons par les mériter, en montrant au peuple que nous savons mener les affaires, et que nous l'aimons ; prouvons tout cela par un dévouement pratique.

Après ces explications préliminaires sur la nécessité de se mêler à toutes les choses de notre temps, on ne s'étonnera plus que la *première journée* du Congrès ait été consacrée à l'agriculture. C'est qu'il faut, pour sauver le corps et l'âme des paysans, que les jeunes gens pénètrent parmi eux et se dévouent à leurs intérêts. Cette journée avait pour formule: *participation de la jeunesse aux œuvres agricoles.* On a montré quels avantages les syndicats paroissiaux ont sur les syndicats départementaux, au point de vue de l'influence morale et sociale que les curés et les propriétaires doivent conquérir. Il était même un peu amusant de voir un jeune homme expliquer à une soixantaine de curés l'avantage qu'ils auraient (j'emploie ses expressions) à clouer sur la porte de leur presbytère un écriteau portant ces mots: « Ici on donne un enseignement agricole. »

Le R. P. Volpette, S. J., eut un grand succès en racontant comment, aidé de ses congréganistes, il avait organisé à Saint-Étienne des jardins ouvriers qui sont distribués entre 400 familles, c'est-à-dire environ 1500 personnes, à qui on donne ainsi du travail, au lieu d'une aumône, qui les humilierait. Il a égayé l'assemblée en racontant qu'un socialiste est devenu très conservateur depuis qu'il récolte lui-même des pommes de terre. Il pensait autrement quand il ne possédait rien et que les pommes de terre appartenaient aux autres.

Le R. P. Tournade fait remarquer que toute association de jeunes gens, tout collège peut faire pour les ouvriers, ce qu'ont entrepris les congréganistes de Saint-Étienne.

J'indique d'un seul mot les beaux discours de M. l'abbé Cetty, curé de Mulhouse, et de M. Méglin, avocat à Nancy, qui ont conquis la faveur populaire en organisant l'œuvre des logements ouvriers. Voilà des services sérieux auxquels les jeunes gens peuvent collaborer.

Passons à la *seconde journée.* On s'y occupe de l'organisation des patronages, sous la présidence de M. Soulange-Bodin, l'ardent et dévoué curé de Plaisance, à Paris. M. Max Turmam et M. Petit de Julleville, fils du célèbre professeur de la Sorbonne, nous montrent la nécessité de lutter contre les patronages laïcs que l'État fait créer de tous côtés, à l'imitation des nôtres. Ce sont les instituteurs qui en sont chargés. Il s'en est formé, depuis 1896, le nombre effrayant de 3588.

On traite aussi de l'organisation de l'*Association de la Jeunesse catholique.* M. Saillard, un ancien de la conférence Olivaint, et président du groupe de Besançon, expose, ainsi qu'un jeune ingénieur, M. de Bruignac, les idées fondamentales de l'Œuvre. Dans les principales villes, il faut un groupement des jeunes gens, en vue de différentes œuvres. Ces groupes forment ensuite une fédération, par diocèses ou groupes de diocèses, et enfin, au-dessus, se trouve l'union universelle qui a son centre à Paris. Le gouvernement du conseil central est des plus larges. On n'a pas voulu créer une *monarchie* (les jeunes gens la repousseraient) ; encore une fois, c'est une *fédération.* Ce qu'on demande à chaque groupe local, c'est d'être catholique et zélé. A part cela, il a toute son autonomie. Comme l'a proclamé, dans son sermon d'ouverture, le R. P. Tournade, aumônier général de l'Association, il y a dans l'armée de l'Église, une foule de régiments distincts. Il faut les unir, mais non les confondre. Nous ne cherchons pas à fonder une petite Église, mais, comme la grande Église du Christ, nous ouvrons nos bras à toutes les âmes de bonne volonté.

De même que l'Association générale organisa des congrès, tels que celui de Besançon, de même les groupes régionaux en organisent pour leur région. Ainsi les étudiants d'Angers en préparent un pour le 1 et le 2 mars. Ils y invitent les étudiants, les professeurs et les élèves des collèges, appartenant à huit diocèses.

Pour mieux exciter les associations locales, le groupe parisien compte organiser, cette année, des *congrès itinérants.* Dans une suite de villes, désignées d'avance, il ira passer une journée entière, avec les jeunes, pour discuter et lancer les œuvres.

A propos de l'Association, un jeune homme pose cette question : que doit-on entendre par ces mots : « Allez aux étudiants qui ne sont pas chrétiens ? » On lui répond par une distinction. Cette phrase ne veut pas dire qu'ils doivent devenir *membres* de l'Association. Car celle-ci est faite pour la jeunesse catholique, c'est-à-dire pour celle qui a la foi et qui *pratique* la religion. Mais on peut inviter les autres avec prudence à des conférences d'études et surtout on peut et on doit se mêler à eux d'une foule d'autres manières.

Un débat très vif s'engage aussi sur une motion présentée par un jeune Nantais. Élève des Frères des Écoles chrétiennes, et ouvrier instruit, il demande que de jeunes ouvriers, triés sur le volet dans les patronages de Frères, soient admis dans les réunions de jeunes étudiants. « Nous y apprendrons, dit-il, à parler dans les réunions publiques ; et l'on pourra nous utiliser pour les élections. » On n'a pas voulu trop décourager ces aspirations. Mais M. l'abbé Lemire, quoique démocrate, s'est chargé d'expliquer en particulier, à cet excellent jeune homme qu'il y avait là une utopie. Jamais on ne pourra réunir, dans un travail *intellectuel* commun, des

hommes ayant des différences d'*instruction* aussi profondes. Être intelligent ou être instruit sont deux choses très différentes. Toujours un jeune ouvrier même intelligent, se sentira dépaysé s'il discute avec des avocats ou des médecins; et, sans mauvaise volonté, on le fera souffrir, en lui laissant apercevoir qu'il ne connaît pas les préliminaires des questions traitées, ni certaines nuances des termes qu'on emploie.

M. de Montenach exhorte ensuite à développer l'*Association* de la jeunesse catholique, en faisant le tableau de l'*Association universelle* qui relie les étudiants protestants du monde entier. Elle compte 500,000 adhérents. Elle a fondé des espèces d'écoles normales où, pendant deux ans, on forme des jeunes gens, dont l'unique rôle sera d'organiser des associations locales. Ce sont les missionnaires de l'œuvre dans les cinq parties du monde.

Enfin M. Bernard Brunhes, professeur à la faculté de Dijon, présente un mémoire pour montrer que les jeunes catholiques doivent rechercher les carrières scientifiques, afin de prendre une grande influence dans les milieux où la science est en honneur. Son frère, M. Jean Brunhes, professeur à l'université catholique de Fribourg, nous parle de M. Ollé Laprune, dont il écrit la vie, et l'assemblée, pour honorer la mémoire de ce grand défenseur de l'Église, envoie à sa veuve un télégramme exprimant combien elle ressent le deuil qui l'a frappée.

Arrivons enfin à la *troisième journée*. La première séance est présidée par M. Fonsegrive, directeur de *La Quinzaine*. Il fait un discours sur l'amour désintéressé de la vérité et l'initiative intellectuelle de la jeunesse. Puis M. Bidou, jeune professeur d'histoire à l'école Sainte-Geneviève, rue Lhomond, présente un mémoire dont tout le monde admire la sagesse et la précision. Il s'agit des moyens pratiques d'organiser des bibliothèques et des conférences, pour mettre les étudiants catholiques au courant des travaux et des idées de leur temps. Ce mémoire devra être médité.

L'après-midi, sous la présidence de Mgr Péchenard, on étudie : 1° Comment on peut amener les étudiants à désirer qu'on les initie d'une manière sérieuse à la théologie et à l'apologétique ; 2° Comment de tels cours peuvent être organisés dans les facultés catholiques et même dans celles de l'État. Le R. P. Gaudeau annonce que, cette année, il commencera des cours de ce genre à l'Institut catholique de Paris. Sa parole charmeuse est écoutée avec le plus vif intérêt (1).

Pendant le débat, les jeunes gens demandent avec ardeur qu'on renforce en eux la science de la religion. Quelques-uns même vont jusqu'à proposer des vœux hardis, qui supposent un blâme pour certains directeurs de collèges catholiques. M. Gallet, étudiant d'Angers, calme ce zèle excessif en leur disant : « Si beaucoup d'élèves des collèges savent mal leur religion,

1. *L'Institut catholique* de Paris a créé deux brevets de catéchistes, l'un pour les élèves de troisième ou de seconde, l'autre pour les élèves qui terminent leur philosophie.

ce n'est pas la faute des professeurs, mais celle des élèves. Ils n'écoutent pas, dans les cours de catéchisme. Ils y font leur correspondance, on y étudie l'anglais et l'histoire. Au lieu de donner des avis aux chefs d'institution, émettons donc des vœux qui s'adressent à nous, et tels que, dès demain, nous puissions les mettre en pratique. »

M. Georges Goyau, qui, à vingt-neuf ans, s'est déjà acquis une si juste célébrité par ses livres sur le Vatican et sur le Protestantisme, indique d'une manière lumineuse comment, dans les cours d'histoire des collèges, on peut insérer une histoire apologétique de l'Église. L'assemblée l'adjure d'écrire, sur ce sujet, le beau livre dont il nous esquisse le plan.

M. le docteur Maisonneuve, professeur aux Facultés catholiques d'Angers, montre qu'au point de vue de l'apologétique, il faut, dans les collèges, insister sur la géologie et l'histoire naturelle.

La soirée se passe au Kursaal où l'on entend parler le fin M. Brunetière, sur le besoin de croire, et l'entraînant M. de Magallon sur la croix et le drapeau. M. Brunetière nous déclare nettement que si les libres-penseurs ne se convertissent pas, c'est qu'ils manquent d'humilité. La libre pensée, dit-il, est une grande hérésie. Or toute hérésie a eu pour principe un péché capital. Celle-ci dérive de l'orgueil. Il fait remarquer que, dans ses conférences précédentes, il se rapprochait beaucoup moins du catholicisme. « J'espère, ajoute-t-il en souriant, que la prochaine fois, mon rapprochement sera plus complet. » Ces déclarations et les malices qu'il décoche sans cesse à nos adversaires, réjouissent grandement les cinq évêques rangés près de lui, sur le théâtre, et font éclater la salle en applaudissements.

Je ne parlerai pas de la *quatrième journée*, celle du dimanche. Les discussions étaient terminées ; il restait à assister aux exercices religieux et à entendre plusieurs magnifiques discours. J'en ai assez dit pour faire entrevoir combien le congrès a été instructif. Oh ! que j'aurais voulu voir chaque collège y envoyer des délégués !

Chose singulière, la presse radicale ne s'est pas montrée hostile au Congrès. Un pasteur protestant en donnait de longs comptes rendus, témoignant bonnement son admiration pour l'esprit chrétien et patriotique de toute cette jeunesse.

Avant de terminer, j'ai un mot à dire sur une question pratique. L'*Association catholique* se recrute parmi les jeunes gens qui sortent du collège. Deux questions se posent : 1° faut-il, dès le collège, *affilier* les grands élèves à l'*Association ;* 2° faut-il, en outre, les exercer à ce qu'ils devront faire plus tard, étant étudiants, par exemple, à s'occuper de patronages, à discuter certaines questions dans des *Conférences d'études générales* (j'ai soin de ne pas restreindre, en disant : études *sociales*).

Dans ma réponse je veux montrer la plus grande réserve. Ces questions

ont provoqué dans les collèges des solutions très opposées et, par suite, des discussions qui ne manquaient pas d'aigreur. Ne voulant blesser personne, je me contenterai d'indiquer quelques principes généraux sur lesquels l'accord serait facile. A chacun de voir dans quelle mesure Dieu lui inspirera de les appliquer.

Et d'abord demandons-nous quels sont les buts à atteindre. Voilà un jeune homme qui sort du collège et qui, d'une surveillance de tous les instants, passe subitement à une extrême liberté. Il y a là un moment de crise, et les huit premiers jours passés dans une grande ville vont souvent décider de l'orientation nouvelle qui va être adoptée. Le jeune homme à qui la solitude semble dure, va être tenté de se lier avec le premier groupe venu qu'il rencontrera au cours, à table d'hôte ou au café ; et une fois la liaison formée, il n'osera plus se dégager. S'il connaît d'avance l'*Association de la jeunesse catholique*, s'il sait que, dans cette ville, elle a des adhérents, il ira vers eux comme à des amis. Le voilà *encadré* et préservé. Mais, pour cela, il ne suffit pas qu'on lui ait fait, pendant cinq minutes, l'éloge de l'Association, dans la retraite des philosophes, à la fin de l'année. Outre que certains prédicateurs oublient d'en parler, de tels conseils n'ont pas le temps de pénétrer l'âme. L'élève écoute d'un air distrait, bien plus préoccupé de la belle liberté entrevue dans le lointain, que des devoirs qui doivent, hélas ! l'entraver. Non, il ne suffit pas d'avoir entendu un sermon ; il faut avoir agi ; *il faut avoir été affilié depuis longtemps à un groupe relié à l'Association.*

Je n'examine pas quel doit être ce groupe. Sera-t-il tout bonnement la congrégation de première division, ou l'Académie, ou la conférence de St-Vincent de Paul établie dans le collège, ou tout autre groupement ? Peu m'importe ; et, encore une fois, je ne veux disputer ici avec personne. Je m'en tiens à la conclusion générale que tous peuvent accepter, à savoir qu'*il est important de s'affilier* (1).

On l'a compris à Besançon. Les deux collèges catholiques dirigés l'un par les Eudistes, l'autre par les Marianites sont entrés dans l'*Association ;* et partout les Maristes en font autant. De tous côtés, les Congrégations enseignantes adhèrent à l'œuvre avec entrain. J'ai le même témoignage à rendre à notre collège de Dôle. Le R. P. Recteur a assisté au Congrès, et il en a été si satisfait dès l'abord, qu'il a fait venir une vingtaine d'élèves de philosophie, pour que le R. P. Tournade organisât leur groupe.

Supposons maintenant qu'on ait consenti à l'affiliation, on a à se poser la seconde question ci-dessus : faut-il initier les élèves à *quelques-unes des œuvres* qu'on leur conseillera plus tard, avec tant de force, quand ils seront étudiants ?

1. Il est bon aussi de s'abonner à la *Revue* mensuelle de l'Association (76, rue des Sts Pères), ou d'en faire lire certains articles au réfectoire. Et même, pourquoi ne pas y écrire ? — L'abonnement est de 8 fr. par an. La *Revue* donnera les principaux mémoires lus au Congrès.

La réponse ne paraît pas douteuse. La dernière année du collège doit ménager la transition entre les devoirs qui incombent à l'écolier et ceux de l'étudiant. Il faut *prendre les jeunes philosophes dans l'engrenage* des œuvres, de telle sorte qu'*invinciblement* ils veuillent y revenir, quand ils seront libres. Et *l'engrenage* sera d'autant plus puissant qu'ils auront eu à dépenser plus d'initiative personnelle. Un exercice où ils auront été passifs a peu d'efficacité. Ils en ont assez subi depuis leur tendre enfance. Ce qui va les intéresser, les *gagner* et, en même temps, les préparer à leur vie nouvelle, c'est d'être enfin *actifs*. Si j'osais entrer dans plus de détails, je dirais que les *conférences d'études* développent à un haut degré cette activité. La question a été traitée à fond dans le Congrès de l'*Alliance des maisons chrétiennes*, qui a été tenu à Angers en 1897. On n'a qu'à en relire les comptes rendus. Ces conférences, où *tout sujet peut être traité*, pourvu qu'il soit utile, ne sont que nos anciennes académies, avec cette circonstance qu'on se propose moins l'éducation littéraire que *l'étude des idées intéressant notre temps*, ainsi que la formation à la parole publique et aux discussions (1). Nos vieilles méthodes ont assez d'élasticité pour s'adapter aux besoins nouveaux, et ce serait les calomnier que de leur attribuer une rigidité que ne connaissent pas les êtres vraiment vivants. Complaisons-nous, j'y consens, dans un brillant passé ; mais il est bien plus essentiel de conquérir l'avenir.

A l'œuvre donc, vous surtout les jeunes, dont les forces sont toutes neuves. Vous qui n'avez pas encore à pleurer « une ardeur qui s'éteint ». Travaillez, étudiez le moyen d'adapter *l'esprit* des vieilles méthodes aux nécessités du temps présent. Sur le vieil arbre séculaire, encore plein de sève, greffez des branches toutes nouvelles. *Laboremus !*

A. Poulain, S. J.
(76, rue des Sts Pères, à Paris.)

Mission de Glennes-Révillon (Aisne).

(Avent 1898.)

QUE peut faire un missionnaire envoyé dans une paroisse d'environ 300 âmes, à laquelle sont annexées deux petites paroisses de cent âmes chacune et qui a pour curé un prêtre, résidant à six kilomètres de là, derrière une côte, au bas de laquelle s'échelonnent trois autres paroisses dont il est aussi le desservant ? — Bien peu de chose, ce semble, d'autant plus que ce prêtre, avec ses six paroisses, ne peut donner qu'une messe basse, tous les quinze jours, à l'annexe principale dont il s'agit, y faire de rares catéchismes : son influence y est à peu près nulle, et son concours

1. Trois de nos collèges de la Province de France viennent d'accepter ces idées depuis le Congrès de Besançon. Ils ont créé des conférences d'études.

insignifiant. Les gens qui l'habitent, de leur côté, sans souci de leur âme et de la religion, trouvent bien inutile d'avoir un curé, une mission, et d'aller à l'église. L'église, d'ailleurs, brûlée au temps des guerres de religion, n'a pas été restaurée. Malgré son architecture du meilleur gothique et un portail fort beau, devant l'artex monumental qui la termine, elle n'a, pour couvrir ses voûtes effondrées, que des planches mal jointes ; ses vitraux sont remplacés par des plaques de verres opaques, elle est triste et nue comme une reine dépouillée et mendiante. Qui donc y prendrait intérêt ? En dehors d'une mère chrétienne et de ses filles qui habitent au moulin de Glennes, à douze cents mètres de là, dans les trois paroisses de Glennes, Révillon, Merval, 4 femmes âgées font seules leurs pâques ; pas un homme ne s'approche des sacrements et n'assiste à la messe ; c'est bien assez pour eux d'aller quelquefois aux enterrements. Les employés de l'église, je veux dire les sonneurs, car il n'y a pas de sacristain, ni de chantre, sonnent consciencieusement et puis s'en vont... Encore une fois que faire dans un pareil milieu ? Peut-être sera-t-il utile de dire comment la grâce de la Compagnie peut aider un missionnaire, un de ses enfants, qui a mis toute sa confiance en Notre-Dame, reine des Apôtres.

C'était le 7 décembre 1898, vers 4 h., j'arrivais au moulin de Glennes, chez l'excellente famille *** qui devait me donner l'hospitalité pendant toute la mission. Il faisait un temps humide et sombre : une boue épaisse couvrait les chemins. Une demi-heure après mon arrivée je descendais à l'église de Révillon où l'institutrice laïque, la seule qu'il y ait là, avait dû conduire les enfants, garçons et filles de son école. Sans perdre un instant, point capital, commençons modestement par un catéchisme à une dizaine de petits enfants. Le lendemain, je reviens à l'église pour dire la messe. C'était la fête de l'Immaculée Conception ! Quels souvenirs ! Là-bas, dans nos résidences, rien ne manque pour la messe ; nos frères pourvoient à tout, mais ici, dans cette église où ne se disent pas six messes par an, rien, personne... C'est la misère... il faut chercher soi-même et revêtir une aube malpropre, se servir du purificatoire de Monsieur le curé, d'un ornement humide, d'un calice en étain, utiliser un enfant de chœur qui ne sait rien, un autel qu'il a fallu nettoyer à fond... une lumière problématique... avoir pour burettes de petites bouteilles de différentes grandeurs, qui font penser à celles que les garçons de buffet vendent, dans les gares de chemin de fer, aux voyageurs qui demandent des liqueurs. Bref, c'est bien la mission de Chine ou de Ceylan, en France ! Mon Dieu ! dans cette terre privilégiée par les manifestations d'un amour sans cesse agissant, faudra-t-il qu'il y ait longtemps encore des sanctuaires si misérables et des paroisses si délaissées ?

Je prêche à quatre grandes personnes et à une douzaine d'enfants, j'annonce l'ouverture solennelle de la mission pour le soir et j'entonne le

Credo : une seule voix alterne avec moi, Dieu sait comme ! et le Saint-Sacrifice s'achève. — Toutes les maisons sont visitées dans la journée ; le soir, la petite église est à peu près pleine. Je recommence ainsi les trois jours, par la boue, la pluie, les allées et venues incessantes du moulin au village et du village au moulin, où il faut prendre nourriture et abri, et puis, après ce travail actif, ininterrompu, rien... aucun résultat apparent. J'ai confessé quelques enfants, donné des médailles et des images, visité les gens, fait entendre quelques bonnes paroles. Ce n'était pas assez pour ramener à leur Créateur les âmes de ce petit hameau. Si bien disposées qu'elles aient été par ces trois jours de prédication, il aurait fallu au moins huit jours pleins. Voilà une expérience faite. J'aurai beau y retourner plus tard pour voir en particulier l'ancien maire, meunier enrichi, qui a laissé marier civilement son fils, et dont les deux petits-fils, âgés de 5 et 6 ans, ne sont pas baptisés ; je n'obtiendrai rien, ni de lui, ni de son fils ; pourtant ils étudient la religion, mais, qui le croirait ? c'est celle de Confucius et de Bouddha.

Le dimanche 12 décembre, la mission commençait à la paroisse principale. Ce qui avait été fait au hameau de Révillon n'était qu'une escarmouche, destinée à donner l'éveil, à entraîner les habitants des trois paroisses dans le combat. Les feuilles d'invitation indiquaient la grand'messe pour 9 h. ½. De mon moulin, situé dans un fond, je n'entendais pas sonner les cloches ; pourtant j'étais allé la veille à Glennes, j'avais vu les sonneurs et fait des visites aux autorités ; rien ne semblait annoncer le dimanche.

A ma grande douleur, je voyais de ma fenêtre, les bouviers de la ferme annexée au moulin, aller et venir, s'aligner au nombre de douze ou quinze pour racler la boue de la cour de ferme et les grands chariots attelés de bœufs recevoir cette boue et la verser au fumier... Il était 9 h., et le travail continuait... Pas de doute, le personnel considérable de la ferme, 30 bouviers pour 80 paires de bœufs et 18 chevaux, ne prendra pas part à la mission, au moins aujourd'hui.

Je monte navré les dix-huit cents mètres qui mènent à l'église... Alors les cloches s'ébranlent..., mais bien petit est le nombre des personnes qui viennent à la messe. Pas un homme, bien entendu ; de 30 à 35 femmes et jeunes filles forment le premier auditoire qui devait réunir les habitants des trois paroisses !... Parlons des bienfaits de la mission, comme si nous avions six cents âmes devant nous ; annonçons la répétition de chant après la messe, le catéchisme, l'illumination, la réunion du soir, comme si tout devait aller parfaitement et continuons nos visites à domicile.

A 5 h. second exercice. Il faisait encore trop grand jour, et puis monsieur le curé n'ayant pas jugé à propos d'imprimer sur les billets de convocation l'heure des exercices du dimanche, nous n'avons guère eu ce soir-là que

l'auditoire du matin. Allions-nous donc végéter ainsi ! Non sans doute. On prie tant de tous côtés !... A Lille, à Dijon, à Nancy. Avançons donc avec confiance.

Je demande, contre l'avis de tout le monde, une messe de mission tous les matins avec chants, instruction, et distribution de chapelets, et je l'annonce pour 7 h. ½. Il faut qu'on prie avec le missionnaire et qu'il y ait, ne serait-ce qu'une communion, chaque jour... Ce qui fut fait, grâce à la foi et à la piété de quatre ou cinq personnes qui soutinrent l'œuvre de la mission de toutes leurs forces. J'avoue que si j'eus beaucoup de peine à maintenir cette messe et à y faire venir du monde pendant toute la mission, je fus grandement récompensé, à la fin, de l'avoir fait.

Cependant la première réunion du soir, à 7 h., commençait ; il faisait nuit noire. Y viendrait-il des hommes ? On sonne, on allume... les chants commencent... quelques hommes entrent en habits de travail, comme des égarés qui ne savent où ils sont. Il y a si longtemps qu'ils ne sont pas venus à l'église ! Nous allons au devant d'eux, nous les plaçons devant la chaire et nous leur donnons des cahiers de cantiques. Ils se sentent en pays ami. L'adjoint au maire, une forte langue, est avec eux. Mais ils ne sont qu'une dizaine. C'est le charbon sur lequel il faut souffler pour allumer le feu. J'affirme de mon mieux les droits de Dieu pendant l'instruction. Celle-ci terminée, j'annonce que mes affirmations ont rencontré un contradicteur : « J'ai reçu une lettre qui contient des objections que je réfuterai demain ». Voilà nos hommes piqués de curiosité : ils reviendront avec d'autres.

Cependant les visites continuent à domicile. On dit que le missionnaire est bon et qu'il n'use pas de paroles amères ni blessantes... On voudrait bien venir, mais il s'est formé dans la paroisse à la suite de l'élection du fameux Magniaudé un groupe d'opposition socialiste et on ne veut pas affronter ses critiques. La lutte va commencer ; c'est l'indice d'une victoire prochaine.

Le soir, pour entendre la réfutation des objections, les hommes sont revenus un peu plus nombreux. Il faut en profiter. J'annonce pour le surlendemain, en termes émus, une cérémonie pour nos braves soldats morts au service du pays. Le lendemain je fais chercher, par les entants, les drapeaux et les armes nécessaires à la décoration du catafalque... Armes de guerre, de luxe ou de précision, clairons, képis, drapeaux de la mairie, de l'école, des marchands de vin, tout est réquisitionné et parfaitement utilisé. C'était nouveau dans ce pays où l'on ne sent plus guère vibrer encore que deux sentiments de l'âme humaine : l'amour du pays et le souvenir des morts. Sur 70 électeurs que compte Glennes, 110 hommes étaient présents ; on était donc venu de Révillon et de Merval. La cérémonie fut belle, émouvante,et certain cantique à Notre-Dame, mère de l'espérance, augmenté de quelques couplets sur les soldats et les défunts, fit merveille. Dès ce jour

un groupe de 25 à 30 hommes fut fidèle à venir chaque soir. Il n'y aura à compter que sur lui, car que peut-on espérer de ceux qui, n'ayant aucune instruction, ne viennent à la mission qu'une fois ou l'autre en curieux ?

Cependant il ne fallait pas se désintéresser des mères : peut-être les aurons-nous par les enfants ? La fête traditionnelle des enfants a eu lieu le dimanche... Cette fête est touchante comme toutes ces fêtes d'enfants, mais aucune confession ne s'annonce... Mettons Notre-Dame en avant. La fête des jeunes filles est préparée avec soin. La statue de la Ste Vierge mise en évidence ; les jeunes filles exercées au chant viendront le soir, après un sermon sur Marie médiatrice nécessaire, lui offrir leurs couronnes au retour d'une procession qui fit sur les cœurs une impression bien plus grande que je n'aurais cru : ce que je n'avais jamais vu ailleurs se produisit : bien des mères pleuraient. Ordinairement cette fête de la Ste Vierge amène des retours, décide du succès de la mission. Ici, apparemment, ce fut le contraire. Les opposants de la mission, venus en grand nombre, avec les autres, leur dirent : « On va vous mettre en procession comme les filles, vous ne pourrez pas résister ». Déjà monsieur le curé, qui était venu ce soir-là, m'avait dit : « Figurez-vous qu'en revenant j'ai entendu ce dialogue : « Mon cher, si c'est comme ça tous les soirs, et pendant quinze jours, ça va revenir comme dans le temps : tout le monde ira à la messe ; il n'y aura que les fortes têtes qui pourront résister. » Et l'autre de répondre : « On verra bien, il faut nous mettre en garde. »

A partir de ce jour l'auditoire cessa d'augmenter.

Évidemment tous ceux qui refusaient la grâce de la mission restaient chez eux de peur d'être entraînés. Au fond je n'étais pas fâché de ce résultat qui rendait possible la conversion des personnes de bonne volonté. Encore fallait-il la décider. Les femmes, même celles qui étaient ébranlées, ne venaient pas. Où était l'obstacle ? Surtout chez les hommes qui n'entendaient pas qu'on puisse se confesser, et qui le disaient tout haut. Il fallait avoir les hommes ou rien ne se ferait. Il ne restait plus que cinq jours. Je priais et réfléchissais sans cesse. L'idée me vint de profiter de la bénédiction d'une bannière de S. Georges, patron de la paroisse, pour compromettre les hommes dans le sens du bien et livrer ainsi passage, jusqu'au confessionnal, aux âmes de bonne volonté.

Il y a, dans une chapelle, un grand S. Georges monté sus un cheval de bois, terrassant un dragon. Nous le dressons sur un rocher en papier au milieu du chœur, la bannière à son côté ; des drapeaux, des armes lui donnent bel aspect. On vient le voir pendant le jour, le soir les hommes et les jeunes gens sont là. Nous chantons nos plus beaux cantiques. Je prêche le courage chrétien ; à la fin du discours m'adressant aux hommes, je leur dis : « Mes amis, la mission s'achève et je me sens pressé de vous demander quelque chose à vous qui avez suivi si régulièrement ses exercices. Vous

demanderai-je de vous confesser et de communier ? Sans doute il y en a parmi vous qui le feront ; je le sais, je les en félicite. Mais, en masse, êtes-vous assez préparés, assez instruits de ces vérités, dont le souvenir est nécessaire pour s'approcher des Sacrements, et que vous avez oubliées depuis si longtemps ?... Non, je ne le pense pas. Il faut cependant que je vous demande quelque chose, je sens que vous voulez donner au missionnaire une preuve de votre reconnaissance et à Dieu, une marque de votre bonne volonté... Eh bien, regardez S. Georges, votre patron, à cheval, la lance au poing... Il représente la religion terrassant le dragon de l'impiété et du vice. Prononcez-vous pour S. Georges contre le dragon... Montrez que vous êtes pour la religion contre l'impiété et faisant un acte de courage et de foi, levez-vous et chantez avec moi :

Debout ! c'est la voix du Seigneur
Qui fait un appel à notre âme ;
Hommes que tout en nous l'acclame,
Le servir est notre grandeur...

Et j'entonne... debout... 27 hommes se lèvent et chantent... je descends de chaire en chantant... pour le refrain j'étais en bas au pied de S. Georges, nous continuons :

Toujours, toujours, même au siècle où nous sommes,
Des vrais Français sont fiers d'être chrétiens,
Dieu pour sa cause aura des hommes,
La France aura toujours des saints.

C'était réussi.

Le premier pas fait, voici le second : Le refrain terminé: « Mes amis, c'est bien ! vous venez de vous déclarer pour S. Georges, vous montrer chrétiens comme vos pères qui l'ont pris pour patron. Mais sa bannière restera-t-elle là sans bras pour la porter et la défendre ? Une bannière, c'est comme le drapeau d'un régiment, un symbole d'honneur et de foi. Ceux qui ont servi dans l'armée savent que ce sont les plus braves et les meilleurs qui forment la garde du drapeau... Venez donc, vous les plus braves, entourer votre bannière. Aussitôt un jeune homme s'avance pour la saisir... Je la prends moi-même et la place à côté de moi ; les 26 autres se rangent dans le chœur derrière elle, regardant le peuple, et nous chantons le second couplet tout à fait de circonstance :

Et l'on rougirait de sa foi
Et de sa céleste origine.
Honte à ceux que la peur domine !
Disons avec fierté : je crois.

Le public regardait étonné de voir ces hommes, jeunes et vieux, il n'y a

que quelques jours si opposés à tout acte religieux, debout dans le chœur, derrière une bannière. Et l'on se montrait tel et tel, bien étonnés de le voir là...

Cependant le refrain achevé, je reprends, tourné vers le peuple : « Mes amis... vous voilà, les braves de l'armée, groupés autour de la bannière de S. Georges, c'est bien, mais il y a mieux. Ici, à l'autel se trouve le général qui commande à S. Georges et au monde ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; allons l'adorer.

Et nous voilà partis devant l'autel. Pendant ce temps-là nous continuons à chanter :

T'aimer est notre plus grand bien,
O religion notre mère, etc.

Et M. le curé prévenu expose le Saint-Sacrement ; on chante le *Tantum ergo* connu et au moment de la bénédiction, je commande : Genou terre ! et voilà nos braves à genoux. — « Seigneur, disais-je intérieurement, bénissez tous ces mécréants et ramenez-les à vous. »

On se relève : on chante trois fois : *Cor Jesu* avec entrain, et de nouveau tourné vers le peuple, je dis: « Mes frères, vous voyez ces hommes de cœur, ils viennent d'accomplir un acte magnifique dont la paroisse ne doit pas perdre le souvenir. Il faut que le souvenir en soit consigné par écrit. N'est-ce pas, mes amis ? Venez donc avec moi pour nous concerter à la sacristie. Nous entrons : quand ils sont groupés devant moi, j'ajoute (c'était le troisième pas, le plus important qui s'accomplissait): Demain, tout ce que nous avons fait ce soir ne servirait à rien, si nous ne nous groupions pas aujourd'hui en une association solide. Vous êtes contents de vous sentir unis ce soir ; il faut rester ainsi unis toujours pour vous soutenir et vous défendre, car vous serez attaqués. Et il n'y a pas d'autre moyen que l'Association. Voyez-vous la pierre que touche ma main dans ce pilier ? Il y a six cents ans qu'elle est là ; elle a été préservée, elle a soutenu l'édifice, pourquoi ? parce qu'elle est unie à celle qui la supporte, et à celle qui la domine. Si elle avait été seule sur le chemin elle aurait été brisée par la roue de la voiture ou le sabot du cheval. Tant qu'elle sera là, unie aux autres, elle défiera l'effort du temps et des tempêtes, elle accomplira son utile fonction. C'est l'image de l'Association, un soldat seul est timide et lâche ; encadré, coude à coude avec les autres, c'est un héros. Ne voulez-vous pas vous associer ?... Oui, mon Père, oui, oui... Eh bien voici nos conditions : Et je tire de ma poche un projet d'association soigneusement préparé : « Les soussignés s'engagent à respecter la religion, à la défendre », etc., etc.

Puis je fais acclamer comme chef le plus gros cultivateur du village, et le choix du porte-bannière tombe sur le chef des pompiers ; la garde de la bannière sera composée des quatre meilleurs, désignés séance tenante ; de sorte que mon conseil de congrégation est formé, l'association a ses organes

de vie, elle vivra. — Le paysan n'aime pas à signer un papier qui un jour ou l'autre pourrait le compromettre, je voulais cependant qu'il le fît. Mes amis, peut-être que quelqu'un d'entre vous aura trop froid pour signer, ou pas assez l'habitude d'écrire, je tiendrai la plume à sa place. Non, — non, mon Père, moi, je veux signer, me dit un jeune homme, et tous moins deux, qui me demandèrent d'écrire, signèrent le lendemain; il y en eut qui réclamèrent encore l'honneur de signer. La pièce reliée est restée aux mains de M. le Curé, enchanté du résultat.

Toute l'action utile de la mission va se concentrer dans les trois jours qui restent. Dès le lendemain les confessions de femmes abondent. J'en eus 28. La communion des jeunes filles avait eu lieu le jeudi matin, celle des mères se fit le samedi. Nous étions à la veille de Noël, aurions-nous des hommes à la messe de minuit, seule messe à laquelle ils puissent s'approcher des sacrements ? Nous en demandions douze au Sacré-Cœur. C'était beaucoup pour un pays où aucun homme ne communie... C'était bien plus de leur demander de la faire à la messe de minuit, espèce de fête, — quand il y en a, — où les bergers amènent les agneaux qui courent à l'église et qui est presque plus profane que religieuse. J'avais dit aux associés de S. Georges : Pour vous je ferai une faveur, je vous réunirai samedi veille de Noël à 8 heures, nous serons seuls, entre nous, nous chanterons et je vous donnerai des avis particuliers. Les plus malins comprirent qu'il s'agissait de les attirer à la confession. Douze hommes et jeunes gens vinrent seulement. Je n'en désirais pas davantage, mais je les désirais vivement. En venant j'en avais rencontré quelques-uns ; nous avions chanté des cantiques, je croyais l'affaire gagnée... Quand j'aborde la question, le trésorier de fabrique me dit : « Oh ! mon Père, il ne faut pas nous demander cela à nous... Vous comprenez, nous ne pouvons pas. — Mais si, repris-je, tous ensemble : douze, vous n'auriez pas à rougir d'ailleurs, vous êtes les meilleurs, vous seriez en bonne compagnie. »

Je les sentais encore paralysés par la peur. « Eh bien ! je reste à l'église et ceux qui voudront venir viendront : je les attends. — Mon Père, dit alors le jeune homme qui s'était distingué deux fois déjà par son entrain, pas besoin d'être douze pour faire son devoir, je le ferai bien tout seul, s'ils ne veulent pas venir. Je m'en fiche. — A la bonne heure, mon ami, c'est comme cela qu'il faut parler, et je lui tends la main.

Nous marchons ensemble du côté de la sacristie. Quatre autres jeunes gens de 18 à 25 ans le suivent, deux pères de famille reviennent sur leurs pas, après le départ des autres, cinq enfants des premières communions des années précédentes viennent aussi ; nous aurons nos douze braves. Grand fut l'étonnement lorsque, à la messe de minuit, avant de commencer, je dis : « Mes frères, voici l'ordre de la cérémonie... à la communion : les hommes viendront les premiers ; quand les deux rangs

de communiants seront passés, les femmes viendront en ordre, etc. »

Cependant dès l'avant-veille je m'étais occupé de grouper aussi les mères de famille, et les jeunes filles l'avaient été facilement, grâce au concours précieux que m'avait prêté, durant toute la mission, Melle ***. Elle est leur présidente et l'un des articles accepté de leur règlement fut que ces 19 jeunes filles se réuniraient chaque dimanche à 1 h. ½ pour réciter et chanter le rosaire entier, à la place des vêpres et du salut qu'elles n'ont jamais.

Le groupement des mères fut moins aisé. Pourquoi ? où ? sous quelle présidence ? Comment se réunir ? autant de questions agitées. Bravement Mme X***, accepte et même réclame l'honneur et la peine de présider ce monde ignorant, plein de préjugés, difficile. Nous faisons une, deux, trois réunions préparatoires pendant la journée dans une maison bien située, ou à l'église. De tout ce mouvement il sort une société formée entre trente mères de famille, décidées à se réunir à l'église le premier vendredi du mois et à accepter un règlement dont les articles étudiés seront rédigés et imprimés, et distribués aux associés. Ce qui a été fait depuis.

Il fallait un guidon à cette société : une statue de Ste Anne, en bois, échappée aux flammes et retrouvée dans les cendres de l'église, au dire des anciennes, est mise au bout d'un bâton, ornée de rubans; elle servira de nouveau comme il y a plus de cent ans elle servait à guider dans les processions les mères chrétiennes du pays.

L'œuvre touchait à sa fin. Notre-Seigneur et sa mère triomphaient. Il fallait passer leurs troupes en revue. Après les adieux du missionnaire une procession devait se dérouler dans l'église admirablement parée. Dans les batailles, dit en terminant le missionnaire, la cavalerie éclaire et protège les troupes de pied. Nos vaillants chevaliers de S. Georges marcheront les premiers, puis les mères, puis les jeunes filles. Rangés au milieu du chœur, les chevaliers de S. Georges prirent donc la tête de la procession derrière leur belle bannière entourée de son cortège d'honneur. Les mères, groupées d'avance dans la chapelle St-Hubert et conduites par Mme X***, venaient ensuite, aussi fières que les hommes, et les jeunes filles suivirent en partant de la chapelle de la Ste-Vierge ; tous chantaient avec un enthousiasme croissant les litanies de Notre-Dame et les cantiques appris pendant la mission. J'eus soin alors de ramener successivement devant l'autel principal les trois groupes, suivis de leur bannière, de manière à ce qu'ils fussent rangés en lignes de profondeur et distinctes en face du tabernacle. Alors M. le curé monta en chaire et fit la consécration de cette élite de sa paroisse à la Sainte Famille. Le salut, la distribution des souvenirs et images de la Sainte Famille se fit ensuite ; la fête était complète.

Comme le constate avec joie la semaine religieuse du diocèse, le respect humain était retourné, les préjugés dissipés, les fruits de ce premier labour donné à une terre couverte de ronces, assurés autant que possible. Puisse le

bon Maître, touché des saints désirs, nés dans leurs âmes à la suite de la mission, donner à cette paroisse un curé qui soutienne l'œuvre de résurrection commencée ! Certes, Notre-Seigneur le désire mais il faut que les mères chrétiennes comprennent leur devoir. C'est ce qui leur fut dit le lendemain matin. Elles entouraient l'autel où le missionnaire, après sa messe, leur avait donné encore la communion et le S. Scapulaire qu'elles avaient demandé avec instances. Pieuses, recueillies, ferventes, elles voulaient un mot d'adieu. « Maintenant, vous comprenez le bienfait de la présence du prêtre, et du Saint-Sacrement à l'autel, ce que vous ne compreniez pas il y a quinze jours. Eh bien, c'est de vous, plus que vous ne pensez, mères chrétiennes, que dépend cette présence, source de bénédiction pour tous; donnez courageusement des fils au monde et à l'Église, et l'Église vous les rendra. Autrefois il y avait une noblesse qui donnait ses fils à l'Église ; aujourd'hui presque seul le peuple les lui confie. Ne méconnaissez pas votre mission, et les prêtres ne vous manqueront plus. » L'émotion était grande de part et d'autre. Une mère, en se retirant, dit au missionnaire : « J'ai bien compris ce que vous avez dit. J'ai un fils, je vais l'élever pour Dieu. »

P. Patris, S. J.

La cause du Vénérable Père de la Colombière.

Lettre du P. Pierre Pouplard.

14 mars 1899.

Mon Révérend Père,

P. C.

VOUS avez bien voulu me demander quelques renseignements précis sur l'état actuel de la cause du Vén. Père de la Colombière. De temps en temps même question m'est adressée, et plus d'une fois, depuis la Congrégation tenue à Rome le 20 décembre dernier, elle m'a été faite avec une certaine inquiétude par plusieurs des Nôtres. Grâce aux communications qu'a bien voulu me faire le Rév. Père Vice-Postulateur, je suis en mesure de répondre à cette légitime curiosité, et je le fais avec consolation.

Tout d'abord je ferai observer à quelques-uns qui se plaignent de la lenteur de cette cause, que leur plainte, si excusable qu'elle soit à raison de leur pieux désir, n'est cependant pas légitime, car à partir du 8 janvier 1880, date où la cause du Père de la Colombière a été officiellement introduite, elle a marché très rapidement, et, comme le dit le Père Vice-Postulateur, plus rapidement que la plupart des « causes les plus privilégiées ».

Je ne rappelle pas ici les divers procès qui ont eu lieu depuis cette

époque; j'arrive au dernier qui concerne « l'héroïcité des vertus de notre Vénérable ».

C'est le 20 décembre 1898 que cette héroïcité a été discutée dans la première des trois grandes Congrégations qui précèdent la décision pontificale.

Cinq jours avant la tenue de cette Congrégation dite *antépréparatoire*, le Père Vice-Postulateur m'écrivait « qu'il fallait prier et faire prier pour cette grande Congrégation, la plus décisive en un sens. Si le succès en est fortement accentué, les deux autres qui terminent le débat n'offrent guère de difficultés, ordinairement du moins. » Les prières, demandées à cette occasion par le T. R. P. Général, prouvent bien l'importance de cette Congrégation.

Le 31 décembre 1898, le Père Vice-Postulateur m'écrivait: « Deux mots à la hâte, mon Rév. Père, sur l'issue de la grande Congrégation antépréparatoire, la plus sérieuse et la plus critique. Les notes restent secrètes, mais on m'écrit: « tout est bien allé, paraît-il. Mgr L. a été chargé de préparer *novas animadversiones* pour la Congrégation préparatoire, ce qui est bon signe, et il a promis de ne pas mettre trop de retard à les consigner, ce qui est meilleur signe. »

J'avais depuis longtemps les premières *animadversiones*. J'ai maintenant les réponses de l'avocat, qui étaient entre les mains de tous les consulteurs, de tous les cardinaux, et qui sont fort bien, fort concluantes. « Deo gratias ! »

Vous le voyez, mon Père, il n'y a donc qu'à remercier Notre-Seigneur du résultat de cette Congrégation antépréparatoire, et l'on peut légitimement espérer que les deux dernières, moins redoutables, dit-on, auront complet succès, je veux dire, la Congrégation préparatoire d'abord et enfin la Congrégation générale, qui est présidée par le Souverain Pontife en personne.

Si, comme nous avons lieu de le croire, Sa Sainteté porte le décret sur « l'héroïcité » des vertus du vénérable Père, on passera immédiatement au procès apostolique *de Miraculis in specie*.

Le Père Vice-Postulateur s'occupe déjà et fort activement de plusieurs miracles *in specie*. Selon le désir du cardinal Préfet et du Promoteur de la Foi, il veut faire faire six procès particuliers pour six miracles, afin que quatre au moins soient plus facilement approuvés à Rome. Je dis « quatre miracles », c'est le nombre exigé d'après les règles de la sainte Église, lorsque le Procès *de Virtutibus* n'a pas eu de témoins oculaires. Dans ce cas, il faut que les attestations divines viennent corroborer les témoignages humains.

Je n'ai pas à vous apprendre le grand nombre de reliques envoyées par votre serviteur un peu à tous les coins du monde, mais avec le Père Vice-

Postulateur je puis affirmer que les faveurs obtenues par l'intercession du Vénérable Père, faveurs spirituelles et corporelles, peuvent se compter par centaines. — (Au moment même où je vous écris ces lignes, je reçois une lettre m'annonçant une grâce insigne, qui étonne le médecin...) « Plusieurs de ces guérisons, au jugement de célèbres docteurs français et romains, offrent un caractère miraculeux très prononcé et peuvent se présenter avec confiance devant le tribunal de la sacrée Congrégation des Rites. »

Voilà, mon Père, où en est présentement la cause de notre bien-aimé Père de la Colombière.

Très certainement, elle est en fort bonne voie,et nous devons en remercier Notre-Seigneur; tout cependant n'est pas fait, et c'est pour cela que je me permets d'insister près de vous, afin d'obtenir par les *Lettres de Jersey* que les Nôtres réclament un redoublement de prières pour le prompt et heureux achèvement du procès touchant l'*héroïcité des vertus de notre Vénérable* et celui *de Miraculis in specie.*

« La béatification du Père de la Colombière sera un corollaire et un complément merveilleux de tout ce qui se rapporte aux origines de la dévotion au Sacré-Cœur, » écrivait Mgr Pie en 1874.

« Elle sera une nouvelle consécration de la dévotion au Sacré-Cœur, une protection pour l'Église, une cause de salut pour la Société et la France, une gloire pour la Compagnie de Jésus. » (Lettre de Mgr Fruchaud, archevêque de Tours, 1874.)

Hâtons, par nos supplications et les pieuses industries de notre zèle, « le jour où l'Église et la France salueront dans le Père Claude un saint de plus, un avocat de plus près du divin Cœur! » (Lettre de Mgr Duquesnay, évêque de Limoges, 1874.)

Nous partageons tous les vœux de ces illustres évêques; mais pour en obtenir la prompte réalisation, il nous faut tous travailler d'un commun et persévérant accord à la glorification de celui qui a reçu avant nous la grande mission de faire connaître, estimer et aimer le Cœur sacré de Jésus, « Caritas urgeat nos ! »

In unione SS. SS. R^æ V^æ Servus in X^to.

P. Pouplard, S. J.

ALASKA.

Notes sur l'Alaska.

Lettres du P. Bougis au P. Camille.

Dyea (Alaska), 18 juillet 1898.

MON RÉVÉREND ET TRÈS CHER PÈRE.

SKAGUAY a été appelée par le gouverneur Brady, la ville-clef d'Alaska. Il y a juste un an le pays était on ne peut plus sauvage. De grands arbres s'élevaient à une hauteur de 80 à 100 pieds de haut sur une surface plane entre deux grandes chaînes de montagnes. Aujourd'hui sur un parcours de quatre milles de long sur un mille et demi de large, les arbres ont été abattus et brûlés, et de grandes maisons en bois construites avec symétrie le long des avenues et des grandes rues attestent l'esprit d'énergie et d'entreprise qui caractérise les Américains.

La population permanente de Skaguay est évaluée de 4 à 5 mille personnes. L'hiver dernier le chiffre était deux fois plus fort. Depuis, les chercheurs d'or ont gagné les rives du Yukon. En ce moment, 1200 hommes construisent un chemin de fer jusqu'au lac Bennett. De Skaguay à Dawson le voyage prend 4 jours, et de Dawson à Skaguay, une semaine à raison du courant qu'il faut remonter.

A Skaguay les habitants ont construit l'église de l'union, qui sert surtout pour les Protestants, Épiscopaliens, Baptistes, Méthodistes, Presbytériens. Il y a une dizaine de jours, quatre ministres sont venus me faire visite, munis d'un appareil photographique afin de prendre dans un seul groupe la photographie de tous les « prêcheurs » de Skaguay. Inutile de dire que je refusai, les remerciant de leur offre.

Depuis le 9 juillet au soir, les habitants se sont soulevés en masse pour se défaire d'une bande de voleurs et d'assassins. Des mineurs, de retour de Dawson ayant passé par là, l'un d'eux fut dévalisé d'un sac de poudre d'or pesant de 15 à 20 livres. Un certain nombre de citoyens allèrent trouver le chef des voleurs connu sous le nom de *Soapy Smith*, et lui enjoignirent de rendre l'or. Il promit de le rendre à 4 quatre heures de l'après-midi. Comme il ne tint pas sa promesse, 150 à 200 hommes se réunirent ensemble afin d'aviser à la conduite à tenir. Smith les suivit de près, armé d'un fusil et de deux revolvers et frappa de la crosse de son fusil un homme de garde. Celui-ci en se défendant tira son revolver et tua net Smith d'une balle au cœur pendant que lui-même était dangereusement blessé.

Depuis des hommes de garde ont fait des patrouilles dans tout le pays. Tous les voleurs ont été saisis. Deux compagnies de soldats sont arrivées de Dyea, et l'examen des prisonniers a eu lieu. Dix ont été chassés du pays, et onze sont prisonniers à Sitka.

A Dyea deux tiers des maisons sont désertes. Le chemin de fer à Skaguay a fait tort à Dyea. Skaguay a plus de 4,000 habitants, tandis que Dyea compte à peine 600 personnes. Dans le premier endroit j'eus 60 communions, ici 14 seulement.

Deux Pères Oblats de Montréal sont passés ici en route vers « Dawson-city ». Le Père Judge en résidence à Dawson sera remplacé par le R. Père Gendreau, oblat. Dawson étant une ville canadienne tombe sous la juridiction ecclésiastique du clergé canadien.

L'église à Dawson a été détruite par le feu. Il y a trois semaines il y avait à l'hôpital de Juneau un aéronaute de Rheims. Il attendait M. Vancli et 24 autres aéronautes pour faire une ascension de Juneau à Dawson et de Dawson au pôle nord à la recherche d'Andrée.

Dyea est un pays de passage. Mineurs et chercheurs d'or vont et viennent à tout moment. Un homme revenu des champs d'or me disait hier qu'au Klondyke on a extrait des mines, l'hiver dernier, plus de 100 millions de francs en or vierge. Le pays est immensément riche.

Hier un mineur vint me serrer la main. C'était un autrichien qui se rendait au Klondyke.

La propriété à Dawson est horriblement chère. Le terrain dans les rues se vend à raison de 5,000 francs par pied carré.

A 15 milles au-dessus de Dyea est la montagne du *Chilcoot* dont le sommet s'élève à une hauteur de plus de 3000 pieds. Le problème à résoudre était de transporter les provisions, objets et attirail des mineurs au-dessus de ce mur de glace pendant l'hiver dernier. Quatre tramways furent construits tous utiles, pratiques et offrant une vraie solution du problème. Ils consistaient en câbles très solides sur lesquels glissaient des wagons en fer tirés par une locomotive. Ces câbles partaient du pied de la montagne et se terminaient au sommet sans supports aucuns, sauf aux extrémités et en un certain endroit les wagons glissaient à une hauteur de 300 pieds au-dessus du flanc du célèbre Chilcoot. Un homme offrit 10 dollars (50 fr.) pour qu'on le portât au sommet. Mais les compagnies refusèrent. Les bagages seuls étaient placés dans les wagons. Des scènes se passèrent le long de ces hauteurs abruptes telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles dans l'histoire du monde. L'affluence était si grande que les chercheurs d'or formaient une procession marchant dans les pas les uns des autres sans intervalle aucun à la façon des fourmis. En descendant la montagne les mineurs suivaient une autre voie. Assis sur des sacs ils glissaient comme l'éclair et franchissaient en 5 minutes l'espace qu'ils avaient mis plus d'une heure à escalader,

A bord du « Cosmos », Wrangel narrows.

6 octobre 1898.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

P. C.

LES paquebots de la Compagnie du Pacifique, en cette saison, font un voyage à Sitka deux fois par mois. Le prix de la traversée est 10 dollars (50 fr.). Le paquebot tourne d'abord l'île de Douglas à l'extrémité sud-est, monte le *Lynn Canal* et arrive à Skaguay, la ville la plus florissante de cette partie de l'Alaska. Le R. P. Furnell, S. J., a sa résidence en cette ville depuis un mois. Skaguay est éclairée à la lumière électrique, possède plusieurs théâtres, une école publique, l'église de « l'Union » et plus de 200 auberges. Le paquebot prend là un nombre considérable de mineurs et d'aventuriers revenus du Klondyke. L'un d'eux nommé *Oswald*, qui prit place dans la même cabine que moi, me fit peser 40 livres d'or vierge qui lui appartenaient. Mais à côté d'Oswald il y avait plus de 100 mineurs qui s'en retournaient épuisés, malades et sans argent. Tel est le cas ; l'un fait fortune, et 20 font banqueroute ; tous portent gravée sur leur physionomie l'empreinte de la souffrance. Jos. Ladue, canadien français, vieux coureur des bois, était du nombre, se rendant à Londres et à Paris vendre ses claims ! A bord étaient plusieurs Français et Canadiens qui me dirent qu'à Dawson un mineur nommé Mac Donald avait donné 25,000 dollars (125,000 frs) pour la construction de l'église catholique desservie par 4 Pères Oblats.

Le paquebot descendant le *Lynn Canal*, à travers un labyrinthe d'îles, arriva à Sitka sur les bords du Pacifique. Sur le quai, le docteur White, médecin de la marine américaine et gentleman accompli, était venu me recevoir. Il me conduisit dans une belle maison où réside sa famille. A quelques mètres plus haut est l'église et une vieille cabine achetée par feu Mgr Seghers pour un prêtre qui l'occupa quelque temps il y a 11 ans. Le docteur m'avait offert une chambre chez lui, mais je le remerciai et décidai de m'établir dans la cabine attenante à la vieille église en ruines. Je trouvai mon domicile bien meublé par Mme White à ses frais et à ceux des soldats nos amis. Je regrette fort que le commandant quitte sous peu pour Washington où il doit être promu à un grade plus élevé.

Au mois de mai dernier, lors de ma visite à Sitka, je trouvai ma cabine occupée par un mineur. Le pauvre homme était poitrinaire et d'un caractère hargneux et difficile. Comme il était souvent visité par ses amis je pris logement, sur l'invitation du capitaine, dans la caserne au quartier des officiers. Un matin que j'allais dire la messe, j'arrivai à ma cabine et trouvai la porte entr'ouverte. A l'entrée était une mare de sang. J'entre, sur la table était une lampe allumée et un vase à moitié plein de sang. Un abcès à la poitrine avait causé la mort du mineur qui gisait dans son sang.

Le P. Anatole, pope russe résidant à Sitka, m'invita comme de coutume à dîner et m'offrit une place à sa table pendant mon séjour à Sitka.

Je le remerciai de son offre, parce que j'avais déjà accepté la gracieuse hospitalité du docteur White.

L'église russe est sans contredit le plus bel édifice de Sitka. Elle contient des ornements d'or et d'argent offerts par des princesses russes et est évaluée au prix de 40,000 dollars (200,000 fr.).

Les catholiques à Sitka sont à peine 30 personnes, hommes, femmes et enfants. 800 Indiens (ou plutôt des Coréens), 300 Russes et 200 Américains, forment le total de la population.

Après l'église russe, le musée de la mission presbytérienne avec toutes ses curiosités de l'Alaska est l'objet le plus intéressant de la capitale.

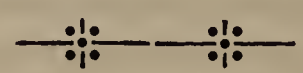
Pendant mon séjour de deux semaines à Sitka, je disais la messe à 7 h., les jours de semaine, à 10 h. les dimanches, donnais la bénédiction et un sermon le dimanche, le mercredi et le vendredi, et faisais le catéchisme aux enfants tous les jours à 4 h. Après cette quinzaine, grâce à la bienveillance du commandant des douanes, je pris place sur le *Cosmos*, steamer du gouvernement, qui fait la police dans les eaux de l'Alaska du sud-est, et dont la principale occupation est d'arrêter les objets de contrebande et les boissons enivrantes. La prohibition du vin, de la bière et des liqueurs est supposée avoir effet par toute la province, mais la loi est à l'état de lettre morte.

Nous arrivâmes à Wrangel après un jour de traversée. Wrangel est une ville de 1500 habitants environ avec un fort village de sauvages. De grands poteaux connus sous le nom de *totem poles*, avec sculptures de baleines, corbeaux, etc. supposées fournir l'historique des familles, sont plantés devant les maisons et intéressent fort les touristes qui abondent là pendant l'été.

Un missionnaire résidait à Wrangel, il y a 20 ans. Après 3 ans de séjour il alla s'établir ailleurs et depuis, Wrangel a été visité de temps à autre. Les catholiques comptent sur la construction prochaine d'une nouvelle église en remplacement de la vieille tombée en ruines.

La nuit dernière nous avons jeté l'ancre dans un détroit semé de rochers et de bouées et ce matin, par un beau temps, nous nous dirigeons vers Juneau, où nous arriverons demain.

Bien à vous en N.-S.
P. Bougis, S. J.



BELGIQUE.

Les retraites d'ouvriers en Belgique.

Lettre du P. Cléret de Langavant au P. Pupey-Girard.

Tronchienne, 2 février 1899.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

PERMETTEZ-MOI de vous dire un mot de l'œuvre des retraites fermées en Belgique. Sans doute, pour le fond, ces retraites ressemblent à celles de France, mais elles offrent un intérêt tout particulier au point de vue du recrutement des ouvriers.

L'œuvre des retraites fermées est en Belgique un des principaux moyens d'apostolat de nos Pères. La Compagnie possède pour les six diocèces belges quatre maisons de retraite : celle de Gand, celle de Fayt (diocèse de Tournai), celle de Lierre (diocèse de Malines) et celle d'Arlon.

Outre ces quatre maisons, il en existe une cinquième qui reçoit des retraitants de toutes les parties du pays. Elle est la plus ancienne, peut-être la plus importante ; car elle a donné à toutes les autres l'idée de l'œuvre. C'est celle de Tronchienne, près de Gand. En 1890 elle fêtait le 25e anniversaire de sa fondation.

Il y a 36 environ, M. le comte de Bergeyck demandait à nos Pères de Tronchienne de vouloir bien le recevoir avec deux de ses amis. Ils firent une retraite de trois jours. L'année suivante ils revinrent, et en 1865 l'œuvre des retraites était définitivement fondée.

En 1889, 276 retraitants avaient passé par Tronchienne. En 1898 leur nombre dépassait 430. Le R. P. Génis, aujourd'hui recteur et instructeur du 3e an, a fait construire tout un bâtiment uniquement affecté aux retraitants. Il le fallait, car ils arrivent une centaine à la fois.

C'est de Tronchienne que sont nées toutes les autres œuvres de retraite.

Tout heureux des grâces reçues pendant leurs trois jours de recueillement, et désireux de faire participer à leur bonheur la classe ouvrière, les retraitants ont adopté avec enthousiasme le désir de nos Pères d'ouvrir à Gand même, une maison pour les ouvriers. Mgr Stillemans approuva hautement le projet. Grâce à la générosité de M. le comte de Bergeyk, on put mettre à la disposition des ouvriers une salle, une chapelle et un jardin. Les ouvriers venaient à 7 du matin et partaient à 7 h. du soir. Dès la première année, 1895, 226 ouvriers suivirent les exercices.

Enfin aménageant les coins et les recoins de la résidence, on parvint à construire une quarantaine de cellules, et les retraites devinrent complètement fermées. Chaque semaine 30 à 40 ouvriers viennent passer trois jours dans le recueillement.

Je ne raconterai pas les traits édifiants si nombreux et si consolants qui remplissent ces retraites. On les retrouve dans toutes les œuvres de ce genre. Je ne citerai que le mot de cet ouvrier gantois, socialiste converti.

Il disait ouvertement devant ses camarades : « A Gand, on fait beaucoup pour l'ouvrier ; mais rien n'est comparable à cette œuvre-ci. Depuis vingt ans j'avais déserté l'église. Grâce à la retraite que je viens de faire, me voici le plus heureux des hommes, et personne ne me séparera plus de mon Dieu. »

Dans toute œuvre de retraite deux difficultés se posent. Comment recruter les ouvriers ? Comment se procurer les ressources matérielles nécessaires ? Il est impossible en effet de demander à l'ouvrier, qui est obligé de travailler pour nourrir sa famille, la somme relativement élevée qu'exigent les frais de déplacement et d'entretien.

En 1896 le comte de Hemptinne venait spontanément offrir ses services pour former un comité de patrons. Les membres de ce comité se chargeaient du recrutement et le plus souvent des frais de retraite. Le zèle de ce chrétien, retraitant de Tronchienne, donnait la solution aux difficultés.

M. Van Oost, de Bruges, qui venait lui-même de faire à Trochienne sa vingt-septième retraite annuelle, voulut réaliser, comme il le disait, le rêve de sa vie et faire participer les ouvriers à la grande grâce de la retraite. Il fit pour Bruges ce que le comte de Hemptinne avait fait pour Gand. Il forma un comité dans le but d'envoyer chaque mois à Gand une équipe de vingt-cinq hommes.

Bientôt d'autres patrons, tous habitués de Tronchienne, créèrent des comités semblables à Courtrai, à Deerlyck, à Alost, à Termonde, etc...

Permettez-moi de vous raconter une visite que je fis à Gand pendant une retraite de Brugeois. Je parcourais le quartier des retraitants avec un Père de la résidence. En descendant de la chapelle, nous traversâmes une sorte de petit parloir où un monsieur causait familièrement avec un ouvrier. Ce monsieur se leva à notre arrivée et, apprenant que j'étais jésuite, me serra la main avec force, me témoignant toute son affection pour la Compagnie.

— Quel est cet homme? demandai-je après au Père qui me conduisait.

— C'est M. Van Oost, me dit-il ; il vient de nous envoyer de Bruges trente-six ouvriers. Il les appelle tous les uns après les autres. Il cause avec eux, s'intéressant à tout ce qui les touche, et il leur paye leur voyage et leur journée. »

Inutile de vous dire si les ouvriers aiment un tel patron.

Or ce fait n'est pas un fait isolé. C'est, sinon dans les conventions, du moins dans les habitudes des membres du comité de venir à la retraite avec leurs ouvriers, et de voir chacun d'eux en particulier.

Ces messieurs ne sont pas tous chefs d'usine ou grands commerçants ; mais ils agissent auprès des patrons chrétiens. Ils trouvent facilement moyen, pour raison d'affaires, ou sous tout autre prétexte, d'aller chez les industriels indifférents ou même socialistes, sont à même de leur rendre tel ou tel ser-

vice et en prennent occasion de leur demander deux ou trois ouvriers de leur atelier.

Je n'insisterai pas sur l'influence sociale de telles œuvres. Ils sont près de 600, nobles, bourgeois, grands et petits propriétaires, industriels et commerçants qui viennent, de toutes les parties du pays, puiser à Tronchienne l'esprit d'apostolat, et qui de là vont le répandre partout. Je ne saurais dire jusqu'où s'étend leur action apostolique; mais je croirais volontiers, avec plus d'un Père, que ces retraites offrent le moyen le plus efficace d'arrêter les progrès de l'incrédulité.

Tout ceci se passe en pays flamand; les retraites en pays wallon sont d'un aspect tout différent. J'eus la bonne fortune de me trouver à Fayt, alors que cinquante-cinq ouvriers y faisaient les Exercices.

Le règlement y est le même que dans toute autre maison de retraite. Une particularité pourtant mérite d'être notée. Le silence est recommandé dans toute la maison et doit toujours être gardé, hors le temps des récréations. Cela est parfois difficile pour des ouvriers, qui par le fait même de leur bonne volonté, sentent le besoin de s'épancher et de dire à tout venant combien ils sont heureux. Voici donc ce que nos Pères ont imaginé. Toutes les fois qu'on se rend à un exercice ou qu'on en sort, on doit réciter le chapelet. A peine le signal est-il donné soit pour la prière du matin, soit pour l'instruction, soit pour le repas, un ouvrier à voix puissante, désigné à l'avance, commence, à quelque endroit qu'il se trouve, l'*Ave Maria*, et les autres de répondre immédiatement. Même cérémonie à la fin de l'instruction, du repas, de la récréation ; et les retraitants vont ainsi jusque dans leurs cellules. Le silence n'est donc rompu que pour prier.

Le pays wallon est beaucoup plus entamé par le socialisme que les Flandres. Ainsi il est plus difficile d'y établir des comités analogues à ceux de Gand. Le mode de recrutement y est donc bien différent au moins dans le Hainaut.

Voici la méthode qu'a adoptée le R. P. Lefebvre, supérieur de Fayt. Il prépare pour chaque curé une circulaire, le priant de vouloir bien recueillir dans un laps de temps déterminé, les noms des ouvriers qui consentiraient à venir à Fayt faire une retraite. Cette circulaire, il ne la signe pas lui-même; mais il la fait signer par les doyens. Ceux-ci l'envoient à chacun des curés de leur doyenné. Ainsi, venant d'une autorité ecclésiastique, ces circulaires ont plus de poids aux yeux du clergé.

Les curés doivent alors chercher ceux de leurs paroissiens qui veulent bien aller suivre les exercices spirituels à Fayt. Ils leur font signer une formule d'adhésion. Si parfois ces paroissiens hésitent à donner leur nom, parce qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir tenir leur parole, on les engage à signer quand même. Quand le voisin plus timide verra déjà quelques noms sur la liste, il se dira : « Un tel y va, pourquoi n'irais-je pas? »

Mais les curés se prêtent-ils volontiers à ce genre d'apostolat? Quelques-uns le font avec zèle. D'autres renvoient la feuille blanche, déclarant qu'ils n'ont trouvé personne, lisez qu'ils n'ont cherché personne. Dans ce cas les Pères ont recours, lorsqu'ils le peuvent, à quelque laïque discret et zélé qui va trouver le curé : « M. le curé, j'ai appris qu'il y aura bientôt une retraite à Fayt; j'ai occasion d'aller voir tel de mes voisins, donnez-moi la liste pour les retraitants, je m'en charge; cela vous épargnera la peine de vous déranger. » Généralement le curé acquiesce volontiers à cette proposition.

Quand les ouvriers sont tous de la même ville, ils se réunissent à l'heure fixée à la gare. Un ouvrier qui a reçu des Pères la liste des retraitants, prend le nombre indiqué de billets, jamais plus de soixante, la maison de Fayt ne possédant pas plus de soixante cellules. Puis il proclame les noms. L'ouvrier nommé se présente et reçoit son billet. A la gare personne ne manque; mais à Fayt on découvre plus d'une ruse. Quand à l'arrivée on fait l'appel, plusieurs font défaut, et pourtant les retraitants sont au complet. En vain le Père recommence l'appel. C'est tout simplement que quelques-uns, sachant leurs camarades empêchés, et ne pouvant se faire inscrire, faute de place, se sont substitués aux absents, sans rien dire, pour avoir le bénéfice d'une retraite. A la gare ils répondent au nom de leurs camarades. Mais une fois rendus, ils n'osent plus tromper le Père, qui d'ailleurs reçoit toujours bien de pareils intrus.

La retraite achevée, il faut entretenir la ferveur dans l'âme de l'ouvrier. Nos Pères ont dans ce but, établi, au moins dans les villes de quelque importance, la récollection du mois.

Tous les ouvriers ayant fait une retraite les années précédentes sont invités, par circulaire, à venir y prendre part. Ils assistent à la messe, entendent une instruction et la plupart communient. On a vu 250 communions à pareilles récollections.

Enfin une question importante se pose. Peut-on compter sur la stabilité de l'œuvre des retraites pour les ouvriers? Pour résoudre cette question, voici ce que l'on propose : Inviter les personnes riches à faire des fondations de retraites comme on fait des fondations de messes, de lits d'hôpital.... Pour procurer la grâce d'une retraite à un ouvrier il faut compter que la dépense moyenne s'élève à 15 francs, pour couvrir les frais de voyage, d'entretien, et le salaire de deux journées. Un capital de 500 fr. à 3 % fera donc une fondation perpétuelle pour la retraite d'un ouvrier. Déjà on a pu recueillir quelques fondations de ce genre.

Nos Pères sont le plus souvent aidés par le clergé séculier. Ils ont le monopole des retraites ecclésiastiques en Belgique, et par suite une véritable influence sur les prêtres, qu'ils pénètrent de leur esprit apostolique.

Nosseigneurs les évêques secondent avec zèle l'œuvre des retraites. Dernièrement, à la fin du mois de janvier, Mgr Stillemans, évêque de Gand,

bénissait la nouvelle chapelle destinée aux retraitants de cette ville. En voyant les nombreux ouvriers qui assistaient à la cérémonie, il fit appeler le R. P. Supérieur : « Tous ces ouvriers ont-ils suivi les exercices ? demanda-t-il. — Oui, Monseigneur, mais il en manque encore beaucoup. » Or la chapelle était pleine. Émue, Sa Grandeur laissa parler son cœur et encouragea chaleureusement les ouvriers à faire de l'apostolat parmi leurs camarades.

Monseigneur de Tournai n'est pas moins favorable à l'œuvre de Fayt. A la dernière retraite ecclésiastique, il exhorta vivement tous ses curés à envoyer aux Pères des retraitants, en payant même leur journée, s'il le fallait.

Enfin Monseigneur de Liége vient de supplier nos Pères d'établir une maison de retraite dans son diocèse. Ce sera la cinquième en Belgique.

Cette union du clergé séculier et régulier est puissante pour arrêter la marche toujours envahissante du socialisme. Puisse ainsi s'étendre partout le règne de Notre-Seigneur !

En Union de vos SS. SS.
R^æ V^æ
F. Cleret de Langavant, S. J.

P. S. Voici un fait qui vient de se passer à Gand : Un ouvrier de Courtrai, dangereux meneur socialiste, tomba malade. Les catholiques de la ville le secoururent. M. Van den Peereboom, premier ministre, chef du cabinet actuel, et fervent catholique, alla le voir plusieurs fois. Le socialiste reconnaissant, vint, après sa guérison, trouver le ministre, et lui demanda ce qu'il pourrait faire pour lui témoigner sa gratitude. — « Allez faire une retraite à Gand », lui dit M. Van den Peereboom. L'ouvrier promit et tint sa parole. Combien de ministres agiraient ainsi !

BRÉSIL.

Lettre du P. Magouet au P. Joseph de Broglie.

São Leopoldo, 8 septembre 1898.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

VOICI pour cette fois quelques nouvelles que je vous donne pêle-mêle, comme elles se présentent à ma mémoire.

Dans la nuit du 11 au 12 juin 1898, une grêle extraordinaire tomba, pendant trois ou quatre minutes, sur Novo-Hamburgo. Toutes les maisons ont souffert, pas une toiture n'a résisté. Seule l'église catholique desservie par nos Pères n'a été que fort peu endommagée. Après cette grêle une pluie

abondante continua pendant plusieurs heures. Dans notre résidence on trouvait encore où s'abriter, mais partout ailleurs l'eau pénétrait de tous côtés. Plusieurs familles sont complètement ruinées. Dans un bon nombre de maisons on n'avait même plus de quoi changer de linge. Tout avait été inondé. On a ramassé des grelons qui pesaient près de deux kilos.

Le 17, fête du Sacré-Cœur, après la grand'messe, nous avons, à Sao-Leopoldo, chanté le *Te Deum* en action de grâces, pour avoir été préservés de ce fléau, qui pouvait bien nous atteindre et faire de grands dégâts dans notre collège, si proche comme il l'est, de Novo-Hamburgo.

Une école d'ingénieurs a été fondée à Porto-Alegre ; presque tous les professeurs sont des officiers, et comme on ne trouvait personne qui fût capable d'enseigner les sciences naturelles, surtout la minéralogie, on a eu recours à l'un de nos Pères, le P. Ambroise Schupp.

Voici déjà deux ans qu'il fait son cours, à la grande satisfaction des directeurs de l'école et des étudiants. Il peut prémunir beaucoup de jeunes gens contre les doctrines positivistes, qui sont à l'ordre du jour parmi les autres professeurs.

Dans tout cet État, nos Pères font eux-mêmes l'éducation d'au moins huit cents enfants, et dirigent celle de près de mille autres, dont les maîtres sont, il est vrai, étrangers à la Compagnie, mais parfaitement soumis à l'autorité des Pères.

Sous peu une résidence sera fondée dans la ville de São Pedro de Rio Grande ; deux Pères et un Frère s'y installeront et seront les sentinelles avancées de toute la Mission. Cette ville est en effet la plus méridionale de l'État et du Brésil tout entier. Quand de nouveaux renforts nous viennent d'Europe, les voyageurs débarquent à Montévidéo, chez nos Pères espagnols, prennent un vapeur qui les reconduit vers le Nord, jusqu'à São Pedro de Rio Grande. Là on quitte la mer et l'on navigue sur la *lagoa dos Patos*, pour arriver d'abord à Pelotas, où nous avons un collège, et enfin à Porto Alegre, la capitale.

De Porto Alegre jusqu'à São Leopoldo et Novo Hamburgo, on voyage en chemin de fer ; mais pour se rendre dans les différentes colonies allemandes confiées à nos Pères, il faut parcourir à cheval des lieues et des lieues, à travers les forêts, ou bien, dans quelques endroits, profiter des barques qui remontent et descendent les fleuves dont le pays est sillonné. Déjà deux Pères se sont noyés en traversant le fleuve *Cahy*.

Le 20 août, quatre Pères, trois scolastiques et un Frère coadjuteur, futurs missionnaires du Brésil, venaient d'arriver à Montévidéo et attendaient au Seminario Conciliar le départ du premier vapeur pour São Pedro do Rio Grande, quand, dans la matinée, la toiture d'une aile du séminaire s'effondra tout à coup. Ce bâtiment avait un seul étage où était le dortoir des élèves ; au rez-de-chaussée, il y avait une grande salle qui servait pour les

fêtes, les représentations théâtrales et les réceptions. Les quatre murs sont restés debout, mais n'enserrent plus, du moins à l'endroit où se trouvait la scène, qu'un monceau de débris ; tout a été arraché et fracassé : le plancher, les meubles du dortoir, les pianos et autres instruments de musique qui étaient dans la salle ; seul un tableau du Sacré-Cœur est resté suspendu à la muraille.

Un domestique était occupé à son travail au milieu du dortoir, quand il entendit un bruit étrange qui venait du plafond ; il soupçonna quelque danger et s'enfuit au plus vite. A peine était-il en sûreté, que l'avalanche se précipita, ne rencontrant heureusement personne sur son passage. Il va sans dire que les Pères remercièrent solennellement Notre-Seigneur qui, tout en les éprouvant, leur avait encore donné des marques de son amour.

Porto Alegre vient aussi d'être atteint par une grêle, moins terrible que celle de Novo Hamburgo, mais encore suffisante pour causer des pertes assez considérables. Des milliers de vitres ont été brisées, plus de deux cents chez nos Pères du séminaire épiscopal. A la résidence, on en a été quitte pour peu de chose, parce que les fenêtres y sont en petit nombre. Les vitriers sont devenus des hommes d'importance et ne manquent pas de faire payer chèrement leurs services.

Nous avons maintenant à São Leopoldo, au collège de l'Immaculée Conception, cent quatre-vingts pensionnaires et quatre-vingt-dix externes. L'esprit est excellent, la piété en honneur, l'application à l'étude satisfaisante.

Nous sommes redevables de grandes actions de grâces au Sacré-Cœur de Jésus et à notre bonne Mère du ciel, et leur demandons sans cesse de continuer à bénir les œuvres entreprises par la Compagnie pour former une génération chrétienne, qui relève enfin le niveau moral et religieux de la nation brésilienne.

Veuillez, mon Révérend Père, nous aider par vos prières à payer notre dette de reconnaissance et à obtenir de nouveaux et plus abondants secours.

R^æ V^æ infimus in X^to servus
Louis Magouet, S. J.

Une première messe au Brésil.

Lettre du P. Russell au P. J. de Broglie.

Porto Alegre, 20 décembre 1898.

Mon bien cher Père,

P. C.

AYANT eu le bonheur de célébrer ma première messe, il y a peu de temps, dans la chapelle du Seminario que dirigent ici les Pères allemands, j'en prends occasion pour vous conter une autre fête de Prémices, bien autrement mouvementée.

Je suis, à peu de chose près, la narration faite par une feuille catholique locale.

« Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, le R. P. S.... célébrait sa 1re messe. C'était une de ces fêtes intimement allègre qu'on ne trouve que dans l'Église catholique. Fils d'un de nos braves colons, le jeune prêtre, ordonné à Porto-Alegre, vint dans son pays célébrer pour la première fois. Si nous essayons, dans le récit qui va suivre, de donner un aperçu de cette fête, nous déclarons, sans toutefois considérer comme secondaires les fusées, les pétards, l'artillerie, la musique et autres manifestations inséparables des fêtes brésiliennes, avoir voulu nous attacher surtout à mettre en relief le respect, l'estime du peuple brésilien pour ses prêtres. Comme la fête des Prémices devait avoir lieu dans l'église de San-Salvador, les habitants de San-Bento, village natal du prémiciant, voulaient lui préparer une réception spéciale, et l'accompagner sur le chemin de San-Salvador.

« Le dimanche précédent, 5 décembre, s'approcha donc de la maison paternelle du prémiciant un escadron de cavaliers bien ordonné, et commandé d'une façon militaire. Tous, à part le chef, portaient des drapeaux multicolores. Suivait une multitude immense de peuple.

« Devant la maison paternelle, à l'ombre des orangers, un des compatriotes du jeune Père prit la parole pour le complimenter. Le prémiciant rappela, dans sa réponse, deux tristes scènes d'adieux, qui s'étaient passées en ce même endroit ; la première, quand, à peine âgé de 9 ans, il avait quitté en pleurant la maison paternelle pour aller faire ses études au collège de São Leopoldo ; la seconde, quand, à 14 ans, il était parti pour le noviciat de la Compagnie dans le lointain pays d'Allemagne, sans savoir s'il reverrait jamais le Brésil. Sur ce seuil où avaient coulé des larmes si amères, c'était aujourd'hui l'allégresse la plus sainte.

« La procession se mit alors en marche au son joyeux de la fanfare. A la limite de la commune, une autre petite troupe de cavaliers vint apporter les premiers saluts de San-Salvador. Sous les arcs de triomphe du meilleur goût arriva la croix, puis une procession d'un millier d'hommes, ayant à sa tête l'antique et vénérable pasteur, qui appartient, lui aussi, à la Compagnie de Jésus. On fit la couronne, et un groupe d'enfants, placés au centre, récitèrent au prémiciant la poésie suivante :

« *Nous te crions : Bienvenu ! Révérend Prémiciant,*
Bienvenu sois-tu dans ce Salvador qui t'aime !
Qui aurait pensé, dans ton enfance,
Quand tu allais par ce même chemin, à l'église,
Qu'aujourd'hui tu y entrerais en prêtre ?
Qu'est le pouvoir des grands de ce monde,
Comparé à celui qui t'a été donné,
D'être intermédiaire entre Dieu et les hommes ?

Le pouvoir de ta parole pénètre le ciel ;
Même l'ange du ciel n'a pas le pouvoir qu'ont aujourd'hui tes mains.
Reçois ces fleurs odorantes, offertes par l'innocence ;
Te voilà notre prisonnier ! »

« Les enfants l'entourèrent ensuite d'une couronne de fleurs, et l'on se dirigea ainsi vers l'église.

« Tout ceci se passait le dimanche précédent.

« Le jour même de la fête, une procession vint de nouveau, à 9 heures, chercher le prémiciant à la maison des Pères, qui est le presbytère de l'endroit.

« Le jeune Père était agenouillé, dans le corridor, devant un grand crucifix. Derrière lui, son père et sa mère, et les plus proches parents. Pendant que les prêtres chantaient des Psaumes, le prémiciant s'approcha de ses parents et leur demanda leur bénédiction. La mère lui déposa sur la tête une couronne de myrte, qui ensuite fut portée par ses petites nièces à la procession ; son père lui donna un cierge richement orné, symbolisant le sacrifice, qui fut porté pendant toute la messe par son petit neveu, âgé de cinq ans.

« Le R. P. Supérieur de la mission fit l'allocution, et voici pourquoi : le prémiciant avait été, trente ans auparavant, le premier enfant qu'il eut à baptiser, étant *vigario* de cette paroisse.

« La messe commença alors, avec l'assistance de six prêtres, frères en religion du prémiciant. Le moment le plus touchant fut celui où le jeune prêtre, après avoir béni ses parents, les remercia de ce que nul n'avait jamais essayé de le détourner de sa vocation : ce serait pour eux une récompense suffisante de savoir qu'il était obligé de se souvenir d'eux au saint autel, et que ses mains s'élèveraient encore vers le ciel en leur faveur, alors que depuis longtemps ils seraient dans la tombe...

« La journée se passa en fêtes, et s'acheva par une procession aux flambeaux. Fanfare, chants et poésies se succédèrent même à cette heure, et enfin, le senhor X... prenant la parole le dernier, remercia les Pères en général, au nom de toute la *forêt vierge* des colons, pour le bien fait par eux dans le pays, depuis leur arrivée. »

Pour moi, j'ajouterai à ce récit un petit détail charmant, que je tiens du jeune Père lui-même. La chaleur était telle, que pendant cette première messe un des rôles du prêtre assistant fut d'essuyer de temps en temps le visage de son pauvre prémiciant, converti en une véritable éponge.

Pour ma retraite d'ordination, les Pères m'avaient proposé le *chacara* (maison de campagne) du collège de São Leopoldo, un joli petit nid entouré de cocotiers, de mimosées, d'eucalyptus. Si jamais vous avez envie de faire une excellente retraite, venez là. Voici les avantages que vous aurez: d'abord, facilité immense de vous élever au bon Dieu, et c'est l'essentiel.

Pour descendre au particulier, en ouvrant votre fenêtre le matin, vous voyez des petits oiseaux tout verts qui jouent dans les grands eucalyptus ; à la chapelle, des amours de petits colibris ou oiseaux-mouches qui donnent du bec sur les carreaux ; on les appelle au Brésil *beiia-flor*, parce qu'ils vont baiser le calice des fleurs.

Par exemple, vous aurez bien quelques petits incidents : si, pendant un temps libre, vous allez dans les allées du bois, il vous part dans les jambes d'immenses lézards de 1 m. 50 de long, vrais crocodiles, mais d'ailleurs en tout semblables à leurs cousins d'Europe.

Une autre fois, vous êtes pendant le temps libre à l'ombre sous un berceau de lianes ; levant les yeux, que voyez-vous descendre, lentement, majestueusement ? Le *cobra-cipo* (serpent-liane) très semblable en effet aux lianes qui l'avoisinent. Rassurez-vous : il n'est pas venimeux et ne vous veut pas de mal : il ne s'occupe même pas de vous. Et d'ailleurs, vous savez la protection du P. Anchieta, qui a défendu aux serpents de mordre ses frères.

Enfin, chaque soir, un concert inouï vient frapper vos oreilles : tous les crapauds des environs, au nombre d'un millier, et pourvus d'un organe supérieur à ceux de France, se sont réunis pour vous offrir une sérénade des mieux réglées. Votre oreille musicale y distingue très nettement le groupe des clarinettes, celui des tambours, celui des castagnettes, puis le triangle, et enfin, à s'y méprendre, le violon en « pizzicato ».

Déjà pendant la traversée, un passager français m'avait raconté que les crapauds brésiliens se réunissent le soir pour jouer de tous les instruments ; mais il faut l'avoir entendu pour y croire.

Revenons, si vous le voulez, à Porto-Alegre. En entrant dans la chapelle du séminaire, les premiers séminaristes que je vis furent mes quatre compagnons d'ordination : deux Allemands pour le sous-diaconat, un Italien pour le diaconat et un autre pour la prêtrise. Tous les quatre priaient avec une ferveur angélique. Ce Séminaire est vraiment une belle œuvre de nos Pères allemands. Les séminaristes sont de tous pays, Brésiliens, Allemands, Italiens, Portugais, Espagnols, Polonais.

La cérémonie de l'ordination eut lieu dans la chapelle du Séminaire. A la fin, Mgr Ponce de Léon fit asseoir tout le monde, et prononça un petit discours. Il parla de la France, qu'il aime beaucoup, où il a été ordonné prêtre, où il a passé 10 ans, où il a connu le curé d'Ars, etc.

Les séminaristes partant pour leurs vacances le lendemain du 8 décembre, j'eus le bonheur de leur donner, à ma première messe, la dernière communion de l'année scolaire.

Ensuite, il fallut, selon l'usage, présider la table des Pères et la récréation; vous auriez ri de voir ce Français présider des conversations allemandes et portugaises, mais les Pères sont si bons que la tâche me fut douce. D'ailleurs, après quinze mois de Brésil, la langue portugaise ne gêne plus guère.

Un dernier mot sur Porto-Alegre. Cette ville, si jolie et si coquette avec sa baie aux mille couleurs, ses cocotiers et ses mimosas, n'est malheureusement pas un asile de toutes les vertus. La simplicité et la foi que vous avez pu apprécier plus haut, sont remplacées ici par des contrastes singuliers. Si vous sortez dans la rue, vous y recevez, à gauche des saluts pleins de vénération, à droite des pierres ; c'est, à la lettre, *per gloriam et ignobilitatem ;* un excellent exercice d'humilité, autrement dit.

En voici un exemple : un jeune Père, encore imberbe, reçut un jour cette exclamation, partie d'une bouche enfantine : « *Papai do céo !* » autrement dit : « Père céleste », ni plus, ni moins. Dans la rue suivante, qu'entend-il à son adresse : « *Padreco do diabo* », c'est-à-dire quelque chose comme : « Vilain curé du diable », bien articulé par une petite fille, qui l'avait appris évidemment de père et mère.

En union de vos SS. SS., mon bien cher Père
Infimus in X^to^ servus
Alfred Russel, S. J.

Sao Leopoldo.

26 janvier 1899.

DANS ma lettre du 20 décembre, je vous parlais de serpents ; j'aurais pu ajouter ce fait assez curieux : dans un village des environs, un Père prêchait, non sans éloquence ; mais à chaque fois qu'il levait le bras, un serpent, qui s'était installé sur l'abat-voix de la chaire, avançait le cou, comme pour répondre à cette agression supposée ; le peuple crut bon d'avertir le Père que, malgré tout le plaisir qu'on avait à l'entendre, il était peut-être plus sûr pour lui de descendre, ayant un auditeur par trop insolite.

Ici, pendant le mois de janvier, où le thermomètre arrive à 40 centigrades, il se passe peu de jours où quelqu'un de la maison ne rencontre un de ces intéressants reptiles. L'autre jour, ouvrant ma fenêtre, j'en vois un tout vert, d'un mètre de long, dans la gouttière qui passe à une longueur de bras de la croisée. Je me mets aussitôt en quête du premier objet frappant, qui se trouve être un parapluie : aussi l'ophidien ne s'en porta pas plus mal, et j'eus le plaisir d'annoncer aux Pères qu'il était encore sous la toiture, ce qui n'amusa personne.

Il y a peu de temps, deux séminaristes se trouvaient en promenade ; c'étaient un brésilien et un italien. Le premier, en se baissant au bord de l'eau pour prendre quelque chose, voit soudain se dresser un serpent, et si près de lui qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'éviter le coup de dent, empoigner le reptile au cou, et le jeter violemment à terre. C'est ce qu'il fit, en brésilien habitué aux serpents ; mais on se demande ce qui serait arrivé si à sa place se fût trouvé son compagnon, nouvellement arrivé. Le

P. Anchieta pourrait peut-être nous le dire. Sa protection a de quoi s'exercer.

Mais au lieu de ces récits macabres, je devrais vous dire que, ce jour de l'an, la bonne Providence m'a envoyé comme étrennes un petit ange à envoyer au Paradis ; rassurez-vous ! je n'ai pas fait comme ce fameux catéchiste qui tuait les enfants après les avoir baptisés — le bon Dieu s'est chargé de la seconde partie. Après ma messe, on me dit qu'un cheval m'attend pour aller baptiser un petit enfant, en grand danger de mort. De fait, le petit était déjà noir ; je pus au moins lui blanchir l'âme et l'envoyer me protéger là-haut.

Tout à vous en N.-S.
A. Russel, S. J.

INDES.

Conversions de Brahmes.

Lettre du P. Fr. Billard.

St Joseph's College, Trichinopoly. Le 25 décembre 1898.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Le bon Père de Beaurepaire, s'étant un peu détourné de sa route à Colombo, est venu faire une visite au collège qui lui est toujours si cher. Il a été enchanté de tout ce qu'il a vu, mais ce qui lui a donné le plus de plaisir, a été la vue du petit quartier de brahmes chrétiens, que nous avons commencé tout près du collège et au centre même de la ville ; là sont groupées déjà quelques âmes héroïques, dont chacune a dû vraiment tout sacrifier, parents, amis, fortune, position sociale, pour suivre la voix de la conscience et se donner à Notre-Seigneur. Jugez de la surprise du Père de Beaurepaire de trouver à la tête de la petite communauté un de ses anciens élèves, païen enragé alors, mais qui depuis, par sa constance et ses sacrifices, s'est montré simplement admirable sans s'en douter le moins du monde. C'est que depuis le départ du bon Père, la grâce semble enfin s'être déversée sur cette caste orgueilleuse, pour laquelle nos anciens Pères avaient tant travaillé, quoique inutilement selon les apparences humaines. Leurs prières et mérites ont enfin fait déborder la coupe de la miséricorde divine et laissent à leurs successeurs le bonheur de moissonner dans la joie ce qu'ils ont semé dans la douleur. Pour ma part, je n'aurais jamais pensé, durant les quatorze premières années de mon séjour aux Indes, voir ce que j'ai vu durant ces cinq dernières années. En voulez vous un exemple ? Je suis en ce moment occupé à trouver une place pour un

jeune brahme, que j'espère pouvoir ensuite bientôt baptiser. Il y a un an, il a complété son cours d'études dans notre collège : durant les deux dernières années, la grâce a touché son cœur et, avant de nous quitter, il me promit de suivre sa conscience. Ce jeune homme âgé de 22 ans, appartient à une riche famille ; son frère est un célèbre avocat, et il a lui-même déjà obtenu un emploi. Aussitôt après avoir quitté le collège, sa femme, âgée de 14 ans, à laquelle il avait été marié encore tout jeune, d'après la coutume des brahmes, est venue le rejoindre : il s'est mis à l'instruire et, à présent, il me demande à grands cris de le prendre ici où il pourra suivre sa conscience. Or savez-vous ce qui lui arrivera ? Tous ses parents, père, mère, frère et amis, l'abandonneront, le ruineront et le considéreront comme un être qui s'est déshonoré et a déshonoré la famille ; lui et sa jeune femme élevée dans une famille très riche et influente n'auront plus que moi pour les encourager et les supporter jusqu'à ce que le jeune homme ait été placé. Quelquefois c'est un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans ou même moins âgé, qui fait le sacrifice, et alors, il est à ma charge jusqu'à ce qu'il ait complété ses études. J'en ai déjà un certain nombre : chacun a une histoire héroïque pour son propre compte. Nous leur avons fait conserver toutes les coutumes de leur caste qui n'étaient pas contraires à la foi, afin de montrer aux païens que la religion catholique ne dégrade pas les gens, et déjà nous avons obtenu des résultats bien consolants : des brahmes païens voient qu'en se faisant chrétiens ils conservent les privilèges de la caste : ils se font petit à petit à l'idée de suivre l'appel de la grâce qui les presse. Si, avec l'aide du bon Dieu, nous pouvons faire une bonne trouée dans les rangs serrés de ces brahmes, qui forment l'aristocratie de l'Inde, sont le soutien du paganisme et se distinguent des autres castes par la supériorité de leur intelligence et des dons naturels, ce sera par millions qu'on pourra compter les conversions. Il faudrait surtout profiter des premières conquêtes faites et pouvoir recevoir les âmes généreuses qui se présentent. Mais, hélas ! c'est avec une douleur profonde que nous nous voyons forcés d'arrêter l'élan donné. En effet, tout ce que nous avons fait jusqu'à présent a été uniquement avec l'aide de la charité. La mission nous donne permission et encouragement d'agir, mais ne peut venir en aucune manière à notre aide à cause des lourdes charges qu'elle a déjà. Voilà notre position, mon Révérend et bien cher Père. Si quelque âme généreuse venait à notre secours, elle nous aiderait à accomplir une œuvre qui procurerait la gloire de Dieu dans un très haut degré et sauverait un bien grand nombre d'âmes. En outre elle gagnerait pour toujours la reconnaissance de ces bonnes âmes, qui, une fois données à Notre-Seigneur, se dévouent cœur et âme à lui, et dans leurs communions presque quotidiennes prient le cœur du bon Maître de déverser ses bénédictions les plus abondantes sur les bienfaiteurs, qui les ont aidés à acquérir le bonheur dont ils jouissent à présent.

Laissez-moi vous donner encore un exemple de leur ferveur. Je viens de porter le Saint Viatique à un de mes jeunes brahmes qui se meurt de la poitrine. Il a reçu au saint baptême le nom de Louis. Encore païen, c'était une âme droite et bien préservée. Notre-Seigneur me donna la consolation de le convertir quand il avait à peine 15 ans : un an après, il fut trahi et ses amis connurent le dessein qu'il avait de se faire chrétien. Aussitôt on se mit à le persécuter et on l'emmena de force loin de Trichinopoly : il réussit à s'échapper une nuit et courut sans s'arrêter plus de 12 milles anglaises (5 lieues). Tous les avocats de la ville se réunirent alors pour l'arracher de nos mains et intentèrent un procès, qui me mena presque en prison. Ce que voyant, le jeune Louis s'échappa à Pondichéry où il resta jusqu'à ce que la tempête se fut calmée, après quoi il revint ici continuer ses études, dans lesquelles il réussissait à merveille, doué qu'il est d'une intelligence hors ligne. Après un an et quelques mois, Notre-Seigneur, pour le perfectionner encore davantage, lui envoya une maladie qui se changea peu à peu en consomption et qui, depuis plus de huit mois, le tient cloué sur son lit de douleur. Notre-Seigneur semble enfin vouloir combler les désirs de son cœur en l'appelant à lui pour célébrer l'anniversaire de son baptême au ciel. Comment ne pas admirer le courage de ce cher enfant et bénir la bonté du cœur de Notre-Seigneur ! Car notre cher Louis n'avait que sa mère et une jeune sœur qu'il aimait beaucoup, mais l'amour de Notre-Seigneur a été plus fort que les liens du sang.

Puisse Notre-Seigneur nous accorder la consolation de lui donner beaucoup d'âmes semblables en inspirant à quelques âmes généreuses de venir à mon secours !

François Billard, S. J.

BAS-ZAMBÈZE.

Quelques détails sur Boroma.

Extrait d'une lettre d'un missionnaire.

Mai 1898.

JE ne puis vous donner une idée de la joie causée ici par l'arrivée du R. P. Visiteur et du R. P. Supérieur (les PP. da Cruz et Moura). Lorsque l'embarcation fut assez près, nous nous rendîmes sur la rive; les Sœurs y vinrent aussi avec les petites négresses, leurs élèves : en tout 300 personnes environ. Un grand nombre de noirs étaient armés de fusils ; le capitaine n'était autre que le R. P. Supérieur de Boroma, qui donna le signal de la décharge. Comme l'embarcation ne pouvait approcher jusqu'au rivage les principaux chefs allèrent chercher les Pères et les portèrent « sur les bras ».

Une musique cafre se fit entendre à leur arrivée à terre. Ils ne restèrent ici que six jours, le temps d'achever les préparatifs pour se rendre à Zumbo, voyage qui dure de 13 à 15 jours. Ils partirent tous les deux vers le commencement de novembre avec 70 noirs, dont plusieurs armés de fusils; le chemin en effet est infesté de lions qui ont déjà fait bien des victimes.

Le 20 décembre, ils étaient de retour et assistaient ici aux fêtes de Noël qui furent aussi solennelles que possible dans l'intérieur de l'Afrique. La messe de minuit surtout enthousiasme nos cafres; c'est alors qu'ils exécutent leurs grandes danses au clair de la lune, tandis que d'autres déchargent de temps en temps leurs fusils à la porte de l'église, ce qui fait grande impression sur l'esprit de ces pauvres noirs. Quelques jours après les Pères repartaient.

Nous eûmes bientôt une nouvelle réception : celle de Monseigneur. Quand les cafres apprirent l'arrivee du *Grand Père*, ils ne purent contenir leur joie : c'était la première fois qu'ils voyaient un Évêque. A son arrivée à Tété, Monseigneur fut salué par une décharge d'artillerie. A plusieurs lieues à la ronde, les noirs se donnèrent le mot pour venir voir le *Grand Père*. Sa Grandeur arriva enfin sur un petit vapeur portugais. Nous l'attendions sur la rive, entourés d'une foule de noirs. Nous baisâmes l'anneau ; vint le tour des cafres; il y en eut beaucoup qui au lieu de le baiser, le prirent entre les dents, croyant témoigner ainsi plus de respect. D'autres, selon leur habitude, exécutaient force gambades et grimaces; les instruments de musique faisaient rage, et tous, hommes, femmes, enfants, rivalisaient de bruit et de tapage : c'était une vraie fête cafre. Transportés d'enthousiasme, les noirs se disaient les uns aux autres : « C'est donc vrai que Dieu est arrivé chez nous. » Cela dura jusqu'à la nuit, sans qu'ils songeassent même à manger : ne fallait-il pas avant tout faire fête au *Père-Dieu* qui venait de si loin. Monseigneur couronna la réjouissante fête par une distribution d'étoffe.

A côté de ces visites joyeuses, nous en avons d'autres qui le sont moins : celles des crocodiles, qui ont déjà fait bien des victimes. Trois chrétiens ont été dévorés, entre autres un enfant de notre école, d'une rare innocence. A Tété une quinzaine de personnes ont aussi été dévorées. On a construit un piège consistant en un harpon et une forte chaîne de fer. La bête se laissa prendre; une cinquantaine d'hommes se mirent en devoir de la tirer à terre. Quand la tête sortit de l'eau, le crocodile fit un mouvement et voilà nos cinquante gaillards sur le dos. On le mit enfin à sec. Une foule de cafres le vinrent voir; tous les parents des victimes arrivèrent en pleurs ; comme cela se passe d'ailleurs au sujet de toutes les bêtes féroces qui mangent des hommes. La famille du défunt ne manque pas d'aller à certain temps offrir au dit animal de la nourriture et des boissons, à l'adresse de l'âme du mort logée dans son estomac. Pauvres gens !.....

En route pour Boroma.

Lettre du P. Merleau au P. Pierre Pouplard.

Boroma, 10 décembre 1898.

Mon Révérend Père,

P. C.

J'AI reçu à Lisbonne votre lettre, et je vous en remercie. Comme vous le voyez par l'en-tête de cette lettre, me voici arrivé en Afrique. Nous sommes partis cinq de Lisbonne, le 12 septembre; les PP. Loubière et Simon, les FF. scholastiques Delmas et Witz, et votre serviteur, tous français. Embarqués à bord du *Herzog* de la *Deutsche Ost-Africa Linie* de *Hambourg*, nous fîmes escale à Naples, Port-Saïd, Suez, Aden, puis Tanga, enfin à Zanzibar, Dar-es-Salaam, Mozambique. A Mozambique descendirent le nouveau gouverneur général de la colonie ainsi que bon nombre d'officiers portugais. Nous dûmes aller jusqu'à Beira, le *Herzog* ne faisant pas escale à Quélimane. De Beira nous sommes allés à Quélimane sur un petit navire allemand, le *Peters*.

Nous sommes arrivés à Quélimane le 14 octobre. Le R. P. Moreira, nouveau supérieur de la mission, nous fit connaître les stations auxquelles chacun de nous était destiné: le P. Simon à Zumbo (950 kil. de Quélimane); le F. Delmas et moi à Boroma (500 kil. de Quélimane); le P. Loubière allait à Chipanga. Je ne sais de quel intérêt sera pour vous le récit d'un pareil voyage. J'avais lu les récits du P. Courtois, qui parle de mariniers cafres, de difficultés avec ses gens, de nuits passées à la belle étoile : je croyais ne plus rien trouver de tout cela. On m'avait dit que des vapeurs, appartenant à des compagnies anglaises, remontaient le Zambèze : mais nous arrivions en Afrique au moment où le fleuve est presque à sec, et ces vapeurs, qui existent fort bien et font de bonnes affaires, ne circulent guère qu'à partir de décembre.

Donc on se met en relations avec le gouverneur de Quélimane pour avoir des *escalers* et des cafres pour ramer. Ce fut une attente de huit jours : enfin, le 21 octobre au matin, on nous annonce que deux escalers sont prêts et 22 mariniers: mais les noirs sont les noirs, et l'usage veut que ces braves rameurs, payés à l'avance, emploient deux journées à mettre à sec leur bourse et à boire de bonnes rasades.

Nous partons le samedi 22 octobre à 6 heures du soir : nous allons au fleuve. Les escalers sont là: Ce sont de bons et solides bateaux, de huit mètres de long au moins : à l'arrière est une *casinha*, sorte de maisonnette en bois, ayant fenêtre des deux côtés et porte par devant et offrant au voyageur un espace de deux mètres carrés : parfois cette casinha est excellente et abrite bien : le plus souvent elle est disloquée, et laisse passer les rayons du soleil ou les averses de la pluie. Nos malles et nos caisses, rem-

plies de conserves pour le voyage, meublent le reste du bateau, laissant aux cafres l'espace suffisant pour s'asseoir.

Je m'inquiétais un peu de voir ces figures cafres : l'impression ne fut pas des meilleures. Songez donc : nos hommes avaient sur l'estomac une réjouissance de deux jours. Nous partons : le P. Simon occupe un escaler avec le frère coadjuteur Salvador qui va à Zumbo : je reste dans le second avec le F. Delmas. A peine avons-nous levé l'ancre, que nos cafres se mettent à crier et à chanter ; décidément l'alcool leur est une bonne chose, du moins sur ce point. Ils ne se servent pas de rames proprement dites, mais d'une sorte de pelle en bois : les dix rameurs, cinq de chaque côté, sont assis tout près du bord, et avec un ensemble parfait, enfoncent cette pelle dans l'eau perpendiculairement, puis d'un mouvement sec repoussent l'eau en arrière.

Chaque escaler a son patron : celui-là se tient debout, derrière la casinha, et, du pied ou du gros orteil, fait manœuvrer le gouvernail. Sur le *Quaqua*, la rivière ou bras de fleuve qui va de Quélimane au Zambèze, on se sert presque toujours de la pelle en bois. Sur le Zambèze même, où les bancs de sable abondent, les mariniers se servent, durant une grande partie du voyage, d'une longue perche de bambou : tous se tiennent alors debout sur les bancs, pour enfoncer la perche. Presque chaque jour sur le fleuve, ils faisaient cette manœuvre de 5 heures à 10 heures ou 11 heures du matin, et le soir de 2 heures à 6 heures. La plupart n'ont comme habit autour des reins, qu'un pagne, qui fut blanc, ou mieux un lambeau de pagne, arrêté par une ficelle ou un cordon fait de feuilles roulées.

Le premier jour notre navigation fut de trois heures, mais nous fîmes beaucoup de chemin, grâce à l'entrain de nos hommes, hurlant à plein gosier : tout le répertoire de leurs chansons y passa, et quand ce fut fini, ils commencèrent à imiter les cris des oiseaux et des bêtes ; tout cela, sans cesser de piocher l'eau avec une ardeur incroyable.

A 9 heures, par une nuit des plus noires, arrêt pour souper et dormir. On saute sur la rive : de branches et d'herbes sèches cueillies çà et là, on fait un bon feu, et nos noirs, très friands d'être accroupis devant une bonne flambée, font cercle, bavardant à qui mieux, et aussi regardant vers nous pour épier l'occasion de demander le *Mata-bicho !* Mata-bicho, mot fort connu dans toute la Zambésie : littéralement, « tue-bête », « tue-microbe » et en bon français « pourboire ». Les voilà donc qui tiennent conseil, et bientôt les deux patrons en tête, drapés dans la grande guenille qui leur sert pour la nuit, ils viennent en file nous saluer : ils frottent deux ou trois fois la terre de leurs pieds, et disent humblement que la coutume est qu'on leur donne le mata-bicho dès le premier soir.

Il fut facile de leur signifier qu'après deux jours de réjouissances, ils avaient besoin de dormir, et ce fut fini.

Pour nous, nous soupâmes sur les bateaux, assis sur les caisses : du pain,

du thon et des sardines, puis du thé, ce fut notre repas. Nos noirs s'étendirent sur la rive : ils ont ordinairement pour la nuit une *fumba*, natte assez large et faite en forme de sac : qui veut dormir, s'introduit là-dedans, et les mille bestioles de tout genre et de toute espèce qui circulent aux alentours ont du moins quelque peine à atteindre leur proie. Nous pouvions à peu près dormir à deux dans la casinha : chacun était à cet effet muni d'une fumba et de deux couvertures.

Le lendemain, dimanche, nous partions à 5 heures : la marée se faisant sentir dans le *Quaqua*, on en profite pour mieux marcher. Aussi pas de messe possible ce jour-là. Une belle journée : nous faisons connaissance avec les crocodiles qui se montrent çà et là, et surtout avec les hippopotames : inquiets, ces animaux levaient la tête au-dessus des hauts-fonts où ils se cantonnent, et renâclaient à faire peur. Pendant tout le temps du voyage, nous devions rencontrer de ces bêtes, pesantes créatures, inoffensives, quand on ne les dérange pas, mais fort incommodes, si on les blesse, ou si on les heurte seulement. Le F. Lindlohr, de Boroma, ayant à traverser le Zambèze de Vicente à Chipanga, vit un jour un rassemblement d'Anglais, qui braquaient leurs appareils de photographie : il y avait là, sur la rive, un hippopotame, de dimensions monstrueuses, et qu'on venait de tuer. La largeur du museau était de 80 centimètres. Le frère dut passer le Zambèze dans une *almadie*, batelet creusé dans un tronc d'arbre, très pratique sur le Zambèze où le peu de profondeur de l'eau en été ne permet pas de circuler facilement. Après quelques minutes, il vit émerger une tête d'hippopotame, puis soudain l'almadie s'agita : elle fut soulevée au-dessus de l'eau, et elle retomba, pendant que le frère et les noirs se débattaient dans les flots. L'hippopotame, gardant rancune de la mort de son aquatique confrère, leur avait joué ce joli tour, et cela fait, était parti. Une fois à l'eau, puis revenus de leur émotion, tous se cramponnèrent à l'almadie qui flottait renversée : pour les noirs ce fut besogne facile de la retourner et d'y remonter. Le pauvre frère, trempé plus que de raison, dut se retirer dans une hutte cafre, où l'on alluma un grand feu, et il put se sécher.

Le *Quaqua* est une rivière boueuse, aux eaux fortement jaunâtres ou même toutes noires : les rives s'inclinent ordinairement en pente fort douce, et sont couvertes d'une herbe épaisse ou de roseaux abondants. Des deux côtés s'étendent des terrains en plaine, où l'herbe pousse à même : de temps en temps on trouve des huttes cachées derrière un bouquet d'arbres. Toutes ces plaines, si elles étaient cultivées, seraient d'une admirable fertilité. A midi, nous faisons halte pour dîner, près d'une hutte abandonnée. Nos cafres font leur cuisine d'un côté, et nous de l'autre : presque invariablement ils mangent une fois par jour la *massa*, bouillie de farine fort épaisse, qu'ils remuent avec une rame : l'eau de la rivière, fût-elle parfaitement noirâtre, leur sert de boisson. Nous aussi, nous avons à y puiser ; mais en

faisant bouillir cette eau, le sable reste au fond. Nous sommes pourvus de bons cuisiniers : Le Fr. Salvador fut maître-queux à Campolide de Lisbonne, et des deux jeunes chrétiens (âgés de treize ans environ), qui reviennent avec nous à Zumbo, d'où ils étaient venus à Quelimane pour accompagner un frère coadjuteur, l'un, *Domingos*, s'entend à merveille à confectionner une sauce, et l'autre, *Joāō Evangelista*, est fort exact à mettre le couvert.

Nous repartons vers trois heures, par une chaleur torride : hélas ! nous avons bientôt à nous arrêter : la marée descend, et l'eau manque pour nos escalers. Force nous est de faire halte près d'un village cafre, et d'y passer une partie de la nuit. Les mariniers en profitent pour acheter des patates douces : vite le bois est trouvé, et le feu marche. Un seau est rempli d'eau à moitié ; ils y plongent les patates, sur le tout une bonne couche de feuilles vertes d'un arbre quelconque, puis, par-dessus encore, une épaisse couche de boue, tirée de la rivière. Bientôt la cuisson est à point, et tous (car ils me paraissent ignorer tout à fait le tien et le mien) tous prennent part au festin ; la nuit venue, ils se mettent en rond, la tête tournée vers le feu, bien enveloppés dans leur *fumba*, et s'endorment.

Le lendemain, quand nous nous réveillâmes, nos escalers étaient en marche depuis longtemps déjà : les cafres voulant profiter de la marée montante, nous avaient fait partir à minuit, et ils avaient bien fait. A part un petit arrêt d'une demi-heure, ils manœuvrèrent jusqu'à midi. Vers huit heures, ils imaginèrent de concourir en vitesse : le *Quaqua* était alors assez large et de bonne profondeur. Ces hommes, qui avaient si peu dormi et n'avaient rien mangé depuis la veille, piochaient l'eau avec une sorte de rage. En avant, comme pour donner l'exemple du travail et exciter les autres, se tenaient les plus forts : l'un d'eux surtout, à la tête puissante, au cou enfoncé dans les épaules, au torse de géant, s'agitait comme s'il se fût agi de gagner le « Grand Prix » : il entonnait les chants les plus excitants et les soutenait de sa voix éclatante. Tous les autres avaient les yeux sur lui, et entre chaque coup de rame, frappaient de la main gauche sur le plat de la pelle, et tout cela, avec un ensemble parfait. Dans les chants le mot *matabicho* revenait sans cesse, et plus d'un à ce moment se retournait vers les Pères comme pour dire: « Cette course de vitesse mérite une récompense.» Au bout d'une heure, notre géant, les autres faisant silence, entonne une sorte de verset : on eût dit la conclusion d'un enterrement, et ses compagnons répondirent sur le même ton.

Enfin à midi, nous arrivions à *Mogorrumba*, station télégraphique, tenue par un noir. Il y a là plusieurs paillottes, appartenant au gouvernement, et où les blancs de passage peuvent se retirer. Le *Quaqua* va jusqu'au Zambèze, puisqu'il n'en est qu'une dérivation : mais à partir de Mogorrumba, les escalers ne peuvent plus le remonter, sauf à l'époque des pluies, de dé-

cembre à avril. Le reste de l'année, ce ne sont que marécages, ou ruisseaux de peu de profondeur. Avant d'arriver à Mogorrumba, je comptais y trouver une sorte de petite villa. Il n'y a que deux ou trois paillottes et rien de plus. Le nègre chargé du télégraphe est l'homme important : un brave homme d'ailleurs, jadis sacristain à Quélimane, et qui a des idées généreuses à propos de l'avancement intellectuel de ses congénères.

Nous espérions partir le lendemain même de ce village : hélas ! après deux jours d'attente, on nous apprit que nul ordre n'avait été donné pour nous procurer les 96 porteurs auxquels nous avions droit. Le fait est que nous sommes restés là sept jours complets; la nuit dormant dans une grande hutte abandonnée, enveloppés dans une couverture. Quelles nuits affreuses ! nous étions envahis, en cette couche marécageuse, par une nuée de moustiques, dansant autour de nous une sarabande effrénée et ne nous laissant pas de repos. Dans un compartiment voisin, séparé de nous par une cloison de paille, une famille noire prolongeait sa veillée outre mesure: on y bavardait, on y piaillait, et le P. Loubière, qui devait nous arriver au milieu de notre cinquième nuit, ayant eu la curiosité de regarder ce qui s'y passait, s'aperçut qu'on faisait une chasse très fructueuse à un insecte spécial au pays. Et de fait tout le long de la nuit, c'était sur notre figure et aussi sur nos pieds, quand toutefois nous enlevions notre chaussure, une promenade continuelle de petites bêtes. Le matin, le P. Simon et moi, nous disions la messe près de la hutte où nous avions remisé nos bagages. La journée se passait à espérer l'arrivée de nos porteurs, à aller, dans les villages voisins, marchander des œufs et des poules, à maugréer contre l'administration coloniale, contre le manque de locomotion, et le mot de la fin était toujours. « Ah ! nous en verrons bien d'autres ! »

Le P. Loubière, parti de Quélimane trois jours après nous, nous arriva donc le vendredi 28 octobre au milieu de la nuit. Il voulut mettre à profit les loisirs de ce monotone séjour pour essayer son fusil et ouvrir la série de ses exploits cynégétiques en Afrique. Un matin, nous allâmes donc chasser les gorilles : un troupeau magnifique s'offrit à nos yeux. Nous étions dans une plaine dont les herbes avaient été brûlées, et le soleil dardait à plomb sur nos têtes : hélas ! malgré la bonne volonté du chasseur et l'attitude quasi bienveillante du gibier, on revint bredouille. Le lendemain, on voulut se venger sur les singes : un noir nous conduisit à un bouquet d'arbres, où ces animaux séjournent. Au premier coup de fusil, toute la gent simiesque de pousser un « hola ! », de dégringoler, et, il faut bien l'avouer, nous n'eûmes plus de leurs nouvelles.

Vint enfin le dimanche 30 octobre. Nous avions deux frères coadjuteurs avec nous : nous les fêtâmes de notre mieux, quoique nous fussions bien à court. Ce devait être aussi le jour de notre délivrance : le soir à 5 heures nos 96 porteurs étaient présents. Vite nous arrangeons nos malles et toutes

nos caisses, et à 8 heures nous partons : 48 de ces noirs sont chargés des bagages, les 48 autres ont à nous porter nous-mêmes. Nous devons aller jusqu'à *Mopea* (distance de 60 kil. environ), et chacun de nous dispose de 12 porteurs pour son hamac. N'étant pas homme de poids, mes nègres ne firent point la grimace, quand je me présentai. Le P. Loubière, qui devait partir quatre jours seulement après nous avec le Fr. Fernande, ses porteurs n'étant pas prêts, fut moins heureux : les nègres en voyant une si belle apparence, firent les difficiles et s'empressèrent davantage autour du « sacristain ». (C'est ainsi qu'ils appelaient le frère coadjuteur.) Mais le P. Loubière, bon fils de la Gascogne, déclara qu'à Mopea il saurait payer un fort mata-bicho, et la position fut enlevée.

La distribution des charges se fit assez facilement : les noirs sont fort ingénieux à ficeler un paquet, et ils savent, quand une grosse malle n'a pas sa corde, en confectionner une au moyen de feuilles de bananier. Nous partîmes les premiers en *machila* : c'est le nom portugais du hamac. Les quatre hommes qui s'y attèlent, courent assez rapidement, et les huit autres suivent ou précèdent pour être prêts à remplacer leurs compagnons: tout le long du parcours, c'est un chant continuel, ou du bavardage, ou des réflexions à couleur locale. La chanson du mata-bicho revient sans cesse et le refrain, fort simple, est redit avec conviction : « *A Mopea — oh ! oh ! — Le Père va donner — oh ! oh ! — Cerveja — oh ! oh ! — Cognac — oh ! oh ! — Vinagre — oh ! oh ! — Sartreuse — oh ! oh ! — Sampagne — oh ! oh ! — Mata-bicho ! — oh !* ». Et ce mot mata-bicho, qui termine, comme pour exprimer ce qui tient le plus au cœur du noir, est dit d'une voix câline et d'un ton caressant. Au bout d'une heure de course, mes porteurs s'arrêtent, et tous de se mettre en cercle autour de moi, de frotter la terre de leurs pieds, et de m'adresser une demande en cafre : je ne pus saisir que le mot « *mata-bicho* ». C'est une cérémonie qu'ils nous firent à tous. Il nous suffit de répondre tout en restant étendu dans le hamac: « *Mata-bicho à Mopea.* »

De Mogorrumba à Mopea, il y a un sentier assez large pour pouvoir passer facilement en machila : partout s'étend une plaine marécageuse, couverte de hautes herbes. Parfois se présente un cours d'eau à passer ; les noirs, pour éviter un bain au voyageur, ont soin alors d'élever bien haut au-dessus de leur tête la perche de bambou qui soutient le hamac. Toutes les deux heures, il y a arrêt, pendant sept ou huit minutes, de manière que les différents groupes de porteurs puissent se rejoindre. Le voyage se fait de nuit, pour éviter la grande chaleur du jour : de danger, il n'y en a guère, car les lions, qui ne sont pas tout à fait absents de ces grandes herbes, n'attaquent pas un groupe d'hommes.

Le matin vers 8 heures nous arrivions à un endroit où il y a quelques huttes, puis une maison de commerce tenue par des musulmans. Nous dûmes rester là longtemps, le Fr. Delmas étant resté fort en arrière :

de ses douze porteurs, trois seulement montraient de la bonne volonté. Survint un chef noir, aux cheveux grisonnants, ayant un bout de barbe, la figure ridée comme une vieille pomme ; sur la tête une casquette d'officier de marine portugaise passablement défraîchie ; il porte aussi une veste d'officier de marine avec les galons de capitaine de frégate, un pantalon noir de gros drap, couvrant plus que de raison de larges souliers, le tout très fripé. Il a aussi au côté une épée dont le fourreau brillant noir est agrémenté de dessins en or repoussé. Il vient nous saluer, dit-il, et nous offrir ses services. Et de fait, il fait les gros yeux à nos porteurs qui voulaient attendre à plus tard pour continuer la marche, si bien que nous voilà bientôt partis. Nous apprîmes du commandant de Mopéa que ce noir était un vieux chef, fort considéré dans le pays, ayant fait pour le compte du gouvernement portugais, bon nombre d'expéditions contre les révoltés.

Partis à 8 heures et un quart de Imsamacheti, nous arrivions vers 10 heures à Mopéa, par une chaleur torride. Je vous laisse à penser ce que fut pour nos nègres cette partie du voyage. Accablés de fatigue, ils geignaient douloureusement, et leurs épaules et tout leur corps ruisselaient d'une sueur abondante. Les miens se montrèrent délicats et dociles jusqu'au bout. L'arrivée à Mopéa est jolie : la plaine qui entoure la ville est fournie de palmiers sauvages, fort élevés, étalant sur le ciel bleu leur éventail aérien: mais nombreux sont les marécages, et après l'époque des pluies, il s'en dégage des miasmes, dont les Européens s'accommodent peu. N'avons-nous pas perdu là, au début de la mission, quatre missionnaires : les PP. Moulinard, Westenech, Vierin et le Fr. Dowling? J'allai faire une visite au cimetière: il y a là quelques tombes recouvertes d'une pierre, ou surmontées de croix délabrées. Pas un nom, pas une date, rien qui puisse rappeler où nos Pères furent enterrés.

Nous nous présentâmes au commandant de Mopéa, qui avait à vérifier nos papiers et à nous procurer quatre escalers et des mariniers pour remonter le Zambèse jusqu'à Boroma. Ce devait être l'affaire de quelques jours : il faut en effet réquisitionner ces pauvres cafres qui aimeraient mieux pour la plupart rester chez eux. En attendant que tout fût prêt, nous nous décidâmes à aller à Chipanga, de l'autre côté du fleuve, pour y voir le R. P. Torrend. Le soir à 4 heures nous disions adieu au commandant et nous nous rendions en une chila à Vicente, près du fleuve ; deux bonnes heures de course à travers les champs de canne à sucre de la Compagnie de Mopéa. Le commandant voulait que nous restions chez lui à attendre, et prétendait que nous ne trouverions aucune barque pour passer le fleuve: la Providence arrangea toute chose. Nous trouvâmes à Vicente l'escaler de la mission de Boroma avec des noirs de Boroma aussi, venus là pour chercher des matériaux destinés à la nouvelle église.

En un rien de temps, nous fûmes embarqués et les noirs de Boroma

s'empressèrent autour de nous avec d'autant plus d'ardeur que depuis trois semaines ils étaient là attendant des caisses que nous apportions. Nous laissâmes à Mopéa le frère coadjuteur Salvador pour recevoir les porteurs de bagages : ceux-ci devaient arriver le soir vers 10 heures et grâce à Dieu, des 48 charges qu'ils avaient entre les mains, aucune ne manqua, et tout, jusqu'à certains flacons tentateurs, tout nous arriva intact : le nègre télégraphiste de Mogorrumba ne nous avait-il pas dit un jour, en accompagnant ses paroles d'un relèvement de tête significatif et d'un geste victorieux: « oh ! vous pouvez confier un sac de pièces d'or à un de ces porteurs noirs : pas une pièce n'y manquera à l'arrivée. »

Le Zambèse est dur à la navigation en temps de sécheresse : ce ne sont partout que bancs de sable, qu'il faut contourner, et les barques trop chargées se voient souvent perdues en des passes où il faut rester et travailler longtemps pour se dégager. Pendant deux à trois heures, tout alla fort bien malgré les nombreux détours que nous avions à faire : vers 9 heures, obscurité complète ; c'était à se demander si nous n'aurions pas à passer la nuit sur le fleuve. Soudain une masse noire s'avança vers nous : nous crûmes à un vapeur anglais, mais ce n'était qu'un escaler monté par des noirs qui interpellaient fraternellement les nôtres, ils étaient de Chipanga, venaient de la mission, et c'était l'escaler du P. Torrend, lequel était à bord et nous criait en vrai français : « Les Pères sont-ils là? » Vous devinez notre joie d'une pareille rencontre. Le Père Torrend nous sachant en panne dans les marécages de Mogorrumba s'était décidé à venir chercher du moins le P. Loubière qui lui était destiné : il comptait marcher toute la nuit, et ramener le Père pendant la nuit suivante. Nous lui dîmes que le P. Loubière avait assez de vertu pour attendre encore et que le commandant de Mopéa s'occupait de lui envoyer des hommes. Bref, nous montons dans l'escaler de Chipanga, et nous nous installons à quatre dans la casinha : le P. Torrend craqua une allumette, et alluma une bougie à la fraternelle fin de voir comment nous arrivions en Afrique frais et dispos, et un peu aussi, je pense, pour nous faire admirer comment lui, malgré ses cinq années de mission, n'avait ni perdu un cheveu de sa tête, ni gagné un cheveu blanc, ni une ride au front. Et pendant que les cafres peinaient à lutter contre le courant, à désensabler le bateau et à se guider dans la nuit, chantant ou hurlant leurs couplets monotones et mélancoliques comme des chants de Bretagne, le Père Torrend nous conviait à souper et exhibait d'un sac quelques provisions, entre autres un saucisson de sanglier, qu'il nous dit être de sa fabrication; nous nous en aperçûmes fort bien, et la conclusion fut que Chipanga ne nuirait pas de si tôt aux saucissons de Lyon.

Enfin vers 9 h. ½ nous faisions notre entrée à la mission : nous passâmes là quatre bons jours à nous reposer. Le P. Loubière nous arriva deux jours après à 2 heures du matin : moins heureux que nous, il avait erré sur le

fleuve pendant de longues heures. Partis de Vicente à 8 heures du soir, ses mariniers, fort peu habitués à cette traversée qui ne demande que deux ou trois heures, n'avaient pu arriver à la mission que le lendemain matin. Le P. Simon éprouva là un commencement de fièvre, assez bénigne, si bien que nous pûmes partir le vendredi 4 novembre à 4 heures du soir, mais avec deux escalers seulement pour quatre que nous étions.

La partie vraiment pénible du voyage commençait pour nous. Le samedi nous arrivions à Missougué, et nous fûmes bien reçus par un ancien élève de San Fiel, en Portugal. Il nous invita à dîner et à souper, et les quelques blancs des environs furent de la partie. Le lendemain dimanche, le P. Simon, très souffrant de la fièvre, ne put sortir de la casinha: je pus dire la messe sur le rivage, mais avec combien de difficultés! Notre petit Joao de Tumbo servait la messe, et pendant que le Fr. Delmas tâchait d'empêcher le missel de tomber, à cause du vent, le Fr. Salvador était tout occupé à rallumer nos pauvres bougies qui s'éteignaient, et moi-même j'avais à retenir la sainte Hostie. Ce même jour à 11 heures nous arrivions à Caia, station dépendant de Chipanga: le P. Torrend y était. Sa maison est en terre cuite au soleil, avec un toit de paille, huit mètres carrés de superficie. C'est une salle qui sert pour tout. Le Père nous emmena à l'autre station de Caia, à deux heures de là, à l'endroit où mourut, il y a deux ans, dans l'isolement le plus complet, le P. Joseph Etterlé. Sa tombe est comme perdue dans la brousse; le P. Torrend l'a fait recouvrir de briques provenant d'une église de l'ancienne Compagnie. Le P. Simon ne put venir avec nous: il dut rester couché toute la journée à Caia. Pourtant nous partîmes dès le lendemain matin. Nos mariniers firent tout le temps du voyage d'assez bonne besogne: il y en avait de tout jeunes, qui ne semblaient guère de force à résister jusqu'au bout. L'un de nos escalers avait comme patron un noir qui faisait le damoiseau. Pendant que ses administrés se contentaient comme vêtement du pagne enguenillé ou de bien moins encore, lui portait un pagne blanc comme neige et de belle ampleur, et en plus de cela une belle chemise d'une blancheur éclatante. Tous les deux jours, il lessivait son linge, le frottant surabondamment au savon, le retournant et le rinçant de toutes façons, de plus il portait les cheveux en brosse, et quand vers le soir soufflait un vent relativement frais, on le voyait debout, à l'arrière de l'escaler, le gros orteil au gouvernail, se draper dans une sorte de châle, aux couleurs variées mais pourtant bien passées, et ornementé au milieu d'une grande déchirure.

De *Caia* à *Seud*, deux jours de voyage : je ne sais rien de plus affreux que cette partie de la Zambésie. A part le mont *Morumbala*, qui se dresse au nord en bleu tendre sur l'horizon, ce n'est partout qu'une plaine sans fin, dépourvue d'arbres, et couverte d'une herbe jaunâtre ou encore de roseaux à moitié brûlés. Aussi quelle chaleur vraiment terrible ! A partir de 8 heures du matin jusqu'à 5 et 6 heures du soir, nous vivions dans un

air embrasé : enfermés dans la casinha, la position n'était pas tenable, et en restant en dehors exposés au soleil, nous devions y prendre une fièvre décisive. Quand, à 11 heures, nous faisions halte pour le dîner, nous ne trouvions pas même un arbre pour nous abriter, et quoique vêtus d'une soutane blanche fort légère, nous n'arrivions pas à trouver la moindre fraîcheur. Le Fr. Delmas tomba malade : mon tour vint à une journée de Sena.

Dès lors notre voyage, qui devait durer dix jours encore, fut une suite de souffrances. Un froid que je pris pendant la nuit suffit à me donner la fièvre. Tout me faisait croire que j'allais être pris de la terrible fièvre bilieuse : de fait au bout de vingt-quatre heures j'étais à bout de forces, et la nuit fut horrible. Je vous laisse à penser les facilités de nous guérir que nous pouvions trouver en route, et le beau spectacle que présentait la cabane où nous gisions étendus, le jour respirant dans une atmosphère de feu, la nuit ne pouvant trouver une position qui permît de dormir. Le P. Simon et le Fr. Salvador durent céder au Fr. Delmas leur escaler, et eux passèrent désormais les nuits sur le rivage en compagnie des noirs : la santé du Fr. Delmas s'améliora peu à peu. Pour moi, j'étais toujours fort mal, et je fus longtemps à penser que je n'arriverais pas vivant à Boroma, et je n'étais pas le seul à avoir ces craintes. Les nuits me mettaient dans un état lamentable : excité par la fièvre, je passais ces longues heures de solitude à me rouler sur le plancher de la casinha. Comme je ne pouvais rien prendre, la faiblesse augmentait chaque jour. Après dix jours de cette triste vie, nous arrivions enfin à *Boroma :* quand de loin je vis la maison et la nouvelle église dominant la montagne St-Joseph, ce fut une résurrection pour moi.

J'arrivais très faible et affamé : le remède était facile à trouver, et le soir même je pouvais faire une promenade. Pendant cinq ou six jours, je ressentis une faiblesse assez grande, mais peu à peu tout disparut, et depuis un mois que je suis ici, je jouis d'une santé parfaite.

Je suis ici fort content et je remercie Notre-Seigneur de m'avoir donné pareille vocation. Ce n'est pas qu'au point de vue naturel tout soit rose, mais quand on a attendu des années et des années pour aller en mission, les rêves poétiques ont eu le temps de se dissiper.

Je vous dis merci pour les soins de jadis, et je me recommande à vos prières.

Votre enfant en N.-S.
Julien Merleau, S. J.

La Mission de Boroma.

Lettre du P. Merleau au P. Barthélemy.

Mission St. José de Boroma, 20 janvier 1899.

Mon bien cher Père,

P. C.

Je suis à Boroma, la station de beaucoup la plus avancée et la plus prospère de la mission : une bonne et solide maison, une église toute neuve, inaugurée à la dernière fête de la Toussaint, la plus belle sans contredit de toute l'Afrique africaine. J'ai déjà de bonnes occupations : la classe aux enfants, la direction des travaux agricoles, — où je ne suis pas allé au delà de la culture du haricot ; — des baptêmes, des enterrements (presque uniquement de petits enfants). Oh ! ces enterrements ne manquent pas de pittoresque ! A l'heure dite, je descends la montagne St-Joseph, où se dressent notre apostolique logis et notre blanche église, et suivi de mes bambins, qui viennent pour l'occasion de se vêtir d'un pagne blanc propret et de la chemisette blanche, je chemine dans une allée ombragée de tamariniers et de baobabs, traverse le *Mutatazi* à sec, et arrive à une petite chapelle, hier encore, l'église principale de la mission, attenante à la demeure des Sœurs. Le petit cadavre est là, enfermé en son cercueil fait de cannes de sorgho que recouvre une pièce de toile. Mes bambins s'assemblent dans la chapelle, et six d'entre eux revêtent la longue tunique blanche flottante et le camail rouge. On fait cercle autour du cercueil : je chante le « *Laudate, pueri* », et bientôt on se met en marche vers le cimetière, situé à cinq minutes de là, dans une jolie vallée, à l'ombre d'une montagne. Oh ! que c'est bien un endroit de solitude et de repos. Trois enfants de chœur vont en avant, portant une croix de bois et des chandeliers de bois : suivent les petites filles que guide une Sœur de St Joseph de Cluny, puis quelques bonnes femmes cafres. Enfin les garçons viennent, l'un portant, de façon belliqueuse, la bannière blanche ; les autres suivant deux à deux, sous l'œil d'un aîné qui a le titre de capitaine. Puis trois enfants de chœur, avec l'eau bénite et l'encens ; le prêtre ensuite, et le petit cercueil que portent quatre de nos enfants, ou encore des parents. Et le cortège s'avance suivant la rivière ; tous récitent le chapelet en cafre : c'est saccadé, articulé tout à fait, mais joyeux ; c'est un enterrement d'enfant comme le veut l'Église. Il y a bien parfois des espièglerie : une fois, je voyais un petit négrillon devant moi se gratter souvent les mollets, et puis regarder l'enfant de chœur qui le suivait d'un œil point satisfait. Je m'aperçus que le dit enfant de chœur, lequel portait l'encensoir, s'amusait à le balancer de manière à atteindre les jambes nues de celui qui le précédait, ce qui occasionnait chaque fois une brûlure peu agréable. Il y

a à suivre le cortège, toujours, trois ou quatre de nos chiens : ne vous scandalisez pas d'un pareil détail. On ne saurait rêver chiens mieux éduqués et faisant mieux leur devoir. Leur office est d'accompagner les enfants partout, et ce n'est pas affaire de luxe : ils ont le bon esprit de tenir la queue de la file, et si quelque lion ou tigre voulait faire des histoires, c'est un chien qui serait happé, puisque ces bêtes s'attaquent poltronnement au dernier en marche : je crois même que c'est arrivé une fois.

Et Noël ! oh ! la délicieuse fête que ce fut : on se croyait en Bethléem de Juda, à part qu'ici nous avions une forte chaleur. A 11 heures et ¼, des coups de fusils fortement chargés sont tirés par une dizaine de nos enfants qui ont dormi sur la terrasse : les clochettes sonnent, le *batuque* résonne dans les villages cafres, la flûte de même, et les fidèles viennent nombreux de partout, gravissant la montagne, empressés à venir adorer l'Enfant Jésus : voilà bien les bergers de la crèche ! Messe à minuit, fort solennelle ; de temps en temps des détonations nourries ; nos enfants chantent à ravir de jolis cantiques de Noël ; c'est juste, plein de cœur et très expressif. Le matin à 8 heures, grand'messe chantée : votre serviteur pontifie : il y a même diacre et sous-diacre, et d'assez nombreux enfants de chœur entourent l'autel, un peu perdus toutefois parmi ces cérémonies. L'église est pleine : c'est noir, très noir de monde. A l'Élévation, des détonations effrayantes, auxquelles répondent des cris de noirs bébés cafres collés au sein maternel ou grimpés sur le dos des mamans. Dans un coin de l'église est une crèche, l'œuvre des Religieuses de St-Joseph de Cluny ; elle a tout ce qu'il faut pour plaire ici : à la porte de la grotte s'amassent un tas de personnages les plus variés, les bergers confondus avec des moutons plus grands qu'eux, un éléphant minuscule, des chèvres de porcelaine et des chiens de faïence, et surtout un grand endiablé de nègre, deux fois haut comme un gros éléphant qui marche près de lui, vêtu d'un pantalon collant, d'un habit à queue, d'un gilet où pend une énorme chaîne de montre : il a les mains dans les poches, et ses grosses lèvres sont ouvertes par manière d'étonnement. Les bonnes religieuses ont rassemblé là tout ce qu'elles ont pu trouver ; et tout cela excite au plus haut point la curiosité de nos indigènes.

A dix heures, loterie pour les enfants : chacun gagne quelque chose, un miroir, un collier de perles, une bande d'étoffe aux couleurs voyantes. A midi, c'est la loterie des adultes : tous ces noirs, accourus d'un peu partout, sont accroupis devant la maison, attendant, anxieux, le lot qui va leur échoir : ils gagnent un miroir, une assiette, une cuiller, une bêche, de l'étoffe, etc..., et parfois il y a des jaloux. A 3 heures, je vais avec le R. P. Supérieur présider la loterie des femmes, à la maison des religieuses : il y a foule : tout ce monde crie et bavarde à qui mieux mieux. Le R. P. Hiller, pour obtenir le silence, doit se gendarmer au sens strict du mot : mais sa canne levée, son regard qui menace, et sa voix qui crie plus haut que

toutes les cafres, arrêtent toutes les langues. Le spectacle ne laissait pas d'être pittoresque.

A vivre séparé du monde, comme nous le sommes nécessairement, on se sent plus seul avec Notre-Seigneur, on pense à lui plus souvent, et on s'appuie sur lui seul davantage. En ce moment, tout mon désir est de bien savoir la langue, pour pouvoir être utile et remplir vraiment l'office de missionnaire : ce matin j'ai pu faire le catéchisme en cafre aux enfants ; mais pour prêcher ce sera œuvre difficile : le cafre est une langue peu riche, les synonymes sont rares ; et il faut apprendre par cœur en commençant.

Je me recommande à vos prières : jusqu'ici j'ai joui d'une belle santé, mais les mois de mars et d'avril sont les deux mois terribles. Adieu ! je ne vous oublie pas, et j'ose aussi me recommander aux prières de vos chers frères novices.

Votre frère en N.-S.

Julien Merleau, S. J.

AUSTRALIE.

Lettre du P. Conrath.

Daly River Mission, 20 décembre 1898.

Mon Révérend et bien cher Père,

P. C.

Vous désirez avoir quelques notes sur notre Mission. Le bien se fait très lentement avec les nègres, quand il s'agit de les tirer de leur état de dégradation. Tout au contraire pour conserver leurs fêtes et leurs vieilles coutumes, ils montrent tant de constance ou plutôt d'entêtement que, quelquefois, je désespérerais du succès de notre entreprise. Il semble cependant qu'une de ces fêtes a été abolie, cette année, pour toujours. Cet événement m'a montré, une fois de plus, que le bon Dieu ne nous a pas oubliés dans ce coin de la terre.

C'était le jour de la Pentecôte. On m'avait, dit la veille, qu'un grand nombre de sauvages de différentes tribus s'étaient assemblés près d'un marais à 7 lieues de notre Station, pour fêter ce qu'ils appellent le « Caramalla ». Qu'il me suffise de dire que nous avons de sérieuses raisons, pour défendre à nos gens de prendre part à ces assemblées. En instruisant des païens, je leur dis de s'abstenir de pareilles fêtes ; l'autre Père en parla dans le même sens au sermon qu'il fit pendant la Ste Messe. Les exercices de piété terminés, j'allai trouver nos gens, comme de coutume ; je voulais voir si quelques-uns de nos ouvriers se rendraient à la fête. J'aperçus bientôt une troupe se dirigeant vers le marais dont j'ai parlé. Je les rejoignis et dis à

l'un d'eux, âgé de 50 ans à peu près, qui allait jouer à la fête le rôle important de maître de cérémonies : « Vous autres vieillards, vous ruinez l'œuvre de Dieu parmi les nègres. Les prêtres sont venus de loin, ont abandonné leurs pères, leurs mères, leurs maisons, leur pays pour vous faire du bien. Ils sont venus, envoyés de Dieu, pour vous délivrer du démon et vous sauver pour toute l'éternité. Ils veulent briser les œuvres du démon et abolir ces fêtes de diable; mais vous autres vieillards, vous exhortez, appelez toujours tout le monde à continuer ces pratiques mauvaises. Vous verrez que Dieu vous punira, si vous n'écoutez pas mes paroles. » « Eh bien, qu'Il me punisse ! » répliqua le nègre. Je savais bien qu'il parlait ainsi plutôt par sottise que par malice ; toutefois j'ajoutai : « Mon pauvre ami, ne parlez pas ainsi ; Dieu, auquel vous ne croyez pas, entend vos sottises. Il confirme souvent d'une façon visible la parole du prêtre. » Mais notre homme, pour se vanter devant les autres, répétait toujours la même chose. « Très bien ! que Dieu me punisse ! » Voyant qu'il était inutile de lui parler davantage, je m'en allais trouver les autres nègres ; quant à lui, il partit avec sa famille pour assister au Caramalla et y remplir son rôle.

Il en revint avec une légère blessure au pied causée par un coup de lance. Cette blessure amena peu de temps après une inflammation de la jambe. Le malade en mourut à la St-Ignace après avoir été baptisé *in articulo mortis.*

Un autre nègre, de grande autorité parmi les siens et grand musicien, gagna à force de souffler un abcès à la lèvre, abcès qui semble devenir un cancer. Il croit qu'il en mourra ; les autres nègres sont de la même opinion ; aussi l'appellent-ils déjà : « diable », nom donné par eux aux morts et à ceux qui n'ont aucun espoir de guérir d'une maladie ou d'une blessure.

Je crois bien que cette fois ces deux accidents ont donné le coup de grâce aux Caramallas et qu'il n'y en aura plus. Les nègres sont naturellement portés à attribuer une mort inattendue à un sort jeté par un ennemi sur la personne morte ; mais par ailleurs, ils sont accoutumés de nous entendre expliquer leurs cas de mort comme un effet de telle ou telle maladie. Maintenant quand je leur dis que, dans les cas mentionnés ci-dessus, la main de Dieu a frappé les plus coupables, ils ne trouvent rien à répliquer et craignent d'être punis par Dieu s'ils font d'autres Caramallas.

Nous avons observé que les nègres qui viennent régulièrement entendre l'exposition du catéchisme ne meurent pas sans baptême ; ceux au contraire qui sont trop paresseux pour s'instruire des choses de Dieu quittent généralement ce monde sans obtenir cette grâce ; aussi pour ces derniers recevoir le baptême, même à l'heure de la mort, n'est pas toujours une assurance de leur salut, car leurs dispositions sont parfois bien douteuses. Ils répondent « oui » à tout ce que vous leur dites ; si vous les questionnez, ils répondent à tort et à travers ou bien ils se taisent. S'ils guérissent

de la maladie grave à cause de laquelle ils ont été baptisés, ils ne montrent aucun changement dans leurs mœurs, ne se préoccupent guère d'avoir reçu le baptême, ne viennent pas apprendre les devoirs qu'ils doivent désormais pratiquer. Les promesses faites durant leur maladie, ne comptent plus quand ils se portent bien. Il y a peu d'exceptions à cette règle. Par contre ceux qui, durant leur vie, ont assisté souvent aux exercices de piété, obtiennent de Dieu à l'heure de la mort, les grâces nécessaires pour faire un acte de contrition et recevoir le baptême ; c'est une récompense de leur fidélité.

Les attaques d'apoplexie sont très rares parmi les nègres de ce pays. Une femme qui avait toujours négligé ce qui concerne la religion, est tombée morte pendant qu'elle mangeait du riz. Pendant des années elle avait fait la sourde oreille à tout ce que je lui disais.

L'année dernière une femme était malade d'une forte fièvre. Ne voyant pas de danger de mort, je ne la baptisai pas. « Je vous donnerais le saint baptême, lui dis-je, si vous aviez assisté au catéchisme ; vous n'y veniez jamais ; c'est pourquoi il me faut attendre. Si vous guérissez, venez régulièrement au catéchisme quand vous serez à la Station. Souvent Dieu envoie des maladies pour secouer notre paresse et nous avertir de nous tenir prêts. Une fois guérie, il vous faudra venir au catéchisme et je ferai de vous une chrétienne. » Elle promit tout, guérit, mais ne tint pas ses promesses. On ne la vit jamais à l'église. Cette année, son frère vint, un jour, m'appeler pour lui donner le saint baptême, elle était gravement malade. Je prends étole, soutane, eau bénite pour aller la baptiser. Arrivé près de la malade, j'interroge les assistants sur la maladie ; ils me disent que le sang que je voyais sur ses lèvres, ne provenait pas d'un crachement de sang, mais simplement des gencives et qu'elle n'avait pas d'autre mal. Or, les nègres exagèrent toujours, quand ils parlent d'une maladie. Pour eux, une fièvre légère passe toujours pour une maladie sérieuse. Aussi après leur rapport je ne baptisai pas cette femme. Je dis que je viendrais tous les jours la voir pour constater s'il y avait quelque changement dans son état. Le lendemain elle mourut sans avoir été baptisée. Alors seulement, on me dit qu'elle avait perdu beaucoup de sang, ce qui avait occasionné sa mort, circonstance que les gens m'avaient cachée la veille. Cette mort subite ne me causa pas beaucoup de peine : Telle vie, telle mort. La sœur de cette femme mourut, il y a 8 ans, à une distance de 12 lieues de la Station. Elle avait assisté régulièrement au catéchisme ; aussi fut-elle baptisée, comme par miracle, avant sa mort. Celle-là est morte à la Station sans baptême, quoique le prêtre fût allé pour la baptiser. En tout cela, je ne puis qu'adorer la main de Dieu.

Priez et faites prier pour la conversion de ces pauvres gens.

Reverentiæ V^ae servus in X^o, Joseph Conrath, S. J.

PHILIPPINES.

Complot déjoué par la Protection du Sacré-Cœur.

Extrait d'une lettre du P. Suarez au P. Sancho.

Cottabatto, 13 octobre 1898.

Très aimé Père en Jésus-Christ,

P. C.

Je profite de l'arrivée du vapeur marchand, le « Castellano », armé en canonnière, pour vous dire les graves événements qui se passent ici. Il ne reste que quelques heures, je ne puis donc être long.

Le 7 du présent mois, premier Vendredi, le Sacré Cœur de Jésus nous a fait échapper tous, Espagnols, Chinois et autres, à une mort certaine, décrétée par les soldats indigènes de cette place. Depuis quelque temps la compagnie d'infanterie du 68e en garnison ici tramait une conjuration pour nous massacrer tous. Les chefs insurgés appelaient tous les soldats l'un après l'autre aux maisons de jeu, leur faisant des promesses et donnant des instructions. Ainsi ils purent s'entendre avec toute la compagnie et quelques disciplinaires sans que rien transpirât de leur secret. Le jour fixé était le 7 à 7 h. du matin, heure à laquelle on change la garde.

Mais Dieu Notre-Seigneur voulut que, de Iloilo, le général Rios envoyât ici le « Castellano » chercher tous les artilleurs de Cottabatto et quelques autres détachements. Le « Castellano » arriva le 5, mais la « Carriedo » ayant à monter à Piquit et autres lieux, le capitaine ne put sortir dans la nuit du 6 comme il le désirait. Son départ fut donc remis au 7 entre 5 et 5 h. ½ du matin : bonne fortune pour les traîtres. Mais je ne sais pourquoi, à 8 h. le « Castellano » n'était pas encore sorti. Ce que voyant, les chefs insurgés se réunirent dans les maisons de jeu pour délibérer : Que faisons-nous ? Est-ce aujourd'hui que nous massacrons les « Castillans », ou renvoyons-nous le massacre à dimanche pendant la messe ? Aujourd'hui nous serons aidés par les artilleurs encore ici. » Cette conversation fut entendue par un européen, qui comprend le Tagalo. Celui-ci en avertit le gouverneur.

En deux jours tous les conspirateurs furent mis aux fers. Alors on découvrit que les soldats du génie avaient aussi pris part à la conspiration. On les désarma tous. En tout il y eut 85 prisonniers, qui ne tardèrent pas à faire des aveux.

Leur plan était de tuer tous les « Castillans ». Célébrer le jour même dans le Kiosque un grand banquet servi par les Chinois les plus riches ; puis, au dessert, massacrer les Chinois eux-mêmes, toute la population et voler tout ce que l'on trouverait. Quant au « commandant, » les conjurés devaient lui arracher les yeux et les porter à Cavite.

Pour moi c'est au Sacré-Cœur que j'attribue cette protection du ciel sur nous. Nombre d'âmes à Cottabatto l'honorent en communiant tous les

premiers Vendredis du mois, et il y a communion réparatrice tous les jours. Le 7, premier Vendredi, à l'heure précise où l'on tramait contre nous cet acte de sauvagerie, 62 personnes communiaient en l'honneur du Sacré-Cœur.

Extrait d'une lettre du P. Suarez au R. P. Provincial.

Cottabatto, 2 novembre 1898.

Mon très aimé Père en N.-S.,

P. C.

Je vous écris pour vous dire comment s'est terminée l'affaire de la conspiration des soldats indigènes contre les Espagnols.

Le 7 du mois dernier, jour même de l'arrestation des conjurés, ont commencé les emprisonnements et le procès. Le 24 arriva ici Monsieur l'Assesseur de Zamboanga avec le maire de la place et deux capitaines. Les 28 et 29 fut tenu le conseil de guerre, et dans la soirée du 29 à 4 h. ½ on lut la sentence de mort à 49 des conspirateurs (l'un d'entre eux mourut pendant le procès), puis on les enferma dans une chapelle. J'avais fait venir d'avance de Tamontoca les PP. Bennasar et Mayoral. A 5 h. les deux Pères, le P. Ramo et moi, nous nous rendîmes au quartier converti en chapelle. Le P. Ramo adressa aux prisonniers une exhortation de circonstance ; tous se confessèrent, nous remplissant de consolation à les voir ainsi transformés en véritables agneaux. Pas un ne se montra récalcitrant ni ne donna le moindre signe de désespoir. A 9 h. du soir, les confessions terminées, nous revînmes souper à la résidence.

Le repas achevé, nous retournâmes tous les quatre au quartier. Les condamnés passèrent la nuit soit dans un demi-assoupissement, soit en entretiens avec nous. A 3 h. du matin je dis la messe et donnai à tous la Ste Communion. Pendant le St Sacrifice le P. Ramo leur adressa la parole, les prépara à recevoir la Ste Communion, puis les aida à faire leur action de grâces. A la fin de la messe, je leur appliquai l'indulgence plénière. A 5 h. du matin, les artilleurs espagnols, les volontaires Zamboanguais et ceux de la place formèrent les rangs devant le quartier, les condamnés furent placés au milieu, et on se mit en marche vers une colline distante d'un kilomètre. Pendant tout le trajet nous demeurâmes près des condamnés, priant avec eux et les préparant à bien mourir. Nous fûmes tous grandement édifiés de voir leur résignation. Cependant leurs gémissements nous fendaient le cœur, et à voir couler leurs larmes les nôtres coulèrent aussi. Déjà durant la nuit, mais surtout dans le chemin ils nous demandèrent maintes fois à baiser le Crucifix.

Les soldats du même régiment, qui n'étaient pas entrés dans la conjuration, marchaient, eux aussi, en rangs, mais désarmés et bien loin de s'at-

tendre à la mission qui leur était réservée. Sur le lieu de l'exécution on leur rendit leurs armes pour fusiller leurs compagnons. On leur adjoignit quelques volontaires Zamboanguais pour compléter leur nombre insuffisant pour tant d'exécutions. On voulait en finir en deux tours.

Pendant que l'on fusillait une moitié, l'autre demeura enfermée dans la prison. Quelle scène que cette exécution, mon Père ! Durant dix minutes environ nous restâmes là irrésolus, tandis qu'on formait le carré, et tout ce temps on n'entendit que les gémissements de ces infortunés. Ils ne cessaient de répéter : « Mon Dieu ! mon Jésus ! Très Sainte Vierge ! »

Enfin on les conduisit au lieu désigné et on les fit mettre à genoux. Alors, avec un redoublement de ferveur ils crièrent : « Ah ! Très Sainte Vierge ! Ah ! mon Dieu ! » Et ces ah ! s'accentuèrent encore quand ils virent lever les chiens des fusils.

La décharge eut lieu, et l'on n'entendit plus un soupir. Immédiatement on couvrit d'herbe les cadavres pour que les autres ne les pussent voir ; car ils devaient être fusillés au même endroit.

Ceux-ci, soit frayeur extrême, soit autre cause, arrivèrent sans pousser un cri, l'un d'entre eux priant à voix basse, les autres répondant.

Par ordre du gouverneur, tous les déportés et disciplinaires de bonne conduite étaient arrivés à Cottabatta dès l'aurore pour que cet exemple leur fût une leçon et les maintînt dans le devoir, et aussi pour transporter au cimetière les 49 cadavres. L'exécution achevée, j'allai moi-même au cimetière avec le médecin pour voir si la fosse réunissait les conditions requises et donner des instructions au fossoyeur.

D'après ce que m'ont dit des personnes dignes de foi, on a fait preuve de la plus grande bénignité ; car, à procéder en toute rigueur, non seulement les 49 exécutés, mais tous les conjurés devaient être fusillés, tous ayant été convaincus du crime et l'ayant avoué. Les autres ont été condamnés aux fers à perpétuité, et 304 à 4 ans de bagne.

Tous ici nous reconnaissons devoir notre salut à une providence toute particulière de Dieu. Elle a été vraiment grande. Car il s'en est fallu d'un rien que nous ne fussions égorgés tous, espagnols, chinois et Zamboanguais, qu'on ne brûlât le village et outrageât toutes les femmes y compris les femmes espagnoles.

Pour reconnaître cette protection divine le gouverneur me demanda de célébrer une messe en action de grâces, le jour de la Toussaint. On chanta la messe de Mercadante et le Sanctus et Benedictus de Escovihuela. L'église fut ornée comme aux jours de première classe.

A 10 h. le gouverneur invita tous les espagnols et volontaires Zamboanguais de la place à un déjeuner, dans le parc qui se trouve près de l'église. Les Zamboanguais chantèrent un hymne patriotique et exécutèrent quelques morceaux.

En ce moment nous attendons le courrier et le départ des condamnés pour le bagne ; et alors Cottabatto retrouvera son ancienne paix [1].

(Traduit des Lettres communiquées par les scolastiques de Tortosa.)

NÉCROLOGIE.

Province de France.

PÈRE Alfred Heu, 11 novembre, Paris. — P. Ernest Bergeron, 13 janvier, Brest. — P. Alexandre Teigny, 14 février, Jersey. — P. Louis Rivalain, 23 février, Paris. — F. Pierre Bouillé, coadj., 26 février, Paris. — P. Charles Clair, 21 mars, Paris. — P. Adolphe Vasseur, 22 mars, Paris. — P. Guillaume Le Gall, 31 mars, Laval. — P. Pierre Vitel, 1r avril, Brest.

Province de Champagne.

PÈRE Constant Hennequin, 4 octobre, Tcheu-li, S. E. (Chine). — F. Eugène Quairière, coadj., 7 octobre, Dijon. — F. Pierre Lenfant, Scolast., 17 octobre, Romilly. — P. Jean-Baptiste Colin, 15 novembre, Enghien. — F. François Averhausen, coadj., 4 janvier, Saint-Acheul. — P. Jean Reimsbach, 7 janvier, Canada. — F. Georges Stander, coadj., 18 janvier, Saint-Acheul. — P. Joseph Mann, 4 mars, Tcheu-li, S.-E. (Chine). — F. Théobald Weinling, coadj , 2 avril, Lille.

Le Père Joseph Gatellier.

NÉ le 28 janvier 1854 à Saint-Maurice, dans le diocèse de Sens, Joseph-Eugène-Marie Gatellier entra à l'École Apostolique d'Amiens dès le premier mois de sa fondation, y resta deux ans et partit pour le Tcheu-ly en septembre 1872. Successivement étudiant, puis professeur de philosophie et de théologie et missionnaire, cet excellent religieux aima toujours la modestie et l'humilité. Quoiqu'il possédât de beaux talents, il voulut vivre caché et compter pour rien. Un de ses compagnons d'École et d'apostolat nous écrit : « L. P. Gatellier, aussi bien à l'École qu'en Chine, a eu le bonheur de passer inaperçu ; ses solides vertus ont brillé aux yeux de Dieu bien plus qu'à ceux des hommes. De son séjour à Amiens il ne me reste que ce souvenir : Joseph Gatellier était naturellement tenace jusqu'à l'opi-

1. Les scolastiques de Tortosa ont publié (édition autographiée) le journal des Pères de la Compagnie, aux Philippines, pendant la guerre Hispano-Américaine. Ce journal contient nombre de détails intéressants et inédits.

niâtreté ; de plus sa timidité le faisait bégayer d'une manière inquiétante pour l'exercice de son futur ministère. Le R. P. Barbelin, pour le corriger de l'un et de l'autre de ces défauts, ne lui ménagea pas les reproches, les affronts publics. Joseph accepta tout sans montrer jamais d'humeur, et la tristesse provoquée par ces avis, parfois très véhéments, n'était causée chez lui, je le sais, que par la crainte de ne pouvoir suivre sa vocation.

Une fois missionnaire, il se fit tout à tous et se consuma au service de ses chers Chinois. Il se donnait sans compter et travaillait sans relâche. Jour et nuit il était à la disposition des fidèles, et l'on croit généralement que les fatigues non interrompues qu'il supportait si vaillamment, n'ont pas peu contribué à sa mort en le débilitant tout doucement sans qu'il s'en rendît compte.

Voici comme il fut enfin victime de son dévouement. Dans la nuit du 5 au 6 décembre 1897, des chrétiens vinrent le réveiller vers onze heures et implorer son secours contre les oppressions d'un païen. Le Père, après les avoir entendus, ne se recoucha pas et écrivit une lettre importante. Très probablement il prit alors un refroidissement qui devait lui être fatal. Toujours intrépide, le Père continua la visite de son district, quand bientôt des symptômes de maladie grave se montrèrent et effrayèrent ses catéchistes. Était-ce la pneumonie ? Était-ce le typhus si commun et si dangereux au Tcheu-ly ? Bon gré, mal gré, le Père fut forcé de s'arrêter complètement. Dans peu de jours l'affaiblissement devint extrême. Le 12 décembre on appela le P. Tchéou pour qu'il assistât son collègue, car déjà la catastrophe était imminente. Tout à coup le malade dit : « Ma vue se trouble » et peu d'instants après, sa main gauche se porta subitement sur la poitrine, le bras droit tomba le long du corps, la tête fit un mouvement en arrière... c'était fini. Le vaillant apôtre était allé recevoir son éternelle récompense.

Le P. Gatellier a travaillé dans les deux districts de Ienn-Kiou et de Kou-tch'eng. Au Ienn-Kiou, où il fut vicaire, puis curé, il avait surtout affaire à de vieux chrétiens. Le missionnaire qu'il aidait le trouvait incomparable pour le ministère apostolique, toujours occupé à instruire ses chrétiens et à les faire avancer ; il ne craignait pas sa peine, ne trouvant jamais qu'il eût assez fait.

Sa parfaite connaissance de la langue chinoise parlée et écrite lui permettait de se faire comprendre de tous, malgré un défaut de langue dont il ne parvint pas à se corriger complètement. Dans les réunions annuelles des catéchistes, il leur expliquait avec facilité les livres de religion philosophiques ou théologiques, trouvant des termes pour tout dire et tout expliquer.

C'est lui qui a commencé la chrétienté fondée dans la ville de Ienn-Kiou ; elle compte actuellement plus de quatre-vingts baptisés : ce fut un beau succès, car, on le sait, les Chinois des villes pensent à toute autre chose qu'à se faire chrétiens.

Mais son vrai champ d'apostolat fut Kou-tch'eng, où il a passé six ans. Les chrétiens de cette sous-préfecture datent de l'époque *de la famine ;* les missionnaires qui s'y sont succédé savent combien peu consolant y est le ministère ; chacune des douze paroisses compte sans doute quelques âmes de bonne volonté ; mais la majeure partie est plus que tiède et exige beaucoup de ménagements et de patience. Pendant ces six années, il y a eu peu de nouvelles apostasies et, par contre, plusieurs chrétientés se sont améliorées et relevées. Toutefois ces six cents chrétiens ne suffisaient pas au zèle du P. Gatellier ; il lui fallait aller aux païens, puisque les païens ne venaient pas à lui. Lui-même nous a raconté les commencements de quelques nouveaux centres. Ses regards se portèrent surtout vers l'ouest de son district où la foi n'avait jamais été prêchée ; il y envoya des catéchistes qui peu à peu firent connaître la religion ; on offrit des locaux où ils purent instruire et grouper autour d'eux plusieurs familles. Depuis deux ans que le mouvement a commencé, le Père a placé des catéchistes dans une douzaine de villages qui comptent de dix à trente familles catéchumènes ; quelques centres donnant assez d'espérances et de garanties, il y a envoyé des vierges zélatrices qui ont parfaitement réussi. Dans son dernier compte rendu des ministères 1896-97, le Père accusait sept à huit cents catéchumènes pour le seul Kou-tch'eng.

Durant les plus fortes chaleurs de l'été, il parcourait son district, visitant les plus petits centres, catéchisant, exhortant, encourageant, pressant les catéchistes, examinant les enfants et les adultes. Le Père semblait insensible aux chaleurs excessives comme au mauvais état des chemins; durant les mois de juillet et d'août 1897, il visita toutes les chrétientés, les anciennes et les nouvelles.

Il aimait ses chrétiens et ses catéchumènes, et en était aimé.

Aux vacances dernières, on avait fêté les vingt-cinq ans de Chine de ce cher Père, la joie de toute la communauté, par sa bonté simple et sa bonne humeur inaltérable.

Les relations avec lui étaient faciles et sûres, car il était vraiment la droiture même. Incapable de faire une démarche, de dire une parole peu franche, il jugeait les autres d'après lui-même et ne pouvait croire à la duplicité si étrangère à sa loyale nature. Son cœur si bon, trop bon même, disent d'aucuns, le portait à prendre toujours fait et cause pour ses chrétiens : comme une mère défend ses enfants, ainsi défendait-il ses Chinois contre toutes les agressions, d'où qu'elles vinssent. Voyant avec peine les protestants s'établir dans le Kou-tch'eng, il voulut fournir à ses catéchistes des armes pour combattre l'hérésie et mettre ainsi ses chrétiens à l'abri de toute séduction. Pendant une des réunions annuelles des catéchistes de la section, le Père expliqua et réfuta article par article un livre protestant très répandu dans la section : *Accord et désaccord des deux religions.* Puis, ayant

appris qu'un Père Franciscain du Chan-Tong avait préparé sur le même thème un livre que diverses raisons ne lui permettaient pas d'imprimer, le P. Gatellier, avec l'assentiment des supérieurs, fit une visite à ce missionnaire et lui offrit de compléter et de publier cette réfutation.

Il se mit aussitôt à l'œuvre avec l'ardeur qu'il apportait à toute chose ; il étudia et nota un grand nombre de publications protestantes et, fort de ses sérieuses connaissances théologiques et littéraires, il refondit entièrement l'œuvre de son confrère du Chan-Tong.

Le travail est à peu près terminé ; il ne restait plus à l'auteur qu'à y mettre la dernière main, lorsque la mort est venue l'arrêter.

Nous espérons que l'ouvrage du P. Gatellier n'en sera pas moins publié prochainement.

Voici, pour terminer, la traduction du faire-part qui a été envoyé dans toutes les chrétientés de la mission :

« Le Père Gatellier, Joseph, religieux prêtre de la Congrégation de Jésus, Français, né la troisième année de l'Empereur Hienfong, entré en religion la 10e année de Tong-tcheu, venu en Chine la 11e année, remplit le ministère apostolique dans les sous-préfectures de Ienn-Kiou et Kou-tch'eng ; le neuvième de la onzième lune de la 23e année de Koang-Sin, il est paisiblement décédé dans la résidence de Kou-tch'eng ; il a vécu 26 ans dans la Compagnie et vingt-cinq ans en Chine ; il était âgé de quarante-trois ans. Veuillent tous les chrétiens prier pour lui, afin que Dieu lui accorde la prompte jouissance du royaume du Ciel !

(Extrait du compte-rendu de l'École apostolique d'Amiens, 1899.)

Le Père Auguste Séjourné, mort à Angers, le 25 juillet 1898.

BIEN qu'à titre de biographe infatigable de ses frères, le P. Séjourné mériterait ici un souvenir. D'ailleurs ceux qui l'ont connu savent qu'elle fut précieuse devant Dieu, cette vie d'apôtre qui vient de se consommer sur la croix.

Il naquit le 28 janvier 1832 à Orléans d'une honorable et très chrétienne famille, où les vertus sacerdotales et religieuses germent, depuis plusieurs générations, comme en un terrain de choix. Dans une notice nécrologique consacrée à l'un de ses oncles, mort, il ya vingt ans, curé octogénaire, nous relevons des détails qui ont leur prix. En 1800, un membre de la famille Séjourné, religieux capucin et confesseur de la foi, évangélisait les Indiens ; un de ses frères, curé de Vitry, avait émigré en Angleterre plutôt que de prêter serment ; une sœur, religieuse de la Sagesse, s'était vue soustraite, par la chute de Robespierre, à la peine capitale dont le tribunal révolution-

naire l'avait frappée ; un autre frère, qui fut le père de vingt-et-un enfants, avait lui-même été prisonnier sous la Terreur, dans la chapelle des Minimes.

Après ses études classiques à la chapelle Saint-Mesmin, et une année de grand séminaire, Auguste Séjourné entrait en 1855 au noviciat de Saint-Acheul. Humaniste formé à l'école de Mgr Dupanloup il garda dans ses années de régence à Vannes, à Vaugirard, à Poitiers cette jeunesse d'âme qui devait être jusqu'au bout l'une des meilleures forces de son apostolat. Le professeur de seconde et de rhétorique aimait sa tâche avec passion. Avec passion aussi, il aimait ses enfants. « Pour assurer le succès, il ne négligeait rien, ni la prière, ni le travail. Il remuait littéralement ciel et terre, car il voyait dans le diplôme trois choses qui lui tenaient au cœur, l'avenir de l'élève, l'honneur de la classe, le bonheur de la famille. C'était le thème traditionnel des harangues enflammées qu'il adressait aux candidats à l'approche des sessions d'examens, sous forme d'encouragements paternels ou de sévères réprimandes. Cette dernière note ne fut jamais la dominante. Les airs terrifiants se dissipaient instantanément en un aimable sourire, en un large épanouissement de bonté. Les candidats les plus désespérés se rattachaient à l'espérance en entendant cette déclaration sans réplique : « Si vous mettiez à faire vos compositions la peine que je prends à les corriger, nous arriverions ! » Dieu aidant et le professeur aussi, les traînards finissaient par arriver. Après le baccalauréat, ses élèves demeuraient toujours ses élèves. Il ne les oubliait plus, et nous savons qu'il n'en était plus oublié. »

Si de nombreuses promotions de bacheliers vinrent plus d'une fois récompenser ses efforts, des consolations d'un ordre plus élevé ne manquèrent pas à l'apôtre; témoin ce billet écrit par lui en 1883 :

« ... Au dernier jour, vous le quarante-et-unième de mes élèves entrés dans la voie du sacerdoce ou de la vie religieuse, vous plaiderez avec eux au tribunal de Notre-Seigneur la cause de votre ancien professeur. Votre titre de Jésuite, votre titre de prêtre deviendront pour moi l'instrument de sa divine miséricorde. C'est mon espérance la plus chère. »

Il voyait beaucoup ses élèves, les appelant fréquemment et se montrant avenant avec tous. Ceux-là même dont il pouvait avoir à se plaindre en public, le laissaient prendre, en particulier, une bonne part d'influence sur leur cœur.

La vie de collège finit pour le P. Séjourné en 1878. Attaché dès lors à la résidence d'Angers, il rencontra dans son ministère d'ardentes sympathies et de fidèles amitiés.

Sans primer par son talent, raconte l'un de ses auditeurs, il se faisait estimer et aimer de tous, plaisait par son bon cœur, sa piété, son amabilité toujours égale. Un autre, qui, après avoir été pour lui, lors des expulsions, un hôte plein de délicatesse, demeura son ami des derniers jours, rappelle

« cette foi ardente et cette tendresse de cœur qui exercèrent une heureuse influence sur de nombreux pénitents. » Ces attachantes facultés apostoliques, le P. Séjourné en trouvait l'emploi près des nôtres. Digne et réservé dans les relations du saint ministère, il était avec nous ouvert et communicatif.

Curieux, pittoresque, parfois naïvement indigné, il avait le don de tout dire en restant charitable. Par charité il récoltait partout ces nouvelles et traits piquants qui faisaient de lui l'homme de France et de Navarre le mieux informé sur les on-dit des coulisses parlementaires, et sur les menus faits du monde ecclésiastique.

C'était un plaisir de voir son front un peu soucieux s'épanouir, son regard s'illuminer lorsqu'il racontait, en les accompagnant d'un franc rire, ces mille choses inoffensives qui font le charme de nos récréations. Il disait ingénument ce qu'il croyait vrai. Au retour d'un carême qu'il avait prêché avec succès à Rennes, le Père Supérieur de Quimper lui demande en présence de la communauté : « Il paraît que tout a été superbe. — Oh ! mon Révérend Père, il y a eu des hauts et des bas. »

C'est à Angers qu'il débuta dans un apostolat nouveau, en retraçant l'histoire du P. Jeantier. Pour garder à cette figure de saint tout son vrai charme, il fallait, avec la délicatesse d'âme du P. Séjourné, sa patience à colliger de menus faits et son amour du détail précis. Après un apôtre des enfants, c'est un apôtre du clergé, le P. Chaignon dont il donna la biographie quelques années plus tard. Mais son œuvre capitale en ce genre demeurera l'histoire du vénérable Père Maunoir, qui lui coûta huit ans d'un labeur assidu, et qui a servi de base au procès de béatification, désormais bien avancé. Qu'on s'imagine ce qu'il fallut de persévérance pour arracher aux presbytères de Bretagne tous leurs secrets, et recueillir, lambeau par lambeau, une tradition de deux siècles, dans une langue que le P.Séjourné n'entendait que par interprète ! Un fidèle compagnon de ses travaux va nous aider à soulever le voile.

« On peut dire, à la lettre, qu'il s'est tué à cette rude tâche. Chaque jour, levé à 4 h., dès 7 h. ou avant, il était à sa table, plongé dans des livres, des brochures, des cahiers, des paperasses de toutes couleurs, de toutes formes, et de toutes sortes d'écritures. Jusqu'à 11 h. ¾, il n'interrompait sa besogne que pour faire une visite au Saint-Sacrement. L'après-midi, il la reprenait avec la même ardeur. Toujours il répétait : « Comme historien, je veux être exact. Il l'a été autant qu'on peut l'être. Pour vérifier une date, un nom de lieu ou de personne, il aurait remué toute une bibliothèque. Plusieurs de ceux qui liront ces deux volumes penseront peut-être à critiquer ; bien peu soupçonneront ce qu'ils ont pu coûter. — Quand il avait voyagé pour remplir un ministère ou pour documenter son œuvre, il rentrait chargé de butin. C'étaient des récits détaillés, des anecdotes, des légendes... et il savait tout par cœur. Il retenait les noms les plus bizarres, et ces choses

bretonnes allaient, à merveille, à son tempérament un peu mélancolique... Il fouillait ces documents, les triait, les démêlait, les comparait, les éclairait, tout en se lamentant sur la perte ou l'absence de plusieurs autres qu'il ne pouvait découvrir. C'était pourtant un chercheur émérite. Il avait le flair, le goût et comme l'instinct de la vérité. Il en savourait aussi les joies : *Gaudium de veritate*, dit S. Thomas.

Son tourment pendant de longs mois, fut un livre très moderne, qu'il rencontra sur son chemin et qui lui parut traiter les missions du XVIIe siècle avec une désinvolture impardonnable.

« Ce livre, nous disait-il souvent, m'empêche de dormir ! Pensez donc, dans les 72 premières pages, 34 erreurs historiques ! Il fait naître le P. Maunoir en 1629, de sorte qu'à l'âge de 12 ans, il est déjà prêtre et grand missionnaire ! et le reste, à l'avenant. »

« Le P. Séjourné ne pouvait supporter tant d'insouciance dans quelqu'un qui se mêle d'écrire l'histoire. Mais il a dû faire encore beaucoup de recherches pour réfuter toutes ces erreurs.

« A mesure que les chapitres de son ouvrage s'alignaient, il nous en régalait au réfectoire. Il lisait son manuscrit avec animation et conviction, réclamait ensuite nos observations dont il tenait grand compte.

« Il se proposait de tirer de ses deux volumes une histoire populaire de la vie du P. Maunoir et de la compléter par la publication de la biographie de Catherine Danielon, surnommée « *la Petite Sainte* ». Elle avait été longtemps la pénitente et même l'auxiliaire du P. Maunoir dans ses merveilleux travaux.

« Cette vie est toute faite, et le P. Séjourné ne demandait que quelques mois pour la mettre au jour. Mais, avant qu'il eût terminé complètement sa première œuvre, une douleur intense au bras droit vint l'arrêter. Il partit pour Sens, où il fut torturé et disloqué inutilement. C'était le commencement de cette cruelle et longue maladie qui l'a usé et achevé ».

Il ne lui restait plus, en effet, qu'à imiter, dans le crucifiement de tout son être, les grandes vies qu'il avait si bien racontées. Une atrophie musculaire, lentement progressive, vint le clouer dans un fauteuil de malade, et, sans lui ôter tout d'abord l'espoir de se dévouer encore au bien des âmes, prolongea le sacrifice durant près de cinq années... A peine avait-il donné le dernier *bon à tirer* de sa vie du P. Maunoir, que le travail même, sa consolation des premières heures, lui devint impossible. Le mal, envahissant successivement tous ses membres, formait de ses muscles autant de cercles de fer qui l'étreignaient dans des souffrances aiguës. Le moindre contact, le frôlement d'une feuille de papier irritait ses pauvres nerfs épuisés, jusqu'à lui arracher des cris. Une personne qu'il avait longtemps dirigée, et qui le vit alors pour la dernière fois, écrivait : « il m'a parlé de la souffrance et de la nécessité d'avoir souffert pour comprendre ce qu'elle coûtait et ce

qu'elle était. On sentait la nature crucifiée, mais l'âme dans une si sainte résignation que j'en ai emporté une impression ineffaçable. »

L'esprit et le cœur avaient gardé, dans le brisement du corps, toute leur vivacité naturelle. Le Père s'informait affectueusement de tout ce qui se passait dans la communauté, trouvant un mot aimable pour chacun. Les tertiaires d'Angers, qui l'approchèrent souvent au cours de sa maladie, furent grandement touchés de ces attentions délicates où perçaient les habitudes de toute une vie.

Cependant le malade — on le voyait bien — ne renonçait pas à guérir. « Jusqu'à sa dernière heure, lisons-nous dans la *Semaine religieuse d'Angers*, il avait conservé l'espoir, espoir dont il ne faisait pas mystère, que le P. Maunoir lui rendrait la santé et que ce miracle — qui eût été, à coup sûr, bien authentique — servirait à la cause de son héros. Dieu en décida autrement, non sans laisser apparaître visiblement l'intervention du vénérable serviteur de Dieu, si souvent invoqué. La maladie s'était aggravée vers le 20 juillet, mais on était loin de prévoir un dénouement immédiat. Dans la nuit du 24 au 25 l'état du malade devint brusquement désespéré. Ce fut dans la soirée du 25, à l'heure où l'on chantait les premières vêpres de sainte Anne, patronne de la Bretagne, que, du haut du ciel, le grand missionnaire breton exauça le bon Père en le délivrant de ses souffrances.»

La mort du P. Teigny.

UN douloureux accident a attristé, cette année, l'excursion que les élèves de l'école Notre-Dame de Bon Secours (Jersey) faisaient, selon l'usage, le mardi gras, 14 février. Le P. A. Teigny, professeur de mathématiques en seconde année, a été emporté par une vague et tué sur les rochers. Voici quelques détails.

Le rendez-vous était à la grève de Lecq. Arrivé le premier avec sa bande, le P. Teigny voulut profiter du temps qui restait avant le dîner pour aller voir les grottes. Il remonta la falaise, passa au-dessus du tunnel naturel qui relie la grève de Lecq à la petite baie du Val Rouget, et vint s'arrêter à peu de distance de l'endroit où le tunnel devient une grande faille de 6 à 7 mètres de profondeur : « Restez ici, dit-il aux enfants ; puis, désignant un rocher voisin, je vais derrière ce rocher voir si on peut de là regarder la mer s'engouffrer dans la grotte ; il peut y avoir du danger, attendez-moi. » Il remet son chapeau à l'un, à un autre son imperméable, garde pardessus et canne et s'avance jusqu'au point indiqué par lui. Il est bon de noter ici que la tempête des jours précédents avait profondément agité la mer, et une très forte houle venait battre avec violence, les rochers de la côte nord. Les vagues — des vagues de fond — étaient énormes ; et sur la grève, où rien ne les contrariait, elles atteignaient des hauteurs que tous s'accor-

dent à évaluer entre 5 et 6 mètres. Sur le théâtre de l'accident le spectacle était magnifique. Tandis qu'une partie de la vague pénétrait dans la faille, une autre partie escaladait la pente légère du plateau de rochers, qui se trouve à côté, le balayait, tournait le rocher près duquel se tenait le Père et venait retomber dans le gouffre en formant des tourbillons d'écume. Le P. Teigny n'avait pu encore le constater et se croyait suffisamment protégé par le rocher qui lui servait d'abri.

Il avança donc jusqu'au bord de la grande faille. Voyant arriver une vague plus forte il se recula un peu, mais il fut enveloppé et renversé.

Il put heureusement se cramponner aux aspérités du rocher ; se releva en riant, et dit aux enfants : « Allons-nous-en, il y a du danger. » Il se secouait un peu incliné quand une seconde vague, plus haute que lui, déferla sur le rocher et l'enveloppa de nouveau. Quand elle eut passé les élèves n'aperçurent plus que deux bras s'agitant au-dessus du tourbillon. L'un d'eux voulut se jeter à l'eau pour sauver le P. Teigny, il s'approcha même du bord de la faille, mais un camarade le rappela avec insistance. Il revint, et tous remontèrent en courant porter la triste nouvelle au P. Sous-Préfet.

Quand on connut à la grève le lieu et les circonstances de l'accident tous les gens du pays furent unanimes à déclarer que le Père n'avait pas dû se noyer mais avait dû être tué contre les rochers.

Pendant ce temps les autres élèves arrivaient, et apprenaient le malheur. Ils étaient terrifiés. Le plus grand souci des Pères fut de les empêcher de faire des extravagances pour sauver le P. Teigny. Ils voulaient mettre un canot à la mer. On y avait déjà songé, le Père Sous-Préfet avait même offert de payer ce qu'on voudrait. Tous les marins avaient refusé, disant : « C'est folie avec ces vagues ; si on passe la première, certainement la seconde nous renversera. » — Enfin vaincu par les prières, peut-être aussi par l'indignation qu'il voyait peinte sur le visage des enfants, un homme s'offrit et dit : « Écoutez, Monsieur, je veux bien aller si un de ces messieurs vient avec moi, mais je vous préviens que c'est fini de nous deux. » Il fallut bien renoncer à cette idée. On envoya alors chercher le R. P. Recteur, resté au collège, et les élèves entrèrent à l'hôtel pour dîner. — Triste repas ! — Plusieurs pleuraient, d'autres avaient passé le temps de l'attente à réciter quelques dizaines de chapelet. — Pendant le dîner, la mer baissait, chaque rocher découvert excitait un véritable émoi. Une fois entre autres les enfants crurent voir le corps du Père flotter au loin, et aussitôt, tous de se lever, d'aller aux fenêtres, de sortir. Il fallut les renvoyer au collège sans tarder.

Les derniers partaient que le R. P. Recteur arrivait. On commença les recherches ; jusqu'à trois heures et demie, elles restèrent infructueuses. L'heure était venue de rentrer au collège, d'autant que les gens du pays

affirmaient que d'ordinaire, ceux qui se noient au Lecq avec leurs habits, ne sont retrouvés que sept ou huit jours après, quand le ballonnement du corps est assez considérable pour compenser le poids des vêtements et faire remonter le corps à la surface.

On allait partir quand le Père Sous-Préfet, se retournant, aperçut sur le haut d'une vague le corps du P. Teigny ; presque aussitôt il le perdit de vue, mais quelques instants après une vague moins forte vint le déposer aux pieds des Pères. Ceux-ci reconnurent alors que c'était bien lui qu'ils avaient vu, sans le reconnaître, dix minutes auparavant, à près de 200 mètres. Une masse blanche avait en effet attiré leur attention ; mais le Père était vêtu de noir ; ce ne pouvait être lui, et on avait cherché ailleurs. Quand le corps eut été déposé sur la grève, on constata que le pardessus avait disparu, le gilet, toujours boutonné, était remonté jusque sous les aisselles, de la chemise et du gilet de flanelle il ne restait que des lambeaux. Presque toute la poitrine et le ventre étaient à nu, le pantalon tout déchiré aux jambes tenait encore aux hanches : le crâne était ouvert au-dessous de l'œil gauche et laissait échapper un peu de cervelle ; l'œil droit et le nez étaient contusionnés, l'os maxillaire fendu au menton. Aux doigts et à la paume des mains, pas une égratignure. Tous ces indices confirmèrent dans leur opinion les gens de la côte ; il devenaît évident que le Père n'avait pas lutté, mais, projeté par la vague contre le rocher, avait été tué net.

Le corps fut déposé dans une salle attenante aux baraquements des soldats, en attendant l'enquête qui devait avoir lieu le lendemain.

Les élèves étaient rentrés au collège. La séance habituelle qui devait terminer la journée, fut supprimée. Tous n'avaient qu'une pensée : prier le bon Dieu pour le Père qu'ils aimaient beaucoup. Sur leur demande on les conduisit à la chapelle réciter l'office des morts. Pendant l'étude qui suivit presque tous se confessèrent, et le lendemain, Mercredi des Cendres, ils offrirent la Ste Communion pour leur professeur.

Dans l'après-midi du même jour, 4 des élèves, témoins de l'accident, durent retourner au Lecq avec le R. P. Recteur, le P. Sous-Préfet, les FF. Quinquis et de la Pisa pour témoigner devant le centenier et les jurés. — Le corps fut mis en bière sur place et rapporté ainsi au collège. — Le service eut lieu le jeudi.

Dernier et touchant détail : Les bons vieux des Petites Sœurs des Pauvres apprenant cette mort tragique, se cotisèrent et recueillirent une dizaine de francs pour faire dire des messes.

Le Père chargé de prêcher le carême aux élèves de Notre-Dame de Bon Secours, ajouta à son sermon du mercredi des Cendres les lignes suivantes :

« Puis-je ne pas rendre en ce jour un fraternel hommage à celui que nous regrettons tous profondément ? Sa modestie si vraie et si connue de

vous m'interdirait de le louer. Aussi je ne vous vanterai rien de lui, pas même ce dévouement qui le poussait toujours à aller de l'avant, sans rien épargner, pour vous faire plaisir. Penser à lui ! Il n'en avait ni le loisir, ni le goût. Pas assez hélas ! Penser à lui ! Fi donc ! Il avait des vues bien plus hautes et toutes désintéressées. Pour tout dire d'un mot, et ce sera ma seule louange — louange pleinement exacte — c'était un très bon religieux. Aussi nous pouvons pleurer, mais nous devons nous réjouir aussi. Il a bien servi le Seigneur, et le Seigneur en le surprenant l'a trouvé prêt. Il l'a saisi quand il l'a jugé mûr pour la récompense. Heureux ceux qui meurent comme lui dans le Seigneur ! S'il est triste pour nous, pour lui, je le crois, ce jour est un jour glorieux. Il est mort hélas ! mais il n'est pas mort tout entier. Son âme est au ciel, et son âme est immortelle. »

Le dévouement, poussé jusqu'à l'oubli complet de soi, tel a bien en effet été le trait distinctif du P. Teigny. Personne de ceux qui l'ont connu ne sera surpris d'apprendre que ce dévouement était soutenu par une mortification qui allait jusqu'à l'effusion du sang, comme en ont témoigné ses instruments de pénitence.

VARIA.

AUTRICHE. — *Le collège de Kalksburg. — Lettre du P. de Faultrier.* — Convict Kalksburg, 4 décembre 1898.

Mon Révèrend et Cher Père Socius,

A la fin d'octobre, un de nos Pères, le R. P. Fleury, qui fut longtemps dans notre collège surveillant et professeur de français, nous quittait pour prendre le bateau le 1er novembre à Gênes. Il se rend dans le nord de l'Australie pour évangéliser les peuples encore sauvages qui y habitent. Cette mission est difficile ; il ne s'y trouvera, quand le Père arrivera à destination, que trois missionnaires aidés de quelques Frères. La mission du sud de l'Astralie, qui appartient aussi à la province autrichienne, est plus nombreuse et plus facile, ayant son centre à Sydney. Un Père et un Frère se rendant à cette mission, accompagnaient le P. Fleury.

Le 15 novembre nous avons célébré la fête de S. Léopold, patron de l'Autriche, et le lendemain, la fête du R. P. Recteur, le P. Othmar-Seywalt; la veille, on avait joué une pièce composée par le cardinal Wiseman : *La mort de S. Alexis.* Pour moi, j'ai eu en ces jours-là une double consolation : d'abord le 16, celle de célébrer la sainte Messe dans la chambre miraculeuse de S. Stanislas à Vienne, et le lendemain celle de visiter à Klosterneuburg, la plus ancienne abbaye de l'Autriche, appartenant aux

Augustins ; j'y ai prié sur le tombeau de S. Léopold, archiduc d'Autriche.

Enfin, troisième événement important, c'est celui du 50e anniversaire de l'avènement de l'empereur François-Joseph. A cause du deuil récent de l'empereur de l'Autriche, causé par le cruel événement de Genève, cet anniversaire n'a pas eu toute la splendeur qu'on voulait lui donner dans toute la monarchie. Il a consisté surtout, à Vienne et ailleurs, en messes solennelles, et le soir en brillantes illuminations. Le collège de Kalksburg naturellement n'est pas resté en retard sur ce point, et on se souviendra longtemps de la belle fête qu'on y a donnée en cette unique journée.

Ici les fêtes se suivent et ne se ressemblent pas. Ainsi le 8 décembre, de nouveau grande fête, c'est la fête patronale du collège dédié à l'Immaculée Conception de la Ste Vierge. Ce qu'il y a de spécial à ce jour solennel, c'est le grand banquet donné à midi et demie dans le réfectoire des élèves du 1er pensionnat, et auquel sont conviés une foule de principaux personnages et d'anciens élèves.

Rae Vae in Xto servus,
J. DE FAULTRIER, S. J.

Visite de M. le marquis de Reverseaux, ambassadeur de France à Vienne, au collège de Kalksburg.

LE collège de Kalksburg, élevé depuis bientôt 40 ans par les Pères Jésuites, dans une situation admirable au pied de la Wiener Wald, à deux heures de Vienne, est célèbre dans tout l'empire d'Autriche.

Ce collège a eu récemment l'honneur d'une précieuse visite. Le Père français (P. Jos. de Faultrier) qui y enseigne sa langue à l'élite de la jeunesse d'Autriche-Hongrie avait pensé à inviter l'ambassadeur de France actuellement à Vienne, le marquis de Reverseaux, à visiter l'établissement de Kalksburg.

L'ambassadeur accueillit favorablement la proposition de son compatriote ; mais à la condition que tout programme officiel serait exclu de la visite.

A l'heure convenue, M. de Reverseaux, accompagné du Vte de Fontenay, secrétaire de l'ambassade, arrivait en équipage au perron de la porte d'entrée.

Le Père français était là, avec trois élèves choisis parmi les plus grands et parlant le français comme de vrais Français. A ce groupe s'était joint un Père suisse, le P. Fleury, dont la langue maternelle est aussi le français.

Inutile de dire avec quelle effusion de joie fut reçu le digne représentant de la France en Autriche.

Puis aussitôt commença cette visite qui ne dura pas moins de deux heures ; mais l'intérêt des choses que l'on voyait était si grand que ces deux heures ne parurent pas trop longues aux visiteurs.

On parcourut d'abord les salles de musique et le gymnase que l'ambassadeur trouva parfaitement aménagés pour leur destination.

On visita ensuite l'écurie des chevaux qui servent aux leçons d'équitation des élèves, et à côté de l'écurie, le beau manège. On expliqua à Son Excellence que, pendant l'été, les jeunes cavaliers font une promenade à cheval deux fois par semaine.

De là les visiteurs gagnèrent le « Rauchtempel », salle de récréation des grands, où, trois jours par semaine, ils ont la permission de fumer. Là M. de Reverseaux, prié par un des élèves qui l'accompagnait, daigna mettre sa signature sur le registre du « Rauchtempel », ce que voulut bien faire aussi M. de Fontenay.

On visita ensuite le collège lui-même, les salles des études, les classes, les dortoirs, le réfectoire, qui furent loués et admirés pour leur belle tenue.

En ce moment les élèves étaient en classe. On frappa à la porte de la 6e classe, qui correspond à la classe d'humanités en France; le professeur suspendit la leçon de mathématiques. Et l'ambassadeur français put remarquer la bonne tenue de ces jeunes gens, dont la plupart appartiennent à la vieille noblesse de l'Autriche-Hongrie. Le Père français saisit l'occasion et présenta quelques-uns de ses élèves. Le marquis de Reverseaux voulut bien leur adresser quelques cordiales paroles, puis il se retira en promettant de revenir voir ces jeunes gens.

La visite se poursuivit par la nouvelle et magnifique chapelle, vrai joyau de peinture, puis par la grande salle de réunion générale, qui est admirablement disposée. Le cabinet d'histoire naturelle, si riche en toutes sortes de collections, termina cette intéressante promenade à travers le collège de Kalksburg. En quittant l'établissement M. de Reverseaux témoigna hautement aux Révérends Pères, qui l'avaient accompagné, sa pleine satisfaction de ce qu'il avait vu et voulut bien accepter en souvenir de sa visite l'album du Collège.

(Article de la Croix, 13 sept. 1898, reproduit par la Kalksburger Correspondenz.)

JERSEY. — Cette année toutes les paroisses de Jersey et de Guernesey ont été évangélisées pendant le carême par des Jésuites :

A Jersey : Paroisse française de St-Thomas (St-Hélier); le P. J. de Broglie prêchait chaque dimanche à la grand' messe, et le P. L. de Grandmaison, le dimanche aux vêpres, et le mercredi soir. Le P. de Broglie a donné la retraite des enfants des écoles, le P. Noury, celle des femmes pendant la semaine de la Passion, et le P. Delarue, celle des hommes pendant la semaine sainte.

Paroisse anglaise: Deux tertiaires de Tronchiennes, le P. Macardle et le

P. Brennan, ont donné une mission de quinze jours, du dimanche de la Passion à Pâques.

Paroisse de St-Mathieu : Deux scolastiques prêchaient chaque dimanche à la grand' messe et aux vêpres ; pendant la semaine sainte le P. de Maistre a été s'installer au presbytère pour des prédications quotidiennes et les confessions.

Paroisse de St-Martin : Un seul sermon, le dimanche à la grand' messe, par un scolastique ; le P. Aucler a pris logis au presbytère pendant la semaine sainte.

A Guernesey : Paroisse anglaise de St-Pierre : Deux pères anglais, le P. Beall et le P. Green, ont donné une mission de quinze jours, qui s'est terminée au dimanche de la Passion ; ils ont aussi donné quelques instructions dans la petite paroisse de St-Samson.

Paroisses françaises de St-Pierre et de l'Islet : Le P. Moisant et le P. Bousseau dans la première, le P. Bainvel, dans la seconde, ont donné une série de prédications, pendant la semaine sainte et la semaine de Pâques.

Le bon Dieu a daigné bénir tous ces travaux apostoliques qui ont porté des fruits sérieux pour le bien des âmes.

ANGLETERRE. — Au mois de décembre dernier le Collège de St-François-Xavier, à Liverpool, a célébré le cinquantenaire de sa fondation. — C'est le 3 décembre 1848 que la première pierre de l'église a été posée par Mgr Brown, vicaire apostolique du Lancashire. Le nombre des enfants de l'Ecole n'était alors que de 50, tandis qu'il est maintenant de 2600. — Les fêtes du jubilé ont été présidées par Mgr Mostyn, évêque de Ménevia. — *(Letters and Notices.)*

BELGIQUE. — Le 25 janvier dernier est mort à Verviers le P. Charles Croonenbergs, S. J., compagnon du P. Depelchin dans la première évangélisation du Zambèse. Rentré en Belgique en 1887, il remplit dans divers collèges les fonctions de professeur, préfet et surveillant ; puis fut à Liége directeur de l'*Union apostolique pour la Conversion du Congo belge.* Il avait été envoyé à Verviers en 1897.

(Missions Belges.)

CEYLAN. — Le 17 décembre 1898 a eu lieu, dans la chapelle du Séminaire papal de Kandy, la première ordination sacerdotale d'un séminariste, M. Vincent Fernando, fils d'un fonctionnaire du gouvernement à Colombo. L'ordination a été conférée au jeune diacre par Mgr Zaleski, délégué pontifical, qui a fait remarquer que, depuis le XVIe siècle, aucun Cynghalais n'avait plus été élevé aux honneurs du sacerdoce dans l'île même.

(Missions Belges.)

— Mgr Lavigne, ancien vicaire apostolique de Cottayam (Malabar), nommé Évêque de Trincomali, est débarqué à Colombo le mardi 6 décembre 1898. Après une visite à Mgr Zaleski, à Kandy, et quelques jours de repos à Galle chez Mgr Van Reeth qui lui remit les archives du nouveau diocèse, il prit la voie de terre, et arriva dans sa ville épiscopale le jeudi 22 décembre.

(Chine et Ceylan.)

CHINE. — Le P. J-B. Simon a été désigné par la Propagande, comme successeur de Mgr Garnier au vicariat apostolique du Kiang-nan. La date de son sacre n'est pas encore fixée.

ZAMBÈSE *(Partie Anglaise).* — Dans le numéro 2 (nov. 1898) du *Zambesi Mission Record*, a été commencée la publication d'une histoire de la mission du Zambèse ; à cette histoire se rattachent les articles du P. Prestage sur quelques traditions du Matabeleland (numéros 1 et 3). — Le numéro 3 (fév. 1899) contient un premier article du P. Engels sur ses voyages dans l'intérieur en 1881.

État de la mission de juillet 1897 à juillet 1898. Baptêmes, 443. — Écoles, 12. — Enfants dans les écoles, 855. — Orphelinats, 4. — Enfants dans les orphelinats, 91 ; dans les fermes, 297 ; dans les ateliers, 120. — Dispensaires pour les indigènes, 6.

ÉTATS-UNIS. *(Province du Maryland.)* — A St-Thomas (Charles Co., Maryland), on a célébré l'an dernier, le centenaire de l'église, dédiée à S. Ignace par Mgr Carroll en août 1798. — Cette mission de St-Thomas se rattache aux débuts de l'apostolat de la Compagnie dans l'Amérique du Nord. C'est là en effet que le P. White s'établit en 1642 ; c'est là que pendant 170 ans environ, résida le Supérieur des membres de la Compagnie, avec le titre et les fonctions de vicaire général du vicaire apostolique de Londres. A l'occasion de ce centenaire, le P. Edouard Devitt, S. J., résuma dans un discours, l'histoire de la mission de Saint-Thomas.

Ce discours a été publié ; l'auteur y a joint la liste, aussi complète que possible, des prêtres qui ont eu la charge de cette mission de 1639 à 1898.

(Woodstock Letters.)

PARIS. *Institut catholique.* — Le P. Gaudeau a inauguré cette année un cours régulier d'enseignement supérieur de la religion, destiné principalement à la jeunesse qui fréquente les Facultés et les Écoles.

Le but de ce cours est de donner aux étudiants un complément nécessaire de leur instruction religieuse et de répondre en même temps aux besoins d'un grand nombre d'hommes du monde.

Il y a une leçon par semaine : la leçon d'ouverture a eu lieu le vendredi 13 janvier.

Cette année le P. Gaudeau a pris comme sujet : la religion et la révélation d'après l'histoire, la psychologie et le dogme : la religion dans l'humanité. — Le vrai Dieu. — La révélation surnaturelle. — Les critères de la révélation. — La foi qui sauve.

Deux grandes missions ont été données pendant le carême par des Pères de la Compagnie, l'une à Ste-Marguerite, l'autre à St-Jean-Baptiste de Belleville et à la villa des otages.

Publications nouvelles intéressant la Compagnie.

Chine et Ceylan. — Lettres des Missionnaires de la Compagnie de Jésus (Province de Champagne).

Il y a quelques mois les Pères de la Province de Champagne ont commencé la publication d'un recueil des lettres écrites par leurs Missionnaires de Chine et de Ceylan. — Ce recueil est spécialement destiné aux parents et amis des Missionnaires et à leurs bienfaiteurs... Le texte est illustré de nombreuses photogravures très artistiques. Daigne Dieu bénir cette nouvelle publication, qui attirera sans nul doute, aux Missionnaires, avec l'aumône matérielle nécessaire à l'apostolat, de ferventes prières, et excitera, nous l'espérons, en plus d'un cœur, une généreuse émulation !

Le premier numéro a paru en novembre 1898 ; le second, en avril 1899.

Chinois et Missionnaires, par le P. Bizeul, S. J. Limoges, Barbou, in-4°, pp. 335 : illustré.

L'auteur, missionnaire au Kiang-Nan depuis de longues années, profite d'un épisode de persécution pour montrer la vie chinoise et surtout la vie du missionnaire en Chine.

La nouvelle Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895). Par le R. P. M. Jullien, S. J. — Paris, Delhomme et Briguet, 2 in-8°, 1899 ; illustré.

Le titre seul de l'ouvrage dit assez quel est son intérêt pour tout enfant de la Compagnie, qui puisera dans ce nouvel écrit du P. Jullien, un plus ardent amour de sa mère et une plus vive admiration pour les travaux de ses frères. A. M. D. G.

Notre-Dame du Haut Mont, Croquis et Souvenirs, par G. de Beugny d'Hagerue. — Lille, Desclée et de Brouwer, 1899, in-8°.

Intéressante et complète monographie d'une maison de retraites, dont l'influence se fait sentir d'une manière si puissante dans les centres ouvriers du Nord.

Variétés Sinologiques :

N° 14 Le mariage chinois au point de vue légal, par le P. Pierre Hoang.

N° 15 Exposé du commerce public du sel, par le P. Pierre Hoang. (Dépôt à Paris, chez Arthur Savaète, 76, rue des Saints Pères.)

Les Œuvres dans la Province Belge, compte rendu de la réunion tenue à Tronchiennes les 25, 26 et 27 juillet 1898. — Bruxelles, Polleunis et Ceuterick ; brochure in-8° de 118 pp.

Quarante Pères, sous la présidence du R. P. Provincial, ont pris part à cette réunion. Ils ont passé en revue les œuvres d'hommes, excepté l'enseignement et les missions étrangères, confiées à la Compagnie en Belgique : Œuvres pieuses ; œuvres charitables ; œuvres sociales et économiques. Mettant en commun leur expérience, ils ont discuté les meilleures méthodes pour fonder et développer ces diverses œuvres. La lecture de ce compte rendu sera fort utile à tous ceux qui s'occupent d'œuvres similaires en d'autres pays.

Missions Belges de la Compagnie de Jésus : Congo, Bengale, Ceylan.

Cette revue, dont le premier numéro a paru en janvier 1899, fait suite aux *Précis historiques ;* comme eux elle est mensuelle.

L'impression est particulièrement soignée ; de fort jolies photogravures en grand nombre accompagnent et illustrent le texte.

Ile de Ceylan, — Croquis, mœurs et coutumes. — Lettres d'un Missionnaire, par le R. P. J. Van der Aa. — Louvain, Giele, in-8°, 1899.

Livre plein d'humour et d'entrain, vrai croquis pris sur le vif de la vie de missionnaire, — illustré de quatorze phototypies hors texte.

Le P. Van der Aa, après avoir longtemps enseigné la philosophie à Louvain, fut envoyé à Ceylan en janvier 1896 ; il est aujourd'hui professeur de théologie morale au séminaire pontifical de Kandy.

Notizie storiche e descrittive delle Missioni della Provincia Torinese della Compagnia di Gesu nell' America del Nord.— Torino, Tipografia G. Derossi, 1898, in-8°.

La province de Turin avait présenté, en 1898, à l'Exposition italienne de Turin, une série de notices sur ses missions de l'Amérique du Nord : Californie, Montagnes Rocheuses, Alaska. Ces notices ont été réunies dans le présent volume. On y a joint une notice sur les missions de la Compagnie dans les États-Unis de 1623 à 1892, et un abrégé de la vie du Vén. Père G. A. Rubino, martyr au Japon.

Le Ménologe de l'Assistance de Germanie, première Série, a été édité à la fin de 1898 par les soins du P. J. Terrien. Cette première Série comprend les Provinces d'*Autriche,* de *Bohême,* de *Haute-Allemagne,* du *Haut* et du *Bas-Rhin.* La seconde Série, renfermant les autres Provinces de la même Assistance, à savoir de celles de *Pologne,* de *Lithuanie,* des

deux *Belgiques* et d'*Angleterre*, paraîtra dans le courant de l'année 1899.

Pour expliquer cette distribution en deux Séries distinctes du Ménologe d'une seule et même Assistance il faut se rappeler qu'entre les cinq Assistances de l'ancienne Compagnie, celle de Germanie était de beaucoup la plus considérable. D'une part, elle s'étendait depuis Belgrade, sur les confins de la Bosnie, jusqu'à Londres et à Dublin, et de l'autre, depuis Fribourg, en Suisse, jusqu'à Königsberg, Riga et Saint-Pétersbourg, embrassant, avec les pays de langue allemande, la Pologne, la Bohême, la Hongrie, l'Angleterre, l'Irlande et les Pays-Bas. En 1750, moins de vingt-cinq ans avant la publication du bref de Clément XIV, elle comptait près de 9000 membres (exactement 8749), répartis en dix Provinces. A la même époque, les trois Assistances de France, de Portugal et d'Italie et leurs dix-sept Provinces n'en avaient que 8730 et toute la Compagnie que 22500. Elle formait donc à elle seule près des deux cinquièmes de l'Ordre entier et égalait trois autres Assistances réunies ensemble.

Dès lors, on le comprend, il était difficile de restreindre à deux volumes, comme le P. de Guilhermy l'avait fait pour chacune des trois Assistances précédentes, le Ménologe de tant de Provinces florissantes, dont l'une, celle d'Autriche, inscrivait dans son catalogue en 1767 les noms de 1006 prêtres, 466 Scolastiques et 434 Frères coadjuteurs...

L'Assistance de Germanie se composant de dix Provinces, a été partagée en deux Séries de cinq Provinces chacune. La première Série comprend l'Autriche, la Bohême, la Haute-Allemagne, le Haut et le Bas-Rhin, Provinces plus rapprochées les unes des autres par la langue, les usages, la dépendance d'une même autorité politique ; dans la seconde Série, viennent les autres Provinces, la Pologne, la Lithuanie, les deux Belgiques et l'Angleterre, plus différentes de mœurs, de langue et de nationalité. A chacune de ces deux Séries a été attribué son Ménologe propre, allant du premier janvier au trente et un décembre et formant deux volumes : la réunion de ces deux Ménologes particuliers compose le Ménologe de l'Assistance de Germanie. Une table alphabétique générale de tous les Pères et Frères dont l'éloge figure au cours de l'ouvrage entier termine le quatrième volume...

Suivant la règle adoptée pour les Ménologes précédents de France et d'Italie, l'auteur s'est renfermé exclusivement dans les trois premiers siècles de la Compagnie : il s'arrête à l'année 1840...

A la fin de chaque volume, on trouve une carte de l'Assistance ; c'est une réduction de la grande carte in-folio dressée en 1725 par les soins du P. François Hartzheim et dédiée au R. P. François Retz, alors Assistant de Germanie, et plus tard Général de la Compagnie.

Le Ménologe de l'Assistance de Germanie est la continuation exacte des Ménologes de Portugal, de France et d'Italie déjà publiés.

Le Ménologe d'Espagne est en préparation.

Prière d'adresser les demandes à M. Lavigne, 35, rue de Sèvres, Paris.

Ménologe de Germanie : 1re Série, 2 vol. in-4°, pp. XII-567 et 537. Prix : 20 fr.

Ménologe de Germanie : 2e Série, 2 vol. in-4° (pour paraître en 1899). Prix : 20 fr.

Status Assistentiæ Galliæ Societatis Jesu (1762-1768), par le P. Vivier, S. J. Ce volume comprend l'ensemble des derniers catalogues de l'ancienne Compagnie en France :

Aquitaine, exeunte anno 1761 ; — Champagne, ex. a. 1761, 62, 63, 64, 65, 67 ; — France, ex. a. 1761 ; Lyon, ex. a. 1761, 1765 (Franche-Comté), ex. a. 1766, 1768 (Avignon) ; — Toulouse, ex. a. 1761 ; — collège de Chambéry, ex. a. 1769. Suit l'index général alphabétique donnant le nom et le prénom, la Province S. J., la pagination, les dates de naissance et d'entrée, pour chacun des trois mille deux cents Jésuites environ qui composaient l'Assistance de France, à sa dispersion par les parlements.

L'ouvrage forme un volume grand in-8° de 350 pages environ. — Prix *pour les Nôtres :* huit francs ; franco : neuf francs.

Prière de ne payer que par les procures de Provinces et d'adresser les demandes au Frère Lavigne, 35, rue de Sèvres, Paris.

La demi-heure du surveillant. — Tract par le Père J. Delbrel, S. J. — Questionnaire qui, lu chaque jour, avec attention et réflexion, facilitera aux jeunes surveillants la tenue de leur division et l'éducation des enfants confiés à leurs soins.

(Extrait de l'*Enseignement chrétien.*) — Poussielgue ; le cent, 2 fr.; la douzaine, 0,30.

L'Histoire du Château Blanc, monographie d'une maison de retraites, par le P. H. J. Leroy, S. J. — Maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier, Paris, in-8°, 3 fr. Port, 0,65.

A cette édition, destinée au public, le P. Leroy a ajouté, pour l'usage exclusif des Nôtres, une suite de documents, de renseignements sur l'organisation et le fonctionnement actuel des retraites dans le Nord. Les supérieurs ont décidé que ces notes, qui ne sont pas sans utilité pour nos Pères occupés à des œuvres similaires, ne seraient pas livrés au commerce. — Prix : 4,50, port en plus.

Adresser les demandes à *M. Michel Hengen, 87, rue des Vieillards, Boulogne-sur-Mer (Pas de Calais).*

On peut demander à la Maison de la Bonne Presse, rue François Ier, Paris, des « tirés à part », des Conversations apostoliques et du Catalogue des œuvres.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

ANNÉE 1899.

ALASKA. — Notes sur l'Alaska (P. Bougis), 107.

ANGLETERRE. — 157.

AUSTRALIE. — Lettre du P. Conrath, 138.

BELGIQUE. — 157.

BIBLIOGRAPHIE. — 159.

BRÉSIL. — Lettre du P. Magouet, 115. — Une première messe (P. Russell), 117.

CEYLAN. — 157.

CHINE. — *Mission du Kiang-nan.* — La filature de la Ste-Famille (P. Pierre), 3. — En voyage dans le Sin-Tcheou-fou (P. Bastard), 5. — La chrétienté de Mao-kia (P. Dannic), 7. — Mouvement de conversions: au Kiang-sou, 8; au Ngan-hoei, 11; un voyage pénible (P. Bouvet), 14. — Les Martyrs de Sou-tcheou (P. Armellini), 15. — Les chrétiens de Tsong-ming (P. Le Chevalier), 16. — Le marquis Ito à Zi-ka-wei, 17. — Les protestants au Ning-kouo-fou, 19. — Décret impérial, 20. — Le Sin-tcheou-fou apprécié par un anglais, 22. — Progrès de la foi au Nan-sin-tcheou (P. Dannic), 23. — Au Liu-tcheou-fou (P. Twrdy), 28. — Les Grands-Couteaux au Sin-tcheou-fou, (P. Gain), 31. — Attaque de Tai-tao-leou (P. de Bodman et P. Gain), 33. — La révolte au Yng-tcheou-fou (P. Perrigaud), 37.

ÉTATS-UNIS. — 158.

FRANCE. — La Mission de Lunéville (P. Haine), 42. — Inauguration de l'École d'Arts et Métiers, 78. — La Maison du Marin à Boulogne, 83. — Le Congrès de Besançon (P. Poulain), 85. — Mission de Glennes-Révillon (P. Patris), 95. — La cause du V. P. de la Colombière (P. Pouplard), 104.

INDES. — Conversion de Brahmes (P. Billard), 122.

JERSEY. — 156.

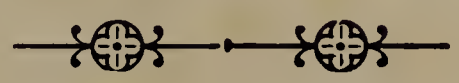
KALKSBURG. — Collège, 154. — Visite du marquis de Reverseaux, 150.

NÉCROLOGIE. — P. Gatellier, 144. — P. Séjourné, 147. — P. Teigny, 151.

PARIS. — 158.

PHILIPPINES. — Complot déjoué par le Sacré-Cœur, 141.

ZAMBÈZE. — Zambèze anglais, 158. — Bas-Zambèze, quelques détails sur Boroma, 124. — En route pour Boroma (P. Merleau), 126. — La mission de Boroma, 136.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie.

Le P. de Broglie recevra avec reconnaissance les numéros précédents des Lettres de Jersey *qu'on voudra bien lui renvoyer.*

Il pourra ainsi satisfaire plus facilement ceux qui désirent compléter leur collection.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44100 8